Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

TABLEAU

NATUREL.

R.

11445

Par L. C. de Saint-Martin
d'après Barbier.

R. 2275 p
A

11445

TABLEAU NATUREL

des Rapports qui existent entre DIEU, l'Homme et l'Univers.

..... Expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses.
Des Erreurs et de la Vérité, par un PH.,. INC... p. 9.

Premiere Partie.

BIBLIOTEQUE ROYALE

A EDIMBOURG.

1782.

Avis des Éditeurs.

Sur les marges du Manuscrit de cet Ouvrage, que nous tenons d'une personne inconnue, il existoit un grand nombre d'Additions d'une écriture différente. Ayant observé que non seulement ces Additions ne lioient point le discours, mais que quelquefois même elles en interrompoient le fil; que d'ailleurs elles étoient d'un genre particulier qui semble différer de celui de l'Ouvrage, nous avons cru devoir les désigner par des guillemets placés au commencement et à la fin des différens morceaux de ce genre: en sorte que s'ils ne sont point de l'Auteur, et qu'ils aient été ajoutés par quelqu'un à qui il auroit confié son Manuscrit, chacun pourra facilement les discerner.

Fautes à corriger dans la premiere Partie.

Page	21	*ligne* 10	car *lisez* parceque
	35	20	au bien *lisez* du bien
	167	20	loi *lisez* la loi
	204	27	de ses *lisez* de ces
	223	3	il existe *lisez* il se trouve
	258	2	et variable *lisez* et invariable

Fautes à corriger dans la seconde Partie.

Page 64	*lignes* 18-19	*lorsque mes maux* lisez *lorsqu'ils* (*mes maux*)
108	15	ressourees *lisez* ressources
174	21	pussiont *lisez* pussions
180	11-12	parceque selon *lisez* selon
Idem	12	péché, c'est *lisez* péché; c'est
226	*au numero de la page lisez* 226 *au lieu de* 262	

TABLEAU
Naturel

Des Rapports qui existent entre DIEU, l'HOMME & l'UNIVERS.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉS

I.

LES Vérités fécondes et lumineuses, existeroient moins pour le bonheur de l'homme que pour son tourment, si l'attrait qu'il se sent pour elles, étoit un penchant qu'il ne pût jamais satisfaire. Ce seroit même une contradiction inexplicable, dans le premier *Mobile*, auquel tiennent radicalement ces Vérités, qu'ayant voulu les dérober à nos regards, il les eût écrites dans tout ce qui nous environne, ainsi qu'il l'a fait dans la force vivante des élémens; dans l'ordre et l'harmonie de toutes les actions de l'univers, et plus clairement encore, dans le caractere distinctif qui constitue l'homme.

Il est bien plus conforme aux loix de cette Cause primitive, de penser qu'elle n'a pas multiplié à nos yeux les rayons de sa propre

lumiere, pour nous en interdire la connoissance et l'usage; et que si elle a placé près de nous, et dans nous-mêmes tant d'objets instructifs, c'est pour nous les donner à méditer et à comprendre; et afin de nous amener, par leur moyen, à des résultats éclatans et généraux, qui pussent calmer nos inquiétudes et nos desirs.

Ces Vérités cesseroient de nous paroître inaccessibles, si par des soins attentifs et intelligens, nous savions saisir le fil, qui nous est sans cesse présenté; parce que ce fil correspondant de la lumiere à nous, rempliroit alors le principal objet qu'elle se propose, qui est sans doute de nous rapprocher d'elle, et de réunir les deux extrêmes.

Pour concourir à un but si important, commençons par dissiper les doutes qui se sont élevés sur la vraie nature de l'homme, parce que c'est de là que doit résulter la connoissance des loix et de la nature des autres Êtres.

L'homme ne peut donner l'existence à aucune œuvre matérielle, sans y procéder par des actes, qui en sont, pour ainsi dire, les Puissances créatrices, et qui, malgré qu'ils s'operent intérieurement et d'une maniere invisible, sont néanmoins aussi faciles à distinguer par leur rang successif que par leurs différences

différentes propriétés : par exemple, avant que d'élever un édifice, j'en ai conçu le plan ou la pensée, j'ai adopté ce plan, et enfin j'ai fait choix des moyens propres à le réaliser.

Il est évident que les facultés invisibles par lesquelles j'ai eu le pouvoir de produire cette œuvre, sont, par leur nature, très-supérieures à leur résultat, et qu'elles en sont tout-à-fait indépendantes. Car cet édifice auroit pu ne pas recevoir l'existence, sans que les facultés qui me rendoient capable de la lui donner, en fussent altérées. Depuis qu'il l'a reçue, elles conservent la même supériorité, puisqu'ayant le pouvoir de le détruire, ne le pas détruire, c'est en quelque sorte lui continuer l'existence ; enfin, s'il venoit à périr, les facultés qui lui ont donné l'Être, resteroient après lui ce qu'elles étoient avant, et pendant sa durée.

Non seulement ces facultés sont supérieures à leurs productions ; mais je ne puis me dispenser de reconnoître qu'elles sont supérieures et étrangeres à mon propre corps, parce qu'elles operent dans le calme de tous mes sens, parce que mes sens peuvent bien en être les organes et les ministres, mais non le principe radical et générateur ; parce que mes sens n'agissent que par impulsion, au lieu que mon être intellectuel agit par délibération ; parce que mes facultés in-

tellectuelles ont un pouvoir réel sur mes sens, en ce qu'elles en étendent les forces et l'usage par les différens exercices que ma volonté peut leur imposer ; au lieu que mes sens n'ont qu'un pouvoir passif sur ces facultés, celui de les absorber : parce qu'enfin, en Géométrie, la précision la plus scrupuleuse et la plus satisfaisante pour les sens, laisse toujours quelque chose à desirer à la pensée, comme dans cette multitude de figures dont nous connoissons les rapports et les relations corporelles ; mais dont les nombres & les rapports vrais sont absolument hors du sensible.

Cette marche des œuvres de l'homme doit nous éclairer sur des objets d'un ordre supérieur ; car si nos faits les plus matériels et les plus éloignés de la *Vie*, tiennent ainsi leur être, de puissances stables et permanentes qui en sont les agens nécessaires, pourrions nous refuser d'admettre que des résultats matériels plus parfaits, tels que l'existence de la Nature physique générale et particuliere, sont également le produit de Puissances supérieures à ces résultats ? Plus une œuvre renferme de perfections, plus elle en indique dans son Principe générateur. Pourquoi nous défierions-nous donc de cette idée à la fois simple et vaste, qui nous offre une seule et même loi pour la production des choses, quoi-

qu'elles

qu'elles soient toutes distinguées par leur action et par leur caractere fondamental ?

La supériorité des productions de la Nature ne les dispense donc pas d'être le résultat de Puissances ou facultés analogues, en essence et en vertu, à celles qui se manifestent nécessairement dans l'homme, pour la production de toutes ses œuvres. Car, quoique ces œuvres ne soient formées que par des transpositions ou modifications, on ne peut se dispenser de les regarder comme des especes de créations, puisque par ces divers arrangemens et combinaisons de substances matérielles, nous réalisons des objets qui n'existoient auparavant que dans leurs principes.

Si l'édifice universel de la Nature ne peut être que l'œuvre visible de facultés antérieures à sa production, nous avons la même certitude de l'existence de ces facultés, que de la réalité de celles qui se manifestent en nous ; et nous pouvons affirmer que les faits de la Nature étant matériels comme les nôtres, quoique d'un ordre supérieur, les organes physiques de la Nature universelle ne doivent pas plus connoître les facultés qui les ont créés et qui les dirigent, que ni nos œuvres, ni notre corps ne connoissent celles que nous savons évidemment exister en nous.

De même l'œuvre universelle de ces facultés

invisibles, leur résultat, la Nature enfin pourroit n'avoir jamais existé, elle pourroit perdre l'existence qu'elle a reçue, sans que les facultés qui l'ont produite, perdissent rien de leur puissance ni de leur indestructibilité, puisqu'elles existent indépendamment de leurs productions matérielles, comme mes facultés invisibles existent indépendamment des œuvres que je produis.

« Arrêtons-nous un moment, et lisons dans l'Univers même, la preuve évidente de l'existence de ces Puissances Physiques, Supérieures à la Nature. »

« Quelque soit le centre des révolutions des Astres *errans*, leur loi leur donne à tous une tendance à ce centre commun, par lequel ils sont également attirés. »

« Cependant nous les voyons conserver leur distance de ce centre, s'en approcher tantôt plus, tantôt moins, selon des loix régulieres, et ne jamais le toucher, ni s'unir à lui. »

« Envain l'on oppose l'attraction mutuelle de ces Astres planétaires, qui fait que se balançant les uns par les autres, ils se soutiennent mutuellement, et résistent tous par-là à l'attraction centrale; il resteroit toujours à demander, pourquoi l'attraction mutuelle et particuliere de ces Astres, ne les joint pas d'abord les uns aux autres, pour les précipiter tous ensuite vers le centre commun

de

de leur attraction générale ; car si leur balancement et leur soutien dépend de leurs différens aspects, et d'une certaine position respective ; il est sur que par leurs mouvemens journaliers cette position varie, et qu'ainsi depuis longtemps, leur loi d'attraction auroit du être altérée, de même que le phénomene de permanence qu'on leur attribue. »

« On pourroit avoir recours aux Etoiles fixes, qui, malgré l'énorme distance où elles sont des autres Astres, peuvent influer sur eux, les attirer comme ceux-ci attirent leur centre commun, et les soutenir ainsi dans leurs mouvemens. Cette idée paroîtroit grande, sage ; elle sembleroit entrer naturellement dans les loix simples de la saine physique. Mais dans le vrai, elle ne feroit que réculer la difficulté. »

« Quoique les Etoiles fixes paroissent conserver la même position, nous sommes si éloignés d'elles, que nous n'avons sur ce point qu'une science de conjecture. »

« En second lieu, quand il seroit vrai, qu'elles sont fixes, comme elles le paroissent, on ne pourroit nier, qu'en différens endroits du Ciel, il n'ait paru de nouvelles Etoiles, qui ensuite ont cessé de se montrer ; et je ne cite que celle qui fût remarquée par plusieurs Astronomes en 1572, dans la constellation de Cassiopée ; elle égala

d'abord en grandeur la claire de la Lyre, puis Sirius, et devint presque aussi grande que Venus Périgée, de sorte qu'on la voyoit à la vue simple en plein midi. Mais ayant perdu peu à peu sa lumiere, on ne l'a plus revue. D'après d'autres observations, on a présumé qu'elle avoit fait des apparitions précédentes, que sa période pourroit être de trois cents et quelques années, et qu'ainsi elle pourroit reparoître sur la fin du dix-neuvieme siecle. »

« Si nous observons de telles révolutions, de tels changemens, parmi les Etoiles fixes, on ne peut douter que quelques-unes d'entr'elles n'aient un mouvement. Il est certain aussi que la variation d'une seule de ces Etoiles doit influer sur la région à laquelle elle appartient, et y porter assez de préponderance pour en déranger l'harmonie locale. »

« Si l'harmonie locale peut se déranger dans une des régions des Etoiles fixes, ce dérangement peut s'étendre à toutes leurs régions. Elles pourroient donc cesser de garder constamment leur position respective, et céder à la force de l'attraction générale qui les réunissant comme tous les autres Astres à un centre commun, anéantiroit successivement le systême de l'Univers. »

« On ne voit point arriver de semblables désastres,

sastres; et si la Nature s'altere, c'est d'une maniere lente, qui laisse toujours un ordre apparent régner devant nos yeux. Il y a donc une force physique invisible, supérieure aux Etoiles fixes, comme celles-ci le sont aux planettes, et qui les soutient dans leur espace, comme elles soutiennent tous les Etres sensibles renfermés dans leur enceinte. Joignant donc cette preuve aux raisons d'analogie que nous avons déja établies, nous repeterons que l'univers n'existe que par des facultés créatrices, invisibles à la Nature, comme les faits matériels de l'homme ne peuvent être produits que par ses facultés invisibles; qu'au contraire les facultés créatrices de l'univers ont une existence nécessaire et indépendante de l'univers, comme mes facultés invisibles existent nécessairement et indépendamment de mes œuvres matérielles. »

Tout se réunit ici pour démontrer la supériorité de l'homme, puisqu'il trouve dans ses propres facultés, de quoi s'élever jusqu'à la démonstration du Principe actif et invisible dont l'univers reçoit l'existence et ses loix; puisque dans les œuvres même matérielles qu'il a le pouvoir de produire, il trouve la preuve que son Être est d'une nature impérissable.

Qu'on n'oppose point à ces réflexions, les actes sensibles

sensibles et matériels qui sont communs à l'homme et à la bête. En parlant de ses œuvres, nous n'avons point eu en vue ces actes naturels qui l'assimilent aux animaux, mais ces actes de génie et d'intelligence, qui le distingueront toujours par des caracteres frappans et par des signes exclusifs.

Cette différence de l'être intellectuel de l'homme d'avec son être sensible, ayant été démontrée avec une entiere évidence, dans l'écrit dont j'ai tiré l'épigraphe de cet Ouvrage, nous nous bornerons à faire remarquer ici, que nous ne pouvons faire exécuter la moindre de nos volontés, sans nous convaincre que nous portons par-tout avec nous-mêmes *le Principe de l'être et de la vie.* Or comment *le Principe de l'être et de la vie* pourroit-il périr ?

Cependant, malgré ce caractere distinctif, l'homme est dans une dépendance absolue, relativement à ses idées physiques et sensibles. On ne peut nier qu'il ne porte en lui toutes les facultés analogues aux objets qu'il peut connoître; car que sont toutes nos découvertes, sinon la vue intime et le sentiment secret du rapport qui existe entre notre propre lumiere et les choses mêmes; néanmoins nous ne pouvons avoir l'idée d'aucun objet sensible, si cet objet ne nous communique ses impressions; et nous en avons la

preuve

preuve en ce que le défaut de nos sens nous prive, soit en entier, soit en partie, de la connoissance des objets qui leur sont relatifs.

Il est vrai que souvent, par comparaison, par la seule analogie, les idées premieres nous conduisent à des idées secondes, et que par une sorte d'induction, la connoissance des objets présens nous fait former des conjectures sur des objets éloignés; mais alors nous sommes encore soumis à la même loi, puisque c'est toujours le premier objet connu, qui sert de mobile à ces pensées, & que sans lui, ni l'idée seconde, ni l'idée premiere n'auroient été produites en nous.

Il est donc certain, qu'en ce qui concerne les objets sensibles et les idées qui leur sont analogues, l'homme est dans une véritable servitude; principe dont nous tirerons dans la suite de nouvelles lumieres sur sa véritable loi.

Indépendamment des idées que l'homme acquiert journellement des objets sensibles, par l'action de ces objets sur les sens, il a des idées d'une autre classe; il a celle d'une loi, d'une Puissance qui dirige l'univers et ces mêmes objets matériels; il a celle de l'ordre, qui doit y présider; il tend enfin, comme par un mouvement naturel, vers l'harmonie, qui semble les engendrer et les conduire.

Il ne peut se créer une seule idée ; & cependant il a celle d'une force et d'une sagesse supérieure, qui est à la fois comme le terme de toutes les actions et de toutes les loix, le lien de toute harmonie, le pivot et le centre d'où émanent et où aboutissent toutes les *Vertus* des Êtres. Car tel est le véritable résultat de tous les systêmes, de tous les dogmes, de toutes les opinions, même les plus absurdes, sur la nature des choses et sur celle de leur Principe. Il n'est aucune doctrine, sans en excepter l'Athéisme, qui n'ait pour but cette étonnante *Unité*, comme nous le verrons dans la suite.

Si ces dernieres idées forment une classe absolument différente de celles que nous avons des choses matérielles : si aucun des objets sensibles ne peut les produire ; puisque les animaux les plus parfaits n'en annoncent point de semblables, quoiqu'ils vivent tous, ainsi que l'homme, au milieu de ces objets ; si, en même temps, aucune idée dans l'homme ne se réveille que par des moyens qui sont hors de lui, il résulte que l'homme est dans la dépendance, pour ses idées intellectuelles, comme pour ses idées sensibles ; et que, dans l'un et l'autre ordre, quoiqu'il ait en lui le germe de toutes ces idées, il est forcé d'attendre que des réactions extérieures viennent les animer et les faire naître. Il n'en est ni le maître,

ni

ni l'auteur, et avec le dessein de s'occuper d'un objet quelconque, il ne peut, malgré ses efforts, s'assurer de remplir son but, et de n'en être pas detourné par mille idées étrangeres.

Nous sommes tous exposés à recevoir involontairement de ces idées déréglées, pénibles et importunes, qui nous poursuivent, comme malgré nous, par des inquiétudes, par des doutes de toute espece, et qui viennent se mêler à nos jouissances intellectuelles les plus satisfaisantes.

De tous ces faits, il résulte que si les œuvres matérielles de l'homme ont démontré en lui des facultés invisibles et immatérielles, antérieures et nécessaires à la production de ces œuvres; et que, par la même raison, l'œuvre matérielle universelle, ou la Nature sensible, nous ait démontré des facultés créatrices, invisibles et immatérielles, extérieures à cette Nature, et par lesquelles elle a été engendrée; de même, les facultés intellectuelles de l'homme sont une preuve incontestable qu'il en existe encore d'un ordre bien supérieur aux siennes, et à celles qui créent tous les faits matériels de la Nature: c'est-à-dire, qu'indépendamment des facultés créatrices universelles de la nature sensible, il existe encore hors de l'homme, des facultés intellectuelles et pensantes, analogues à son être, et qui produisent en lui les pensées; car les mobiles

biles de sa pensée n'étant pas à lui, il ne peut trouver ces mobiles que dans une source intelligente, qui ait des rapports avec son être; sans cela, ces mobiles n'ayant aucune action sur lui, le germe de sa pensée demeureroit sans réaction, et par conséquent sans effet.

Cependant, quoique l'homme soit passif, dans ses idées intellectuelles comme dans ses idées sensibles, il lui reste toujours le privilege d'examiner les pensées qui lui sont présentées; de les juger, de les adopter, de les rejeter, d'agir ensuite conformément à son choix; et d'espérer, au moyen d'une marche attentive et suivie, d'atteindre un jour à la jouissance invariable de la pensée pure; toutes choses qui dérivent naturellement de l'usage de la liberté.

Mais il faut bien distinguer la liberté ainsi dirigée, d'avec la volonté esclave des penchans, forces, ou influences qui déterminent ordinairement les actes de l'homme. La liberté est un attribut qui lui est propre, et qui appartient à son être, tandis que les causes de ses déterminations lui sont étrangeres.

Nous la considérerons donc ici sous deux faces; comme principe et comme effet. Comme principe, la liberté est la vraie source de nos déterminations; c'est cette faculté qui est en nous de suivre la loi qui nous est imposée, ou d'agir en opposition à

cette

cette loi : c'est enfin la faculté de rester fideles à la lumiere qui nous est sans cesse présentée. Cette *liberté principe* se manifeste dans l'homme, même lorsqu'il s'est rendu esclave des *influences* étrangeres à sa loi. Alors on le voit encore, avant de se déterminer, comparer entr'elles les diverses impulsions qui le dominent ; opposer ses habitudes et ses passions les unes aux autres, et choisir enfin celle qui a le plus d'attraits pour lui.

Considérée comme effet, la liberté se dirige uniquement d'après la loi donnée à notre nature intellectuelle ; alors elle suppose l'indépendance, l'exemption entiere de toute *action*, *force* ou *influence* contraire à cette loi ; exemption que peu d'hommes ont connue. Sous ce point de vue, où l'homme n'admet aucun autre motif que sa loi, toutes ses déterminations, tous ses actes sont l'effet de cette loi qui le guide, et c'est alors seulement qu'il est vraiment libre, n'étant jamais détourné par aucune impulsion étrangere de ce qui convient à son Être.

Quant à l'Etre principe, à cette force pensante universelle, supérieure à l'homme, de laquelle nous ne pouvons surmonter ni éviter l'action, et dont l'existence est démontrée par l'état passif où nous sommes envers elle, relativement à nos pensées ; ce premier Principe a aussi une liberté qui differe essentiellement de celle des autres

tres Êtres ; car étant lui-même sa propre loi, il ne peut jamais s'en écarter, et sa liberté n'est exposée à aucune entrave ou impulsion étrangere. Ainsi il n'a pas cette faculté funeste, par laquelle l'homme peut agir contre le but même de son existence. Ce qui démontre la supériorité infinie de ce Principe universel, et Créateur de toute loi.

Ce Principe suprême, source de toutes les Puissances, soit de celles qui vivifient la pensée dans l'homme, soit de celles qui engendrent les œuvres visibles de la nature matérielle ; cet Etre nécessaire à tous les autres Êtres, germe de toutes les actions, de qui émanent continuellement toutes les existences ; ce terme final, vers lequel elles tendent, comme par un effort irrésistible, parce que toutes recherchent *la Vie* ; cet Etre, dis-je, est celui que les hommes appellent généralement DIEU.

Quelles que soient les idées étroites que la grossiere ignorance s'en est formée chez les différens Peuples, tous les hommes qui voudront descendre en eux-mêmes, et sonder le sentiment indestructible qu'ils ont de ce Principe, reconnoîtront qu'il est le BIEN par essence, et que tout bien provient de lui ; que le mal n'est que ce qui lui est opposé ; qu'ainsi il ne peut pas vouloir

le

le mal, et qu'au contraire il procure sans cesse à ses productions, par l'excellence de sa nature, toute l'étendue de bonheur dont elles sont susceptibles, relativement à leurs différentes classes, quoique les moyens qu'il emploie soient encore cachés à nos regards.

Je ne tenterai pas de rendre plus sensible la nature de cet Être, ni de pénétrer dans le Sanctuaire des *Facultés divines*; il faudroit, pour y parvenir, connoître quelqu'un des nombres qui les constituent : or comment seroit-il possible à l'homme de soumettre la Divinité à ses calculs & de fixer son NOMBRE principal? Pour connoître un nombre principal, il est nécessaire d'avoir au moins une de ses aliquotes : et quand, pour représenter l'immensité des Puissances divines, nous remplirions un livre, tout l'Univers, de signes numériques, nous n'en aurions pas encore la premiere aliquote, puisque nous pourrions toujours y ajouter de nouveaux nombres, c'est-à-dire, que nous trouverions toujours dans cet Être, de nouvelles *Vertus*.

D'ailleurs il faut dire ici de DIEU, ce que nous aurions pu dire de l'Être invisible de l'homme. Avant de songer à découvrir ses rapports et ses loix, nous avons dû nous convaincre de son existence, parce que, être, ou avoir tout en soi, selon sa classe, ce n'est qu'une seule et

même chose ; en sorte qu'avoir reconnu la nécessité et l'existence du Principe éternel de l'infini, c'est lui avoir attribué en même temps toutes les facultés, perfections et puissances, que doit avoir en soi cet Etre universel, quoiqu'on ne puisse en concevoir ni le nombre ni l'immensité. Ces premiers pas étant assurés, essayons de découvrir de nouveaux rapports par la considération de la Nature physique.

2.

Pourrions-nous contempler sans admiration le spectacle de l'Univers? Le cours régulier de ces flambeaux errans, qui sont comme les ames visibles de la Nature ; cette espece de création journaliere que leur présence opere sur toutes les Régions de la Terre, et qui se renouvelle dans les mêmes climats à des époques constantes ; les loix inaltérables de la pesanteur et du mouvement, rigoureusement observées dans les chocs les plus confus, et dans les révolutions les plus orageuses. Voilà sans doute des merveilles qui sembleroient donner à l'Univers des droits aux hommages de l'homme.

Mais en nous offrant ce spectacle majestueux d'ordre & d'harmonie, il nous manifeste encore plus évidemment les signes de la confusion, et

nous

nous sommes obligés de lui donner, dans notre pensée, le rang le plus inférieur : car il ne peut influer sur les facultés actives et créatrices auxquelles il doit l'existence, et il n'a pas de rapport plus direct et plus nécessaire avec Dieu, à qui appartiennent ces facultés, que nos œuvres matérielles n'en ont avec nous. L'Univers est, pour ainsi dire, un être à part ; il est étranger à la Divinité, quoiqu'il ne lui soit ni inconnu, ni même indifférent. Enfin, il ne tient point à l'essence divine, quoique Dieu s'occupe du soin de l'entretenir et de le gouverner. Ainsi il ne participe point à la perfection, que nous savons appartenir à la Divinité ; il ne forme point unité avec elle ; par conséquent il n'est pas compris dans la simplicité des loix essentielles et particulieres à la Nature Divine.

Aussi apperçoit-on par-tout dans l'Univers, des caracteres de désordre et de difformité ; ce n'est qu'un assemblage violent de sympathies et d'antipathies, de similitudes et de différences, qui forcent les Êtres à vivre dans une continuelle agitation, pour se rapprocher de ce qui leur convient, et pour fuir ce qui leur est contraire : ils tendent sans cesse à un état plus tranquille. Les corps généraux et particuliers n'existent que par la subdivision et le mêlange de leurs principes constitutifs ; et la mort de ces corps n'arrive que

lorsque les émanations de ces principes, qui étoient mutuellement combinées, se dégagent & rentrent dans leur unité particuliere. Enfin, pourquoi tout se dévore-t-il dans la création, si ce n'est parce que tout tend à l'unité d'où tout est sorti ?

« Nous voyons même un Type frappant de la confusion et de la violence où est toute la Nature, par cette loi physique qui, quatre fois par jour, agite le baſſin des mers, et ne leur a pas laissé un instant de calme depuis l'origine des choses ; image caractéristique par laquelle l'homme peut, au premier coup d'œil, expliquer l'énigme de l'Univers. »

Comment s'est-il donc trouvé des hommes assez peu attentifs, pour assimiler à Dieu, cet Univers physique, cet être sans pensée, sans volonté, à qui l'action même qu'il manifeste est étrangere ; cet être, enfin, qui n'existe que par des divisions et par le désordre ?

Les mêlanges dont la Nature physique est formée, ont-ils quelques rapports avec le caractere constitutif de l'Unité universelle ? et l'existence de cet être mixte et borné, sujet à tant de vicissitudes, peut-elle jamais se confondre avec le Principe UN, éternel & immuable, source de

la

la vie, et dont l'action indépendante s'étend sur tous les Êtres, et les a tous précédés ?

L'imperfection attachée aux choses temporelles, prouve qu'elles ne sont ni égales ni coéternelles à Dieu, et démontre en même temps qu'elles ne peuvent être permanentes comme lui ; car leur nature imparfaite ne tenant point de l'essence de Dieu, à laquelle seule appartient la perfection & la *Vie*, doit pouvoir perdre la vie ou le mouvement qu'elle a pu recevoir ; car le véritable droit que Dieu ait de ne pas cesser d'être, c'est de n'avoir pas commencé.

Et, en effet, si la *vie* ou le mouvement étoit essentiel à la matiere, il n'auroit pas fallu, comme l'ont fait les plus fameux Philosophes, demander, pour former un Monde, de la matiere et du mouvement ; puisque d'après ce principe, en obtenant l'une, ils auroient eu nécessairement l'autre.

Si les hommes ont erré sur ces objets, c'est qu'ils ont fermé les yeux sur les grandes loix des Êtres, et qu'ils ont méconnu jusqu'aux caracteres essentiels qui doivent, dans la pensée de l'homme, séparer l'Univers et Dieu.

Dans l'ordre intellectuel, c'est le supérieur qui nourrit l'inférieur ; c'est le Principe de toute existence qui entretient dans tous les Êtres la vie

qu'il leur a donnée ; c'est de la source premiere de la vérité, que l'homme intellectuel reçoit journellement ses pensées, et la lumiere qui l'éclaire.

Or ce Principe supérieur n'attendant sa vie, ni son soutien, d'aucune de ses productions, recevant tout de lui-même, trouvant tout en lui-même, est à jamais à l'abri de la privation, de la disette et de la mort.

Au contraire, dans toutes les classes de l'ordre physique, c'est l'inférieur qui nourrit et alimente le supérieur ; le végétal, l'animal, le corps matériel de l'homme, nous en fournissent les preuves les plus évidentes. La Terre elle-même n'entretient-elle pas son existence par le secours de ses propres productions ? N'est-ce pas de leurs débris qu'elle reçoit ses engrais et ses alimens ? Et les pluies, les rosées, les neiges qui la fertilisent, sont-elles autre chose que ses propres exhalaisons, qui retombent sur sa surface, après avoir reçu dans l'atmosphere, les *Vertus* nécessaires pour opérer sa fécondation ?

C'est donc là l'image la plus frappante de son impuissance, et la preuve la plus certaine de la nécessité de sa destruction ; car, ne pouvant conserver sa *vertu* génératrice et son existence, que par le secours de ses propres productions, on ne sauroit la croire impérissable, sans lui reconnoître, comme dans Dieu, la faculté essentielle et

sans

sans limites d'engendrer ; et alors on ne verroit jamais en elle et sur sa surface, ni stérilité, ni sécheresse.

Mais la Terre donne journellement des témoignages qu'elle peut devenir stérile; puisque des contrées entieres se trouvent dénuées des plantes et des productions qu'elles ont possédées autrefois avec abondance.

Or la terre pouvant tomber dans la stérilité, et cependant ne pouvant être alimentée que par ses propres fruits, de quoi se nourrira-t-elle, lorsqu'elle cessera d'en produire ? et comment conservera-t-elle alors *ses vertus* et son existence, si l'existence d'aucun être ne peut se conserver sans alimens ?

Pouvons-nous donc concevoir rien de plus difforme, qu'un être dont la vie est fondée sur les vicissitudes, la destruction et la mort: qu'un être qui, comme la *Matiere*, comme le temps, comme le Saturne de la Fable, n'existe qu'en se nourrissant de ses propres enfans; qui ne peut en conserver une partie, sans sacrifier l'autre; en un mot, qui ne peut maintenir leur existence, qu'en leur faisant dévorer leurs propres freres ?

C'est ici le lieu d'observer les résultats de toutes les recherches qui ont été faites sur Dieu et sur la matiere. Dans tous les temps on a cherché à savoir ce que c'est que la matiere, et

on n'a pu le concevoir encore : il y a même des Langues très-savantes qui n'ont point de mot pour l'exprimer. Au contraire, parmi ceux qui ont pris Dieu pour objet de leurs réflexions, il n'en est aucun qui ait pu dire ce qu'il n'étoit pas ; car il n'y a point de dénominations positives, exprimant un attribut réel ou une perfection, qui ne conviennent à cet Etre universel, puisqu'il est la premiere base de tout ce qui est. Et si les hommes lui donnent quelquefois des dénominations négatives, telles qu'*Immortel*, *Infini*, *Indépendant*, nous verrons, en examinant leur véritable sens, qu'elles expriment des attributs très-positifs, puisqu'en effet ces dénominations ne servent qu'à annoncer qu'il est exempt des sujettions et des bornes de la matiere.

Dans le Principe suprême, qui a ordonné la production de cet Univers, et qui en maintient l'existence, tout est essentiellement ordre, paix, harmonie ; ainsi on ne doit pas lui attribuer la confusion qui regne dans toutes les parties de notre ténébreuse demeure ; et ce désordre ne peut être que l'effet d'une cause inférieure et opposée à ce Principe. Cause inférieure et corrompue, qui ne peut agir que séparément et hors du Principe du bien : car il est encore plus certain qu'elle est nulle et impuissante, relativement à la Cause premiere,

premiere, qu'il ne l'est qu'elle ne peut rien sur l'essence même de l'Univers matériel.

Il est impossible que ces deux Causes existent ensemble hors de la classe des choses temporelles. Dès que la Cause inférieure a cessé d'être conforme à la loi de la Cause supérieure, elle a perdu toute union et toute communication avec elle; parce qu'alors la Cause supérieure, Principe éternel de l'ordre et de l'harmonie, a laissé la Cause inférieure, opposée à son unité, tomber d'elle-même dans l'obscurité de sa corruption, comme elle nous laisse tous les jours perdre volontairement de l'étendue de nos facultés, et les resserrer, par nos propres actes, dans les bornes des affections les plus viles, au point de nous éloigner absolument des objets qui conviennent à notre nature.

Ainsi, loin que la naissance du mal, et la création de l'enceinte dans laquelle il a été renfermé, aient produit dans l'ordre vrai, un plus grand ensemble de choses, et ajouté à l'Immensité, elles n'ont fait que particulariser ce qui par essence devoit être général; que diviser des actions qui devoient être unies; que contenir dans un point ce qui avoit été séparé de l'universalité, et devoit circuler sans cesse dans toute l'économie des Êtres; que *sensibiliser* enfin sous des formes matérielles ce qui existoit déja en principe

principe immatériel : car, si nous pouvions anatomiser l'Univers, et écarter ses enveloppes grossieres, nous en trouverions les germes et les fibres *principes* disposés dans le même ordre où nous voyons que sont leurs fruits et leurs productions ; et cet Univers invisible seroit aussi distinct à notre intelligence, que l'Univers matériel l'est aux yeux de notre corps. C'est là où les Observateurs se sont égarés, en confondant l'Univers invisible avec l'Univers visible, et en annonçant le dernier, comme étant fixe & vrai, ce qui n'appartient qu'à l'Univers invisible et *principe*.

C'eſt ainſi que la cause inferieure eut pour limites, le rempart sensible et insurmontable de l'action invisible, vivifiante et pure du grand Principe, devant laquelle toute corruption voit anéantir ses efforts : et si la connoissance des véritables loix des Êtres a été quelquefois le prix des études de ceux qui me lisent en ce moment, ils verront ici pourquoi la révolution solaire forme une période annuelle d'environ 365 jours ; car ils auroient droit de se défier des principes que je leur expose, si les preuves ne pouvoient en être sensiblement écrites sous leurs yeux.

Cette cause inférieure, exerçant son action dans l'espace ténébreux où elle est réduite, tout ce qui y est contenu avec elle, sans exception, doit

être

être exposé à ses attaques : et quoiqu'elle ne puisse rien ni sur la Cause premiere, ni sur l'essence de l'Univers, elle peut en combattre les Agens, mettre obstacle aux résultats de leurs actes, et insinuer son action déréglée dans les moindres dérangemens des êtres particuliers, pour en augmenter encore le désordre.

Enfin, si nous voulons prendre une idée des choses temporelles, considérons notre atmosphere ; elle présente des phénomenes qui peuvent nous en retracer l'origine. Souvent, pendant une matinée entiere, de sombres brouillards, ou une seule masse de vapeurs, également étendue dans les airs, semble s'élever contre la lumiere de l'astre du jour, et s'opposer à sa clarté ; mais bientôt le soleil jouissant de toute sa force, rompt cette barriere, dissipe l'obscurité, et sépare ces vapeurs en mille nuages, dont les plus purs et les plus légers sont attirés par sa chaleur, tandis que les plus grossiers et les plus mal sains se précipitent sur la surface terrestre, pour s'y attacher, et s'y mêlanger avec diverses substances matérielles et confuses : ce tableau physique est propre à nous instruire.

Il est essentiel d'examiner ici comment la Cause inférieure peut être opposée à la Cause supérieure,

supérieure, et comment il se peut que le mal existe en présence des choses divines, sans que les choses divines y participent. La considération des phénomenes matériels peut nous aider dans cette recherche. Observons d'abord la différence qui est entre ces êtres matériels et les productions intellectuelles de l'Infini.

L'Etre créateur produit sans cesse des Êtres hors de lui, comme les principes des corps produisent sans cesse hors d'eux leur action.

Il ne produit point des assemblages, puisqu'il est UN et simple dans son essence. Par conséquent, si, parmi les productions de ce premier Principe, il en est qui puissent se corrompre, elles ne peuvent au moins se dissoudre ni s'anéantir, comme les productions corporelles et composées. Voilà déja une grande différence, quant à la nature de ces deux sortes d'Êtres. Nous en trouverons une plus grande encore dans le genre de corruption dont ils sont susceptibles.

La corruption, le dérangement, le mal enfin des productions matérielles, est de cesser d'être sous l'apparence de la forme qui leur est propre. La corruption des productions immatérielles est de cesser d'être dans la loi qui les constitue.

Cependant la destruction des productions matérielles, lorsqu'elle arrive dans son temps et naturellement,

naturellement, n'est point un mal ; elle n'est désordre, que dans les cas où elle est prématurée : et même le mal est moins alors dans les êtres livrés à la destruction, que dans l'action déréglée qui l'occasionne.

Les Êtres immatériels, au contraire, n'étant pas des assemblages, ne peuvent jamais être pénétrés par aucune action étrangere ; ils ne peuvent en être décomposés, ni anéantis. Ainsi, la corruption de ces Êtres ne sauroit provenir de la même source que celle des productions matérielles ; puisque la loi contraire, qui agit sur elles, ne peut agir sur des Êtres simples.

A qui cette corruption doit-elle donc être attribuée ? Car les productions, soit matérielles, soit immatérielles, puisant la vie dans une source pure, chacune selon sa classe, ce seroit injurier le *Principe*, que d'admettre la moindre souillure dans leur essence.

De la différence extrême qui existe entre les productions immatérielles et les productions matérielles, il résulte que celles-ci étant passives, puisqu'elles sont composées, ne sont point les agens de leur corruption ; elles n'en peuvent donc être que le sujet, puisque ce désordre leur vient nécessairement du dehors.

Au contraire, les productions immatérielles, en qualité d'Êtres simples, et dans leur état primitif

primitif et pur, ne peuvent recevoir ni dérangement, ni mutilation, par aucune force étrangere ; puisque rien d'elles n'est exposé, et qu'elles renferment toute leur existence et tout leur être en elles-mêmes, comme formant chacune leur unité : d'où il résulte que s'il en est qui ont pu se corrompre, non seulement elles ont été le sujet de leur corruption, mais encore elles en ont dû être l'organe et les agens : car il étoit de toute impossibilité que la corruption leur vînt d'ailleurs ; puisque aucun être ne pouvoit avoir prise sur elles, ni déranger leur loi.

Il y a des Obſervateurs qui ne considérant l'homme que dans son état actuel de dégradation, esclave des préjugés et de l'habitude, dominé par ses penchans, livré aux impressions sensibles, en ont conclu qu'il étoit également nécessité dans toutes ses actions intellectuelles ou animales, d'où ils se sont crus autorisés à dire que le mal provient en lui, ou de l'imperfection de son essence, ou de Dieu, ou de la Nature ; en sorte que ses actes en eux-mêmes seroient indifférens. Appliquant ensuite à tous les Êtres, la fausse opinion qu'ils se sont formée de la liberté de l'homme, ils ont nié l'existence d'aucun Être libre, et de leur systême il résulte que le mal existe essentiellement.

Sans nous arrêter à combattre ces erreurs, il nous

nous suffira de faire remarquer qu'elles ne viennent que de ce qu'on a confondu dans les actes de l'Être libre, les motifs, la détermination, et l'objet : or, en reconnoissant que le Principe du mal n'a pu employer sa liberté que sur un objet quelconque, il n'en seroit pas moins certain qu'il fût l'auteur du motif de sa détermination ; car l'objet ou le sujet sur lequel nous exerçons notre détermination peut être vrai, et nos motifs ne l'être pas ; chaque jour, par rapport aux meilleures choses, nous nous formons des motifs faux & corrompus ; il ne faut donc pas confondre l'objet avec le motif ; l'un est externe, l'autre naît en nous.

Ces obſervations nous conduisent à découvrir la vraie source du mal. En effet, un Etre qui approche et qui jouit de la vue des *Vertus* du souverain Principe, peut-il y trouver un motif prépondérant opposé aux délices de ce sublime spectacle ? S'il détourne les yeux de ce grand objet, ou si les portant sur ces productions pures de l'Infini, il cherche, en les contemplant, un motif faux et contraire à leurs loix, peut-il le trouver hors de soi-même, puisque ce motif est le mal, et que ce mal n'existoit nulle part pour lui avant que cette pensée criminelle l'eût fait naître, comme nulle production n'existe avant son Principe générateur ?

Voilà

Voilà comment l'état primitif, simple et pur de tout Être intellectuel et libre, prouve que la corruption ne peut naître dans lui-même, sans que lui-même en produise volontairement le germe et la source. Voilà comment il est clair que le Principe divin ne contribue point au mal et au désordre qui peuvent naître parmi ses productions, puisqu'il est la pureté même. Voilà, enfin, comment il n'y participe point; puisqu'étant simple, comme ses productions, et de plus, étant lui-même la loi de sa propre essence et de toutes ses œuvres, il est, à plus forte raison, impassible, comme elles, à toute action étrangere.

Eh! par quels moyens le désordre et la corruption parviendroient-ils jusqu'à lui, tandis que, dans l'ordre physique même, les pouvoirs des Êtres libres et corrompus, ainsi que tous les droits de leur corruption, ne s'étendent que sur les objets secondaires, et non sur les Principes premiers? Les plus grands dérangemens qu'ils peuvent opérer sur la Nature physique, n'alterent que ses fruits et ses productions, et n'atteignent point jusqu'à ses colonnes fondamentales, qui ne recevront jamais d'ébranlement que par la main qui les a posées.

La volonté de l'homme dispose de quelques-uns des mouvemens de son corps; mais il ne

peut

peut rien sur les actions premieres de sa vie animale, dont il lui est impossible d'étouffer les besoins. S'il porte son action plus loin, en attaquant la base même de son existence vitale, il peut, il est vrai, en terminer le cours apparent, mais il ne pourra jamais anéantir, ni le principe particulier qui avoit produit cette existence, ni la loi innée de ce principe, par laquelle il devoit agir pendant un temps hors de sa source.

Elevons-nous d'un degré; contemplons les loix qui s'operent en grand dans la Nature universelle, nous y verrons la même marche.

Les influences du soleil varient sans cesse dans notre atmosphere : tantôt les vapeurs de la région terrestre nous les dérobent, tantôt la fraîcheur des vents les tempere et les arrête : l'homme même peut augmenter ou diminuer localement l'action de cet astre, en rassemblant ou en interceptant ses rayons. Cependant l'action du soleil est toujours la même : il *projette* sans cesse autour de lui la même lumiere; et sa vertu active se répand toujours avec la même force, avec la même abondance, quoique, dans notre région inférieure, nous en éprouvions si diversement les effets.

Tel est le vrai tableau de ce qui se passe dans l'ordre immatériel. Quoique les Êtres libres,

distincts du grand Principe, puissent écarter les influences intellectuelles, qui descendent continuellement sur eux ; quoique ces influences intellectuelles reçoivent peut-être dans leur cours quelque contr'action qui en détourne les effets, celui qui leur envoie ces présens salutaires ne ferme jamais sa main bienfaisante. Il a toujours la même activité. Il est toujours également fort, également puissant, également pur, également impassible aux égaremens de ses productions libres, qui peuvent se plonger d'elles-mêmes dans le crime, et enfanter le mal par les seuls droits de leur volonté. Il seroit donc absurde d'admettre aucune participation de l'Etre divin aux désordres des Êtres libres, et à ceux qui en résultent dans l'Univers; en un mot, Dieu et le mal ne peuvent jamais avoir le moindre rapport.

Ce seroit avec aussi peu de fondement qu'on attribueroit le mal aux êtres matériels, puisqu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, et que toute leur action vient de leur principe individuel, lequel est toujours dirigé ou réactionné par une force séparée de lui.

Or, s'il n'y a que trois classes d'Êtres; Dieu, les Êtres intellectuels et la Nature physique : si l'on ne peut trouver l'origine du mal dans la premiere, qui est exclusivement la source de tout bien; ni dans la derniere, qui n'est ni

libre,

libre, ni pensante ; et que cependant l'existence du mal soit incontestable ; on est nécessairement forcé de l'attribuer à l'homme, ou à tout autre Être, tenant comme lui un rang intermédiaire.

En effet, l'on ne peut nier que la Nature physique ne soit aveugle et ignorante, et cependant qu'elle n'agisse réguliérement et dans un certain ordre : ce qui est une nouvelle preuve qu'elle agit sous les yeux d'une Intelligence ; car, si elle n'agissoit pas sous les yeux d'une Intelligence, elle n'auroit qu'une marche désordonnée. On ne peut nier aussi que l'homme ne fasse tantôt bien, tantôt mal ; c'est-à-dire, que tantôt il ne suive les loix fondamentales de son être, et que tantôt il ne s'en écarte : quand il fait bien, il marche par la lumiere et le secours de l'intelligence ; et quand il fait mal, on ne peut l'attribuer qu'à lui seul, et non à l'intelligence, qui est la seule voie, le seul guide au bien, et par laquelle seule l'homme et tous les êtres peuvent bien faire.

Quant au mal, pris en lui-même, nous essaierions en vain de faire connoître sa nature essentielle. Pour que le mal pût se comprendre, il faudroit qu'il fût vrai, et alors il cesseroit d'être mal, puisque le vrai et le bien sont la même chose ; or, nous l'avons dit, comprendre, c'est

appercevoir le rapport d'un objet avec l'ordre et l'harmonie dont nous avons la regle en nous-mêmes. Mais, si le mal n'a aucun rapport avec cet ordre, et qu'il en soit précisément l'opposé, comment pourrions-nous appercevoir entr'eux, quelque analogie ; comment par conséquent pourrions-nous le comprendre ?

Le mal a cependant son poids, son nombre et sa mesure, comme le bien : et l'on peut même savoir en quel rapport sont ici-bas le poids, le nombre et la mesure du bien, avec le poids, le nombre et la mesure du mal, et cela en quantité, en intensité, et en durée. Car le rapport du mal au bien, en quantité est de *neuf* à *un*, en intensité de *zéro* à *un*, et en durée de *sept* à *un*.

Si ces expressions paroissoient embarrassantes au Lecteur, et qu'il en desirât l'explication, je le prierois de ne pas la demander aux Calculateurs de la matiere ; ils ne connoissent pas les rapports positifs des choses.

Nous avons assez indiqué comment l'homme auroit pu se convaincre de l'existence immatérielle de son Etre, et de celle du Principe suprême ; et ce qu'il devoit observer pour ne pas confondre ce Principe avec la matiere et la corruption, ni attribuer aux choses visibles cette Vie impérissable, qui est le plus beau privilege de l'Etre qui n'a point commencé, et auquel ses productions

tions immédiates seules, participent par le droit de leur origine.

Par la marche simple de ces observations, nous développerons bientôt des idées satisfaisantes sur la destination de l'homme, et sur celle des autres Êtres.

3.

LOrsqu'un homme produit une œuvre quelconque, il ne fait que peindre et rendre visible le plan, la pensée ou le dessein qu'il a formé. Il s'attache à donner à cette copie autant de conformité qu'il lui est possible avec l'original, afin que sa pensée soit mieux entendue.

Si les hommes dont l'homme veut se faire entendre, pouvoient lire dans sa pensée, il n'auroit aucun besoin des signes sensibles pour en être compris. : tout ce qu'il concevroit seroit saisi par eux, aussi promptement et avec autant d'étendue que par lui-même.

Mais étant liés comme lui par des entraves physiques, qui bornent les yeux de leur intelligence, il est forcé de leur transmettre physiquement sa pensée : sans quoi, elle seroit nulle pour eux, en ce qu'elle ne pourroit leur parvenir.

Il n'emploie donc tous ces moyens physiques,

il ne produit toutes ces œuvres matérielles que pour annoncer sa pensée à ses semblables, à des Etres distincts de lui, séparés de lui; que pour tâcher de les rapprocher de lui, de les assimiler à lui, de les réunir avec lui, en étendant sur eux une image de lui-même, et en s'efforçant de les envelopper dans son unité, dont ils sont séparés.

C'est ainsi qu'un Ecrivain, qu'un Orateur, manifeste sensiblement sa pensée, pour engager ceux qui le lisent, ou qui l'écoutent, à ne faire qu'un avec lui, en se rendant à son opinion.

C'est ainsi qu'un Souverain rassemble des armées, éleve des remparts et des forteresses, pour imprimer aux Peuples la persuasion de sa puissance, et pour leur en inspirer en même temps la terreur; afin que, convaincus comme lui, de cette puissance, ils en aient absolument la même idée, et que demeurant attachés à son parti, soit par admiration, soit par crainte, ils ne forment qu'un tout avec lui. A défaut de ces signes visibles, l'opinion de l'Orateur et la puissance du Souverain demeureroient concentrées dans eux-mêmes, sans que personne en eût connoissance.

Il en est ainsi des faits de tous les autres hommes, ils n'ont et n'auront jamais pour but que de faire acquérir à leurs pensées, le privilege de la domination, de l'universalité, de l'unité.

C'est

C'est cette même loi universelle de réunion, qui produit l'activité générale, et cette voracité que nous avons remarquée précédemment dans la Nature physique ; car on voit une attraction réciproque entre tous les corps, par laquelle, en se rapprochant, ils se substantient et se nourrissent les uns les autres ; c'est par le besoin de cette communication, que tous les individus s'efforcent de lier à eux les Etres qui les environnent, de les confondre en eux, et de les absorber dans leur propre unité, afin que les subdivisions venant à disparoître, ce qui est séparé se réunisse ; ce qui est à la circonférence revienne au centre ; ce qui est caché parvienne à la lumiere ; et que par-là l'harmonie et l'ordre surmontent la confusion qui tient tous les Etres en travail.

Pourquoi, si toutes les Loix sont uniformes ; n'appliquerions-nous pas à la création de l'Univers, le même jugement que nous avons porté sur nos œuvres ? Pourquoi ne les regarderions-nous pas comme l'expression de la pensée de Dieu, puisque la pensée de l'homme s'exprime dans ses ouvrages matériels et grossiers ? Enfin, pourquoi ne croirions-nous pas que l'œuvre universelle de Dieu a pour objet l'extension et la domination de cette unité, que nous nous proposons nous-mêmes dans toutes nos actions ?

Rien ne s'oppose à ce que nous nous attachions à cette analogie entre Dieu et l'homme, puisque nous en avons reconnu entre les ouvrages de l'un et de l'autre : en effet, si toutes les œuvres soit de Dieu, soit de l'homme, sont nécessairement précédées par des actes intérieurs et par des facultés invisibles, dont on ne peut contester l'existence, nous sommes fondés à croire que, suivant la même loi dans leurs productions, ils ont aussi le même but et le même objet.

Sans nous arrêter à de nouvelles recherches, nous admettrons que tous les Etres visibles de l'Univers sont l'expression et le signe des facultés et des desseins de Dieu, de même que nous avons regardé toutes nos productions comme l'expression sensible de notre pensée et de nos facultés intérieures.

Lorsque Dieu a eu recours à des signes visibles, tels que l'Univers, pour communiquer sa pensée, il n'a pu les employer qu'en faveur d'Etres séparés de lui. Car, si tous les Etres fussent restés dans son unité, ils n'auroient pas eu besoin de ces moyens pour s'en rapprocher et pour y lire. Dès-lors nous reconnoîtrons que ces Etres corrompus, séparés volontairement de la cause premiere, et soumis aux loix de sa justice dans l'enceinte visible de l'Univers, sont toujours

jours l'objet de son amour, puisqu'il agit sans cesse pour faire disparoître cette séparation si contraire à leur bonheur.

C'étoit donc, en effet, par amour pour ces Etres séparés de lui, que Dieu avoit manifesté dans tous ses ouvrages visibles, ses facultés et ses *Vertus*, afin de rétablir entr'eux et lui une correspondance salutaire, qui les aidât, qui les guérît, qui les régénérât par une nouvelle création; c'étoit pour répandre sur eux cette effusion de *vie* qui pouvoit seule les retirer de l'état de mort où ils languissoient depuis qu'ils étoient *isolés de lui*; enfin, c'étoit pour former leur réunion à la source divine, et pour leur imprimer ce caractere d'unité, auquel nous tendons nous-mêmes avec tant d'activité dans toutes nos œuvres.

Si l'Univers démontre l'existence de la corruption, puisqu'il la resserre et l'enveloppe, nous devons comprendre quelle pouvoit être la destination de la Nature physique, relativement aux Etres séparés de l'unité : « et ce n'est pas sans but et sans motif, que la masse terrestre, que tous les corps sont comme autant d'éponges imbibées d'eau, et qu'ils la rendent violemment par la pression des Agens supérieurs. »

La loi de tendance à l'unité s'appliquant à toutes les Classes et à tous les Etres, il résulte que

que le moindre des individus a le même but dans son espece : c'est-à-dire, que les principes universels généraux et particuliers se manifestent chacun dans les productions qui leur sont propres, afin de rendre par-là leurs *vertus* visibles aux Etres distincts d'eux, qui étant destinés à recevoir la communication et les secours de ces *vertus*, ne le pourroient sans ce moyen.

Ainsi, toutes les productions, tous les individus de la Création générale et particuliere, ne sont, chacun dans leur espece, que l'expression visible, le tableau représentatif des propriétés du principe soit général, soit particulier qui agit en eux. Ils doivent tous porter sur eux les marques évidentes de ce principe qui les constitue. Ils doivent en annoncer clairement le genre et les *vertus*, par les actions et les faits qu'ils operent. En un mot, ils doivent en être le signe caractéristique, et, pour ainsi dire, l'image sensible et vivante.

Tous les Agens et tous les faits de la Nature portent avec eux la démonstration de cette vérité. Le soleil est le caractere du feu *principe*, la lune celui de l'eau *principe*, et notre planete celui de la terre *principe* : tout ce que la terre produit et renferme en son sein, manifeste également cette Loi générale. Le raisin indique la vigne ; la datte, un palmier ; la soie, un

un ver; le miel, une abeille. Chaque minéral annonce quelle est l'espece de terre et de sel qui lui sert de base et de lien ; chaque végétal, quel est le germe qui l'a engendré ; sans parler ici d'une multitude d'autres signes et caracteres naturels, fondamentaux, relatifs, fixes, progressifs, simples, mixtes, actifs et passifs dont l'ensemble de l'Univers est composé, et qui offrent par-là le moyen d'expliquer toutes ses parties les unes par les autres.

Nous en pouvons dire autant des productions de nos Arts et de toutes les inventions de l'homme. Toutes ses œuvres annoncent les idées, le goût, l'intelligence, la profession particuliere de celui qui en est l'agent ou le producteur ; une statue offre l'idée d'un Sculpteur ; un tableau, celle d'un Peintre ; un palais, celle d'un Architecte ; parce que toutes ces productions ne sont que l'exécution sensible des facultés propres au génie, ou à l'Artiste qui les a opérées ; comme les productions de la Nature ne sont que l'expression de leur principe, et n'existent que pour en être le vrai caractere.

Nous devons combattre ici un faux systême, renouvellé dans ces derniers temps, sur la nature des choses, dans lequel on suppose pour elles une perfectibilité progressive, qui peut successivement

cessivement porter les classes et les especes les plus inférieures aux premiers rangs d'élévation dans la chaîne des Etres : de façon que, suivant cette doctrine, on ne sait plus si une pierre ne pourroit pas devenir un arbre ; si l'arbre ne deviendroit pas un cheval ; le cheval, un homme ; et insensiblement un Etre d'une nature encore plus parfaite. Cette conjecture dictée par l'erreur, et par l'ignorance des vrais principes, ne subsiste plus dès qu'on la considere avec attention.

Tout est réglé, tout est déterminé dans les especes, et même dans les individus. Il y a, pour tout ce qui existe, une loi fixe, un nombre immuable, un caractere indélébile, comme celui de l'*Etre principe*, en qui résident toutes les loix, tous les nombres, tous les caracteres. Chaque classe, chaque famille a sa barriere, que nulle force ne pourra jamais franchir.

Les différentes mutations que les insectes subissent dans leur forme, ne détruisent point cette vérité ; puisqu'on observe d'ailleurs une loi constante dans les diverses especes d'animaux parfaits, qui, chacun dans leur classe, naissent, vivent et périssent sous la même forme ; puisque les insectes même, malgré leurs mutations, ne changent jamais de regne : en effet, dans leur plus grand abaissement, ils sont tou-

jours

jours au dessus des plantes et des minéraux ; et dans leur maniere d'être la plus distinguée, ils ne montrent jamais ni le caractere, ni les loix par lesquelles sont dirigés les animaux plus parfaits. Tout ce qu'on peut se permettre à leur égard, c'est d'en former un type, un regne, un cercle à part et très-significatif, mais duquel ils ne sortiront jamais, et dont ils suivront nécessairement toutes les loix, comme font tous les autres Etres, chacun selon leur classe.

Si l'existence de toutes les productions de la Nature n'avoit pas un caractere fixe, comment pourroit-on en reconnoître l'objet et les propriétés ? Comment s'accompliroient les desseins du grand Principe qui, en déployant cette Nature aux yeux des Etres séparés de lui, a voulu leur présenter des indices stables et réguliers, par lesquels ils pussent rétablir avec lui leur correspondance & leurs rapports ? Si ces indices matériels étoient variables ; si leur loi, leur marche, leur forme même n'étoient pas déterminées, l'œuvre de ce Peintre ne seroit qu'un tableau successif d'objets confus, sur lesquels l'intelligence ne trouveroit point à se reposer, et qui ne pourroit jamais montrer le but du grand Etre.

Enfin ce grand Être lui-même n'annonceroit que l'impuissance et la foiblesse, en ce qu'il se

seroit

seroit proposé un plan qu'il n'auroit pas su remplir.

S'il est vrai que chaque production de la Nature et de l'Art ait son caractere déterminé ; si c'est par-là seulement qu'elle peut être l'expression évidente de son principe ; et qu'à la seule vue, un œil exercé doive pouvoir décider, de quel agent telle production manifeste les facultés, l'homme ne peut donc exister aussi que par cette loi générale.

L'homme provenant, comme tous les Etres, d'un principe qui lui est propre, doit être, comme eux, la représentation visible de ce principe. Il doit, comme eux, le manifester visiblement ; en sorte qu'on ne puisse pas s'y méprendre, et qu'à l'aspect de l'image, on reconnoisse quel en est le modele. Cherchons donc, en observant sa nature, de quel principe il doit être le signe et l'expression visible.

Toutefois je ne parle ici que de son Etre intellectuel, attendu que son Etre corporel n'est, comme tous les autres corps, que l'expression d'un principe immatériel non pensant ; qu'il est composé des mêmes essences que ces corps, et sujet à toute la fragilité des assemblages.

Il faut donc, pour connoître l'homme, chercher en lui les signes d'un Principe d'un autre ordre.

Indépendamment

Indépendamment de la pensée et des autres facultés intellectuelles que nous avons reconnues en lui, il offre des faits si étrangers à la matiere, qu'on est forcé de les attribuer à un principe différent du principe de la matiere. Des prévoyances, des combinaisons de toute espece, des Sciences hardies par lesquelles il nombre, mesure et pese en quelque sorte l'Univers ; ces sublimes observations astronomiques, par lesquelles placé entre les temps qui ne sont plus, et les temps qui ne sont pas encore, il peut rapprocher de lui leurs extrêmités les plus éloignées, vérifier les phénomenes des premiers âges, et prédire avec certitude ceux des âges à venir ; le privilege qu'il a seul dans la Nature d'apprivoiser et d'asservir les animaux, de semer et de moissonner, d'extraire le feu des corps, d'assujettir toutes les substances élémentaires à ses manipulations et à son usage, enfin, cette activité avec laquelle il cherche sans cesse à inventer et à produire de nouveaux Etres ; de maniere que son action est une sorte de création continuelle. Voilà des faits qui annoncent en lui un Principe actif, bien différent du principe passif de la matiere.

Si l'on examine attentivement les œuvres de l'homme, on appercevra que non seulement elles sont l'expression de ses pensées ; mais encore, qu'il cherche, autant qu'il le peut, à se peindre

lui-même

lui-même dans ses ouvrages. Il ne cesse de multiplier sa propre image par la Peinture et la Sculpture, et dans mille productions des Arts les plus frivoles : enfin, il donne aux édifices qu'il éleve, des proportions relatives à celles de son corps. Vérité profonde, qui pourra découvrir un espace immense à des yeux intelligens ; car ce penchant si actif à multiplier ainsi son image, et à ne trouver le beau que dans ce qui s'y rapporte, doit à jamais distinguer l'homme de tous les Etres particuliers de cet Univers.

Lorsqu'on s'abuse jusqu'à vouloir attribuer tous ces faits au jeu de nos organes matériels, on ne fait pas attention qu'il faudroit supposer alors que l'espece humaine est invariable dans ses loix et dans ses actions, comme le sont tous les animaux chacun selon leur classe. Car les différences individuelles, qui se rencontrent entre les animaux de la même espece, n'empêchent pas qu'il n'y ait pour chacune un caractere propre, et une maniere de vivre et d'agir uniforme et commune à tous les individus qui la composent, malgré la distance des lieux, et les variétés opérées par la différence des climats sur tous les Etres sensibles et matériels.

Au lieu de cette uniformité, l'homme n'offre presque que des différences et des oppositions ; il

n'a,

n'a, pour ainsi dire, de rapports avec aucun de ses semblables. Il differe d'eux par les mœurs, par les goûts, par les usages, par les connoissances. Lorsqu'il est abandonné à lui-même, il les combat tous dans l'ambition, dans la cupidité, dans les possessions, dans les talens, dans les dogmes; chaque homme est semblable à un Souverain dans son Empire; chaque homme tend même à une domination universelle.

Que dis-je? non seulement l'homme differe de ses semblables, mais à tout instant encore il differe de lui-même. Il veut et ne veut pas; il hait et il aime; il prend et rejette presque en même temps le même objet; presque en même temps il en est séduit et dégoûté. Bien plus, il fuit quelquefois ce qui lui plaît; s'approche de ce qui lui répugne; va au devant des maux, des douleurs, et même de la mort.

Si c'étoit le jeu de ses organes; si c'étoit toujours le même mobile qui dirigeât ses actes, l'homme montreroit plus d'uniformité en lui-même et avec les autres; il marcheroit par une loi constante et paisible; et quand il ne feroit pas des choses égales, il feroit au moins des choses semblables, et dans lesquelles on reconnoîtroit toujours un seul principe. Comment est-on donc parvenu à enseigner que les sens reglent tout, qu'ils enseignent tout; puisqu'au contraire il est évident

que parmi les choses corporelles mêmes, ils ne peuvent rien mesurer avec justesse ?

Ainsi l'on peut dire que dans ses ténebres, comme dans sa lumiere, l'homme manifeste un principe tout-à-fait différent de celui qui opere et entretient le jeu de ses organes : car, nous l'avons déja vu, l'un peut agir par délibération, et l'autre ne le peut jamais que par impulsion.

Les proportions du corps de l'homme démontrent le rapport de son Etre intellectuel avec un Principe supérieur à la nature corporelle.

Si l'on décrit un cercle, dont la hauteur de l'homme soit le diametre, la ligne de ses deux bras étendus étant égale à sa hauteur, peut être aussi regardée comme un diametre de ce même cercle : or demandons s'il est possible de tracer deux diametres dans un même cercle, sans les faire passer par le centre de ce cercle.

Notre corps, il est vrai, n'offre pas ces deux diametres passant par le centre d'un même cercle, puisque le diametre de sa hauteur n'est pas coupé sur son corps en parties égales, par le diametre horizontal que forment ses bras étendus : et par-là l'homme est, pour ainsi dire, lié à deux centres ; mais cette vérité ne prouve qu'une transposition dans les *vertus* constitutives de l'homme, et non une altération dans l'essence

même

même de ces *vertus* constitutives, ainsi elle ne détruit point le rapport que nous établissons; et quoique ces dimensions fondamentales ne soient plus à leur place naturelle, l'homme peut toujours trouver dans les proportions de sa forme corporelle les traces de sa grandeur et de sa noblesse.

Les animaux qui ressemblent le plus à l'homme par leur conformation, en different absolument en ce point; car leurs bras étendus donnent une ligne beaucoup plus grande que celle de la hauteur de leur corps.

Ces proportions attribuées exclusivement au corps de l'homme, le rendent comme la base commune et fondamentale de toutes les proportions et de toutes les *vertus* des autres Etres corporels, desquels on ne devroit jamais juger que relativement à la forme humaine.

Mais ces merveilles d'intelligence, et ces rapports corporels, dont nous venons de présenter le tableau, ne sont pas les plus essentiels de ceux qu'on peut appercevoir dans l'homme. Il a encore d'autres facultés et d'autres droits pour se placer au dessus de tous les Êtres de la Nature.

De même qu'il n'est aucune substance élémentaire qui ne renferme en elle des propriétés utiles, suivant son espece; de même il n'est point

d'homme en qui l'on ne puisse faire développer des germes de justice, et même de cette bienfaisance qui fait le caractere primitif de l'Etre nécessaire, souverain Pere et Conservateur de toute légitime existence.

Les conséquences contraires que l'on a prétendu tirer des éducations infructueuses, sont nulles et abusives : pour qu'elles eussent quelque valeur, il faudroit que l'Instituteur fût parfait, ou au moins qu'il eût les qualités analogues aux besoins de ses Eleves ; il faudroit qu'il fût exercé dans l'art de saisir leurs caracteres et leurs besoins, pour leur présenter, d'une maniere attrayante, l'espece d'appui ou de *vertu* qui leur manque ; sans quoi leur insensibilité morale ne fera que s'accroître ; ils s'enfonceront de plus en plus dans les vices et la corruption, et l'on rejettera sur l'imperfection de leur nature ce qui n'est qu'une suite de l'inhabileté et de l'insuffisance du Maître.

Si l'on excepte donc quelques monstres, qui même ne sont devenus inexplicables, que parce que dans le principe l'on a mal cherché le nœud de leur cœur, il n'existera pas un Peuple, pas un homme en qui l'on ne puisse trouver quelques vestiges de *vertu*. Les associations les plus corrompues ont pour base la justice, et se couvrent au moins de ses apparences ; et pour obtenir le succès

cès de leurs projets désordonnés, les hommes les plus pervers empruntent le nom et les dehors de la sagesse.

La bienfaisance naturelle à l'homme se manifesteroit aussi universellement, si l'on en cherchoit les signes ailleurs que dans des besoins qui nous sont étrangers, parce qu'il faut qu'elle puisse s'exercer sur des objets réels, pour déterminer et développer les vraies *vertus* qui appartiennent à notre essence.

Mais, indépendamment de ce que les Observateurs établissent sans cesse leurs expériences sur des besoins faux, et sur des bienfaits également imaginaires, ils oublient que l'homme, livré à lui-même, se borne ordinairement à quelque *vertu*, pour laquelle il néglige et perd de vue toutes les autres. On ne l'apprécie alors que sur celle qu'il a adoptée ; et ainsi ne trouvant pas les mêmes vertus dans tous les individus et chez tous les Peuples, on se hâte de décider que, n'étant point générales, elles ne peuvent être de l'essence de l'homme.

C'est une méprise impardonnable de conclure de différens exemples particuliers, à une loi générale pour l'espece humaine. Nous le répétons ; l'homme a en lui les germes de toutes les vertus ; elles sont toutes dans sa nature, quoiqu'il ne les manifeste que partiellement, de-là vient que

souvent lorsqu'il semble méconnoître ses vertus naturelles, il ne fait que les substituer les unes aux autres.

Le Sauvage, qui viole la fidélité du mariage, en prêtant sa femme à ses hôtes, ne voit que la bienfaisance et le plaisir d'exercer l'hospitalité.

Les veuves Indiennes, qui se précipitent dans le bûcher, sacrifient la voix de la Nature au desir de paroître tendres et sensibles, ou à celui d'entrer en possession des biens que leurs dogmes religieux leur font espérer dans l'autre vie.

Les Prêtres même qui ont profané leurs Religions par des sacrifices humains, ne se sont abandonnés à ces crimes absurdes, que pour faire éclater leur piété par la noblesse de la victime, se persuadant que par ce culte terrible, ils étendoient l'idée de la grandeur et de la puissance de l'Agent suprême, ou qu'ils le rendoient favorable à la Terre, lorsqu'ils le croyoient irrité contr'elle.

Il est donc bien certain, malgré les erreurs des hommes, que toutes leurs sectes, que toutes leurs institutions, que tous leurs usages s'appuient sur une vérité, ou sur une vertu.

Prendrons-nous pour exemple, les conventions sociales de l'homme et ses établissemens politiques? Ils tendent tous à réparer quelque dé-

sordre

sordre moral ou physique, réel ou conventionnel. Il a, ou au moins il feint d'avoir pour objet dans toutes ses loix, de remédier a quelques abus, de les prévenir, de procurer à ses concitoyens et à lui-même, quelque avantage qui puisse contribuer à les rendre heureux.

Alors n'est-ce pas avouer que supérieur aux Etres physiques concentrés dans eux-mêmes, il a ici-bas à remplir des fonctions différentes des leurs ? N'est-ce pas faire connoître par ses propres actions qu'il est chargé d'un emploi divin, puisque Dieu étant le Bien par essence, la réparation continuelle du désordre, et la conservation de ses ouvrages, doit être en effet l'œuvre de la Divinité ?

Enfin, nous voyons généralement établies sur la Terre, des Institutions sacrées, auxquelles l'homme seul participe parmi tous les Etres sensibles; nous trouvons dans tous les temps et dans toutes les contrées de l'Univers, des dogmes religieux, qui enseignent à l'homme qu'il peut porter ses vœux et ses hommages jusques dans le Sanctuaire d'une Divinité qu'il ne connoît pas, mais dont il est parfaitement connu, et dont il peut espérer de se faire entendre.

Par-tout, ces dogmes enseignent que les décrets divins ne sont pas toujours impénétrables à

l'homme ; qu'il peut, dans ce qui le concerne, participer en quelque sorte à la force et aux *vertus* suprêmes : et par-tout on a vu des hommes véridiques, ou imposteurs, s'annoncer pour en être les Ministres et les organes.

Les traces même de ces droits sublimes s'apperçoivent non seulement dans tous les cultes publics des différentes Nations ; non seulement dans ce qu'elles ont appellé *Sciences occultes*, où il s'agit de cérémonies mystérieuses, de certaines formules auxquelles on suppose des pouvoirs secrets sur la nature, sur les maladies, sur les génies bons et mauvais, sur les pensées des hommes ; mais encore dans les simples actes civils et juridiques des puissances humaines, qui, prenant leurs loix conventionnelles pour arbitres, les regardent et les consultent comme les décrets de la vérité même ; et ne craignent point, en agissant d'après ces loix, de se dire en possession d'une autorité éclairée, d'une science certaine, et à couvert de toute erreur.

S'il est vrai que l'homme n'ait pas une seule idée à lui ; et que cependant l'idée d'un tel pouvoir et d'une telle lumiere soit, pour ainsi dire, universelle ; tout peut être dégradé dans la science et la marche ténébreuse des hommes, mais tout n'y est pas faux. Cette idée annonce donc qu'il y a dans eux quelque analogie, quel-

ques

ques rapports avec l'action suprême, et quelques vestiges de ses propres droits ; comme nous avons déja trouvé dans l'intelligence humaine, des rapports évidens avec l'Intelligence infinie et avec ses *vertus*.

A tous ces indices, nous est-il possible encore de méconnoître le Principe de l'homme ? Si tous les Etres qui ont reçu la vie, n'existent que pour manifester les propriétés de l'agent qui la leur a donnée, peut-on douter que l'Agent dont l'homme a reçu la sienne, ne soit la Divinité même ; puisque nous découvrons en lui tant de marques d'une origine supérieure et d'une Action divine ?

Rassemblons donc ici les conséquences de toutes ces preuves que nous venons d'établir ; et dans l'Etre qui a produit l'homme, reconnoissons une source inépuisable de pensées, de science, de *vertus*, de lumiere, de force, de pouvoirs ; enfin, un nombre infini de facultés, dont aucun Principe de nature ne peut offrir l'image ; facultés que nous ferons toutes entrer dans l'essence de l'Etre nécessaire, quand nous voudrons en contempler l'idée.

Puisqu'aucun de ces droits ne paroît nous être étranger ; puisqu'au contraire, nous en trouvons des traits multipliés dans les facultés de l'homme, il est évident que nous sommes destinés à les posséder

posséder tous, et à les manifester aux yeux de ceux qui les ignorent, ou qui veulent les méconnoître. Avouons-le donc hautement; si chacun des Etres de la Nature est l'expression d'une des *vertus* temporelles de la sagesse, l'homme est le signe ou l'expression visible de la Divinité même : c'est pour cela qu'il doit avoir en lui tous les traits qui la caractérisent ; autrement la ressemblance n'étant pas parfaite, le modele pourroit être méconnu. Et ici nous pouvons déja nous former une idée des rapports naturels qui sont entre Dieu, l'homme et l'Univers.

4.

LEs principes que j'ai exposés sur la sublime destinée de l'homme, doivent d'autant plus mériter notre confiance, que lui-même en manifeste la vérité presque dans tous ses actes. Porté par un instinct secret à dominer, soit par la force, soit par la justesse apparente de sa doctrine, il semble par-là n'être occupé qu'à prouver l'existence d'un Dieu, et à le montrer à ses semblables.

Ceux-mêmes qui se déclarent contre un Etre éternel, infiniment juste, source de toute félicité et de toute

toute lumiere, ne font que changer le nom de cet Etre, et en mettre un autre à sa place. Loin de détruire son indestructible existence, ils démontrent sa réalité et toutes les facultés qui lui appartiennent. Car si l'Athée et le Matérialiste répugnent à croire au Dieu invisible, au Dieu qui s'est peint dans leur ame, ils ne font, lorsqu'ils lui substituent la matiere, que transporter sur elle les attributs du Principe vrai, dont leur essence les rend à jamais inséparables : ainsi cette idole est toujours un Dieu, qu'ils nous annoncent.

D'ailleurs, en élevant ainsi la matiere, c'est moins, en effet, le regne de cette matiere, que le leur propre qu'ils prétendent établir. Car les raisonnemens, dont ils tâchent d'appuyer leurs systêmes, l'enthousiasme qui les anime, toutes leurs déclamations, n'ont-elles pas pour but de nous persuader qu'ils sont possesseurs de la vérité ? Or, d'après les rapports intimes que nous sentons exister entre Dieu et la vérité, être possesseur de la vérité, seroit-ce autre chose qu'être Dieu ?

L'Athée confesse donc, malgré lui, l'existence de cet Etre suprême ; car il ne peut entreprendre de prouver qu'il n'y a point de Dieu, qu'en se présentant comme étant un Dieu lui-même.

Comment,

Comment, en effet, pourroit-il ne pas indiquer l'existence du Principe suprême, puisque tous les Etres de la Nature étant l'expression visible des facultés créatrices de ce Principe, l'homme doit l'être à la fois, et de ses facultés créatrices, et de ses facultés pensantes. L'Impie ne peut donc se soustraire à une loi qui lui est commune avec tout ce qui est contenu dans la région temporelle. Nous entrerons dans quelque détail sur ce sujet. Que sa profondeur n'effraie point; il est important d'y pénétrer, et l'issue en sera heureuse.

Avant que les choses temporelles puissent avoir eu l'existence qui nous les rend sensibles, il a fallu des élémens primitifs et intermédiaires entr'elles et les facultés créatrices dont elles descendent, parce que ces choses temporelles et les facultés dont elles descendent, sont d'une nature trop différente pour pouvoir exister ensemble sans intermede; ce qui nous est physiquement répété par le soufre et l'or, par le mercure et la terre, lesquels ne peuvent s'unir que par la même loi d'une substance intermédiaire.

Ces élémens inconnus aux sens, mais dont l'intelligence atteste la néceſſité et l'existence, sont déterminés et fixés dans leur essence et dans leur *nombre*, comme toutes les loix et tous les

moyens

moyens que la Sageſſe met en usage pour l'accompliſſement de ses desseins. Enfin, ils peuvent être regardés comme les premiers ſignes des facultés supérieures auxquelles ils tiennent immédiatement.

Dès-lors, tout ce qui existe dans la nature corporelle, toutes les formes, les moindres traits, ne sont et ne peuvent être que des réunions, des combinaisons, ou des divisions de ces signes primitifs : et rien ne peut paroître parmi les choses sensibles, qui ne soit écrit en eux, qui ne descende d'eux et qui ne leur appartienne, comme toutes les figures possibles de la Géométrie seront toujours composées de points, de lignes, de cercles, ou de triangles.

L'homme lui-même, dans ses œuvres matérielles, qui ne sont que des œuvres secondes par rapport aux œuvres de la Nature, est lié, comme tous les autres Etres, à ces signes primitifs ; il ne peut rien élever, rien tracer, rien construire ; il ne peut, dis-je, imaginer aucune forme, exécuter même un seul mouvement volontaire ou involontaire, qui ne tienne à ces modeles exclusifs, dont tout ce qui se meut, tout ce qui vit dans la Nature, n'est que le fruit et la représentation. S'il en pouvoit être autrement, l'homme seroit créateur d'une autre Nature et d'un autre ordre de choses, qui n'appartiendroient point au Principe producteur

ducteur et modele de tout ce qui existe sensiblement pour nous.

Ainsi, les productions admirables des Arts, ces monumens merveilleux de l'industrie humaine, décelent à chaque pas la dépendance de l'homme et sa destination. Elles n'offrent que des compilations, ou des parties rassemblées d'autres monuments, qui n'étoient eux-mêmes que les combinaisons variées des élémens fondamentaux, que nous avons dit être les indices primitifs des facultés créatrices de la Divinité.

Il n'est donc rien dans l'homme corporel, ni dans ses productions, qui ne soit, quoique très-secondairement, l'expression de l'action créatrice universelle, que tout être corporel représente, dès qu'il existe et qu'il agit.

Elevons-nous au dessus des formes matérielles, et appliquons ces principes à la parole et à l'écriture, qui, l'une et l'autre, annoncent des facultés pensantes, puisqu'elles en sont pour nous la premiere expression sensible.

« Il est certain que les sons et les caracteres *alphabétiques*, qui servent d'instrumens fondamentaux à tous les mots que nous employons pour manifester nos idées, doivent tenir à des signes et à des sons primitifs qui leur servent de base; et cette vérité profonde nous est tracée de

toute

toute antiquité dans le fragment de Sanchoniaton, où il représente Thot tirant le portrait des Dieux, pour en faire les caracteres sacrés des lettres; emblême sublime et d'une fécondité immense, parce qu'il est pris dans la source même, où l'homme devroit toujours puiser. »

En admettant des signes primitifs pour l'expression sensible de nos idées, nous ne devons point être arrêtés par la variété infinie de ceux qui sont en usage parmi les différentes Nations de la Terre : cette variété prouve seulement notre ignorance. Car, si la loi qui sert d'organe à la suprême Sagesse, établit par-tout un ordre, une régularité; elle doit avoir déterminé, pour l'expression des pensées qu'elle nous envoie, des signes invariables, comme elle en a établi pour la production de ses faits matériels : et si nous n'étions pas ensevelis dans des ténebres profondes, ou si nous nous attachions davantage à suivre la route instructive et lumineuse *de la simplicité des Etres*, qui sait si nous ne parviendrions pas à connoître et la forme et le nombre de ces signes primitifs, c'est-à-dire, à fixer notre alphabet ?

Mais quelle que soit notre privation à cet égard, dès que ces signes primitifs existent, tous ceux que nous employons, quoique conventionnellement, en dérivent de toute nécessité : ainsi tous les

les mots que nous voudrons composer, imaginer et fabriquer, seront toujours des assemblages tirés de ces caracteres primitifs, puisque, ne pouvant sortir de la loi qui les a produits, nous ne saurions jamais rien trouver hors d'eux, et qui ne soit, pour ainsi dire, eux-mêmes.

Ces sons et ces caracteres primitifs étant les vrais signes sensibles de nos pensées, ils doivent être aussi les signes sensibles de l'unité pensante : car il n'y a qu'une seule idée, comme il n'y a qu'un seul Principe de toutes choses.

Ainsi les productions les plus défigurées, que nous puissions manifester par la parole et par l'écriture, portent toujours secondairement l'empreinte de ces signes primitifs ; et par conséquent celle de cette unique idée, ou de l'unité pensante : ainsi l'homme ne peut proférer une seule parole, tracer un seul caractere, qu'il ne manifeste la faculté pensante de l'Agent suprême; comme il ne peut produire un seul acte corporel, un seul mouvement, sans en manifester les facultés créatrices.

L'usage même le plus insensé, le plus orgueilleux, le plus corrompu qu'il fasse de ces instrumens primitifs de la pensée, dans son langage ou dans ses écrits, ne détruit point ce que nous avançons. Dès qu'il n'y a point d'autres matériaux que ces caracteres primitifs, l'homme est

forcé

forcé de s'en servir, lors même qu'il veut élever des remparts contre l'unité qu'ils représentent, et s'en déclarer l'ennemi.

C'est avec les armes de cette unité, qu'il veut la combattre : c'est avec les forces de cette unité, qu'il veut en prouver la foiblesse : enfin, c'est avec les propres signes de son existence, qu'il veut établir qu'elle n'est qu'un néant et un fantôme. Si l'Athée veut attaquer, en quelque maniere que ce soit, le premier Principe de tout ce qui existe, qu'il s'interdise donc tout acte, toute parole, et même que tout son Etre descende dans le néant ; car, dès qu'il se montre, dès qu'il écrit, dès qu'il parle, dès qu'il se meut, il prouve lui-même celui qu'il voudroit anéantir.

Nous sommes donc fondés à dire que l'homme est destiné à être le signe et l'expression parlante des facultés universelles du Principe suprême, dont il est *émané* ; comme tous les Etres particuliers sont, chacun dans leur classe, le signe visible du principe particulier qui leur a communiqué la vie.

Ce mot, *émané*, peut contribuer à jeter un nouveau jour sur notre nature et sur notre origine ; car, si l'idée d'émanation a tant de peine à pénétrer dans l'intelligence des hommes, ce

n'est que parce qu'ils ont laissé matérialiser tout leur Etre. Ils ne voient dans l'émanation qu'une séparation de substance, telle que dans les évaporations des corps odorans, et dans les divisions d'une source en plusieurs ruisseaux : tous exemples pris de la matiere, dans lesquels la masse totale est réellement diminuée, quand quelques parties constituantes en sont retranchées.

Lorsqu'ils ont voulu prendre une idée de l'émanation dans des objets plus vivans et plus actifs, tels que le feu, qui semble produire une multitude de feux semblables à lui, sans cesser d'être égal à lui-même, ils ont cru avoir atteint le but. Mais cet exemple n'en est pas moins étranger aux véritables idées que nous devons nous former de l'émanation immatérielle ; et il n'est propre qu'à entraîner dans l'erreur ceux qui négligeroient de l'approfondir.

Le feu matériel ne nous étant visible que par la consommation des corps, ne peut nous être connu qu'autant qu'il repose sur une base qu'il dévore ; au lieu que le feu divin vivifie tout. En second lieu, lorsque ce feu matériel produit en apparence d'autres feux, il ne les tire point de lui-même, comme le feu divin : il ne fait que réactionner sur les germes de feu, innés dans les corps qu'il approche, et en favoriser l'explosion ; nous en avons la preuve, en ce qu'il lui est

impossible

impossible d'enflammer les cendres, parce que le feu *principe* en est disparu.

Ces différences sont trop frappantes, pour que l'homme sage s'arrête à des comparaisons si abusives.

Tous les Etres de la Nature matérielle, ne montrant que des faits physiques, et n'agissant que pour les sens corporels, n'annoncent que le principe physique vivant dans ces Etres & les faisant mouvoir : ils n'indiquent point assez clairement un Principe saint et divin, pour en prouver immédiatement l'existence. Aussi, les preuves prises dans la matiere, sont-elles très-insuffisantes pour démontrer Dieu, et par conséquent pour nous démontrer l'émanation de l'homme hors du sein de la Divinité.

Mais, puisque nous avons déja découvert dans l'homme les preuves du Principe qui l'a constitué ce qu'il est ; c'est dans l'homme lui-même, c'est dans l'esprit de l'homme que nous devons trouver les loix qui ont dirigé son origine. Enfin, l'homme étant un Etre réel, on ne devroit jamais juger de lui par comparaison, comme on peut faire des Etres corporels dont les qualités sont relatives.

Que nous annoncera-t-il donc, en le considérant sour ce point de vue ? Il nous annoncera par ses propres faits, qu'il peut être émané des facul-

tés divines, sans que les facultés divines aient éprouvé ni séparation, ni division, ni aucune altération dans leur essence.

Car, lorsque je produis extérieurement quelque acte intellectuel, lorsque je communique à l'un de mes semblables la plus profonde de mes pensées, ce mobile que je porte dans son Etre, qui va le faire agir, peut-être lui donner une *vertu* : ce mobile, dis-je, quoique sorti de moi, quoiqu'étant, pour ainsi dire, un extrait de moi-même et ma propre image, ne me prive point de la faculté d'en produire de pareils. J'ai toujours en moi le même germe de pensées, la même volonté, la même action; et cependant j'ai en quelque façon donné une nouvelle vie à cet homme, en lui communiquant une idée, une puissance qui n'étoit rien pour lui, avant que j'eusse fait en sa faveur, l'espece d'émanation dont je suis susceptible. Nous souvenant toutefois qu'il n'y a qu'un seul Auteur et Créateur de toutes choses, on verra pourquoi je ne communique que des lueurs passageres; au lieu que cet Auteur universel communique l'existence même, et la vie impérissable.

Mais, si dans l'opération qui m'est commune avec tous les hommes, on sait évidemment que les émanations de mes pensées, volontés et actions, n'alterent en rien mon essence; à plus forte raison la vie divine peut se communiquer

par

par des émanations : elle peut produire sans nombre et sans fin, les signes et les expressions d'elle-même, et ne jamais cesser d'être le foyer de la *vie*.

Si l'homme est émané de la Divinité, c'est donc une doctrine absurde et impie, que de le dire tiré du néant et créé comme la matiere : ou il faudroit alors regarder la Divinité elle-même comme un néant ; elle qui est la source vivante et incréée de toutes les réalités et de toutes les existences. Par une conséquence aussi naturelle, l'homme tiré du néant devroit nécessairement rentrerdans le néant. Mais le néant est un mot vuide et nul, dont aucun homme n'a l'idée ; et il n'en est point qui puisse sans répugnance s'appliquer à la concevoir.

Eloignons donc de nous les idées criminelles et insensées de ce néant, auquel des hommes aveugles enseignent que nous devons notre origine. N'avilissons pas notre Etre : il est fait pour une destination sublime, mais elle ne peut l'être plus que son Principe ; puisque, selon les simples loix physiques, les Etres ne peuvent s'élever qu'au degré d'où ils sont descendus. Et cependant ces loix cesseroient d'être vraies et universelles, si le Principe de l'homme étoit le néant. Mais tout nous annonce assez nos rapports avec le centre même, producteur de l'universalité immatérielle, et de l'universalité corporelle, puis-

que tous nos efforts tendent continuellement à nous les approprier l'une et l'autre, et à en attacher toutes les *vertus* autour de nous.

Observons encore que cette doctrine, sur l'émanation de l'Etre intellectuel de l'homme, s'accorde avec celle qui nous enseigne que toutes nos découvertes ne sont en quelque sorte que des réminiscences. On peut dire même que ces deux doctrines se soutiennent mutuellement : car, si nous sommes émanés d'une source universelle de vérité, aucune vérité ne doit nous paroître nouvelle ; et réciproquement, si aucune vérité ne nous paroît nouvelle, mais que nous n'y appercevions que le souvenir ou la représentation de ce qui étoit caché en nous, nous devons avoir pris naissance dans la source universelle de la vérité.

Nous voyons, dans les loix simples et physiques des corps, une image sensible de ce principe, que l'homme n'est qu'un Etre de réminiscence.

Lorsque les germes matériels produisent leur fruit, ils ne font que manifester visiblement les facultés ou propriétés qu'ils ont reçues par les loix constitutives de leur essence. Lorsque ces germes, lorsque le gland, par exemple, étant parvenu à son existence individuelle, étoit suspendu à la branche du chêne qui l'avoit produit, il étoit, pour ainsi dire, partici-

pant

pant à tout ce qui s'opéroit dans l'athmosphere; puisqu'il recevoit les influences de l'air; puisqu'il existoit au milieu de tous les Etres vivans corporellement; qu'il étoit en aspect du soleil, des astres, des animaux, des plantes, des hommes; en un mot, de tout ce qui agit dans la sphere temporelle.

Il est vrai qu'il n'étoit présent que passivement à toutes ces choses, parce qu'il n'avoit qu'une existence inactive, liée à celle du chêne; et que n'ayant point encore une vie distincte de celle de son principe, il vivoit de la vie de ce principe, mais sans pouvoir rien opérer.

Lorsque ce gland, parvenu à la maturité, tombe sur la terre, ou est placé dans son sein par la main de l'homme, et qu'ayant produit un arbre, il vient à manifester ses propres fruits, il ne fait que répéter ce qui avoit déjà été opéré par l'arbre même dont il est provenu; il ne fait que remonter par ses propres facultés, au point d'où il étoit descendu; que renaître dans la région qu'il avoit occupée précédemment; en un mot, que se reproduire, parmi les mêmes choses, parmi les mêmes Etres, parmi les mêmes phénomenes, dont il avoit déja été environné.

Mais il y a alors une différence frappante: c'est que dans ce second état, il existe d'une maniere active, étant agent lui-même; au lieu que dans

le premier, il n'étoit que passif, et sans action distincte de celle de son principe.

Nous pouvons penser la même chose de l'homme intellectuel. Par sa primitive existence, il a dû selon la loi universelle des Etres, tenir à son arbre générateur; il étoit, pour ainsi dire, le témoin de tout ce qui existoit dans son atmosphere : et comme cette atmosphere est autant au dessus de celle que nous habitons, que l'intellectuel est au dessus du matériel, de même les faits auxquels l'homme participoit, étoient incomparablement supérieurs aux faits de l'ordre élémentaire : et la différence des uns aux autres, est celle qu'il y a entre la réalité des Etres qui ont une existence vraie et indélébile, et l'apparence de ceux qui n'ont qu'une vie dépendante et secondaire. Ainsi, l'homme étant lié à la *vérité*, participoit, quoique passivement, à tous les faits de la *vérité*.

Après avoir été détaché de l'*arbre universel*, qui est son arbre générateur, l'homme se trouvant précipité dans une région inférieure, pour y éprouver une végétation intellectuelle, s'il parvient à y acquérir des lumieres, et à manifester les *vertus* et les facultés analogues à sa vraie nature, il ne fait que réaliser et représenter par lui-même ce que son Principe avoit déja montré à ses yeux : il ne fait que

recouvrer

recouvrer la vue d'une partie des objets qui avoient déja été en sa présence ; que se réunir à des Etres, avec lesquels il avoit déja habité ; enfin, que découvrir de nouveau, d'une maniere plus intuitive, plus active, des choses qui avoient déja existé pour lui, dans lui, et autour de lui.

Voilà pourquoi l'on peut dire d'avance que tous les Etres créés et émanés dans la région temporelle, et l'homme par conséquent, travaillent à la même œuvre, qui est de recouvrer leur ressemblance avec leur Principe, c'est-à-dire, de croître sans cesse jusqu'à ce qu'ils viennent au point de produire leurs fruits, comme il a produit les siens en eux. Voilà pourquoi aussi, l'homme ayant la réminiscence de la lumiere et de la vérité, prouve qu'il est descendu du séjour de la lumiere et de la vérité.

Rentrons ici dans notre sujet, et annonçons de nouveau que l'homme est né pour être le chiffre universel, le signe vivant et le tableau réel d'un Etre infini. Il est né, dis-je, pour prouver à tous les Etres qu'il y a un Dieu nécessaire, lumineux, bon, juste, saint, puissant, éternel, fort, toujours prêt à revivifier ceux qui l'aiment, toujours terrible pour ceux qui veulent le combattre ou le méconnoître. Heureux l'homme, s'il n'eût jamais

annoncé

annoncé ce Dieu qu'en *manifestant* ses puissances et non pas en les *usurpant* !

Et ne soyons point étonnés de voir l'homme porter une telle empreinte. Les facultés de l'Etre nécessaire sont infinies comme lui : et dès qu'il a mis sur nous l'expression de son nombre, il faut que nous ayions en nous les traces de son universalité.

Quant à la crainte de ravaler ce Principe suprême, en portant jusqu'à lui notre origine, nous avons dans notre émanation même, de quoi nous en préserver ; puisque toutes les productions sont inférieures à leur Principe générateur ; puisque nous ne sommes que l'expression des Facultés divines & du *Nombre divin*, & non pas la nature même de ces facultés, et de ce *Nombre* qui est le caractere propre & distinctif de la Divinité.

Ceci doit tranquilliser sur la grandeur exclusive du Principe suprême et sur sa gloire. A quelque point que nous montions, il sera éternellement et infiniment au dessus de nous, comme au dessus de tous les Etres. « C'est même l'honorer que d'ennoblir ainsi notre propre essence ; parce que nous ne pouvons nous élever d'un degré, que nous ne l'élevions en même temps dans un rapport quadruple ; puisque toute action, comme tout mouvement, toute progression est quaternaire, et que nous ne pouvons nous *mouvoir* que

selon

selon l'immutabilité de ses loix. Enfin, si nous descendons de la Divinité, si elle est le principe immédiat de notre existence, plus nous nous en rapprochons, & plus nous l'agrandissons aux yeux de tous les Etres ; puisqu'alors nous faisons sortir d'autant plus l'éclat de ses Puissances et de sa supériorité. »

Nous croirions même avoir rendu un service essentiel aux hommes, si nous pouvions leur faire porter la vue sur des vérités aussi sublimes. C'est le vrai moyen de nous humilier à nos propres yeux que de contempler de tels objets ; parce qu'en comparant avec nous-mêmes, leur force & leur grandeur, nous sommes obligés de rester dans un profond abaissement. C'est ainsi qu'il est bon de jeter continuellement les yeux sur la science, pour ne pas se persuader qu'on sait quelque chose ; sur la justice, pour ne pas se croire irréprochable ; sur toutes les *vertus*, pour ne pas penser qu'on les possede. Car en général, l'homme ne vit dans la quiétude, et n'est content de lui-même, que quand il n'envisage pas les objets qui sont au dessus de lui ; et si nous voulons nous préserver de toutes les illusions, et sur-tout des amorces de l'orgueil par lesquelles l'homme est si souvent séduit, ne prenons jamais les hommes, mais toujours *Dieu* pour notre terme de comparaison.

5.

En nous élevant jusqu'à ce Principe suprême, sans lequel la Vérité même ne seroit pas, nous y verrons que toutes ses *Facultés* doivent être réelles, fixes, positives, c'est à-dire constituées par leur propre essence : ce qui les soustrait à jamais à toute destruction ; puisque c'est en elles seules que réside toute leur loi, ainsi que la voie qui mene au sanctuaire de leur existence.

En effet, cet Etre étant la source premiere de toutes les puissances, comment concevroit-on une puissance qui ne seroit pas de lui ? Par où, par qui, comment pourroit-il être vaincu ou altéré, si tous les Etres sont sortis de son sein médiatement ou immédiatement, et s'ils n'ont de facultés & de pouvoirs réels que ceux qu'il leur a donnés ? Car il faudroit supposer alors qu'il pourroit s'attaquer lui-même.

D'autres preuves nous démontrent que nul Etre ne peut, ni ne pourra jamais rien contre Dieu ; c'est que s'il en est qui se déclarent ses ennemis, il n'a besoin pour les vaincre, que de les laisser dans leurs propres ténebres ; ceux qui le veulent

veulent attaquer, deviennent aveugles par cela seul qu'ils veulent l'attaquer. Ainsi, par le fait même, tous leurs efforts sont sans succès, et toutes leurs forces deviennent nulles et impuissantes, puisqu'ils ne voient plus par où les diriger.

Mais pour que le premier des hommes pût manifester cet Etre majestueux et invincible; pour qu'il pût servir de signe de la Divinité suprême, il falloit qu'il eût la liberté de voir et de contempler les droits réels, fixes, et positifs qui sont en elle; il falloit qu'il eût un titre qui lui donnât entrée dans son Temple, afin de jouir du spectacle de toute sa grandeur.

Sans cela, comment auroit-il pu en représenter le moindre trait avec exactitude; et s'il ne l'eût représenté qu'imparfaitement, comment ceux qui avoient perdu de vue l'Etre suprême, auroient-ils été coupables de continuer à le méconnoître?

Mais s'il est possible que l'homme, en qualité d'Etre libre, ait cessé de se présenter au Temple avec l'humilité du Lévite; qu'il ait voulu mettre la Victime à la place du Sacrificateur, et le Prêtre à la place du Dieu qu'il servoit, l'entrée du Temple a dû se fermer pour lui; puisqu'il y portoit et qu'il venoit y chercher une autre lumiere que celle qui en remplit seule toute l'immensité. Il n'a

fallu

fallu rien de plus pour lui faire perdre à la fois, et la connoissance et la vue des beautés du Temple; puisqu'il ne pouvoit les voir que dans leur propre séjour, et que lui-même s'en étoit interdit l'entrée.

Il se flatta de trouver la lumiere ailleurs que dans l'Etre qui en est le sanctuaire et le foyer, et qui pouvoit seul l'y faire pénétrer: il crut pouvoir l'obtenir par une autre voie que par elle-même: il crut, en un mot, que des facultés réelles, fixes et positives, pouvoient se rencontrer dans deux Etres à la fois. Il cessa d'attacher la vue sur celui en qui elles vivoient dans toute leur force et dans tout leur éclat, pour la porter sur un autre *Etre*, dont il osa croire qu'il recevroit les mêmes secours.

Cette erreur, ou plutôt ce crime insensé, au lieu d'assurer à l'homme le séjour de la paix et de la lumiere, le précipita dans l'abyme de la confusion et des ténebres: et cela sans qu'il fût nécessaire que le Principe éternel de la vie fît le moindre usage de ses puissances, pour ajouter à ce désastre. Etant la félicité par essence, et l'unique source du bonheur de tous les Etres, il agiroit contre sa propre loi, s'il les éloignoit d'un état propre à les rendre heureux. Enfin, ne pouvant être, par sa nature, que bien, paix et jouissance, s'il envoyoit lui-même les maux, le désordre et les privations, il produiroit des choses que l'Etre parfait ne doit point connoître:

ce

ce qui démontre qu'il n'est et ne peut être l'auteur de nos souffrances.

Nous verrons, au contraire, dans la suite de cet ouvrage, qu'il n'est aucune des *Puissances* de cette main bienfaisante, qu'elle n'ait employée et qu'elle n'emploie pour nous soulager. Nous apprendrons, dis-je, à connoître que si les *vertus* de cet Agent suprême combattent sans cesse depuis l'origine des choses, c'est pour nous, et non pas contre nous.

Nous verrons quelle est la différence de cet Etre à nous, puisque quand nous faisons le mal, c'est nous qui en sommes les auteurs, & que nous avons quelquefois l'injustice de le lui imputer; au lieu que quand nous faisons le bien, c'est lui qui le fait en nous et pour nous, & qu'après l'avoir fait en nous et pour nous, il nous en récompense encore, comme si nous l'eussions fait nous-mêmes.

Nous verrons enfin que si l'homme donnoit, à satisfaire ses vrais besoins, l'attention qu'il donne à ses besoins imaginaires, il obtiendroit bien plutôt l'objet de ses desirs; « et s'il m'est permis d'en dire la raison, c'est que le *Bien* et le *Mal* nous poursuivent à la vérité; mais le premier nous poursuit avec *quatre forces*, et le second ne nous poursuit qu'avec *deux*; or l'homme devant avoir aussi *quatre forces*, on voit quelle seroit la

célérité

célérité de la jonction, s'il marchoit sans s'arrêter vers *celui* qui a le *même nombre.* »

Puisque l'Etre divin est le seul Principe de la lumiere et de la vérité ; puisqu'il possede seul les *facultés* fixes et positives, dans lesquelles réside exclusivement la vie réelle et par essence : dès que l'homme a cherché ces *facultés* dans un autre Etre, il a dû de toute nécessité les perdre de vue, et ne rencontrer que le simulacre de toutes ces *vertus.*

Ainsi l'homme ayant cessé de lire dans la vérité, il n'a pu trouver autour de lui que l'incertitude et l'erreur. Ayant abandonné le seul séjour de ce qui est fixe et réel, il a dû entrer dans une région nouvelle, qui, par ses illusions et son néant, fût toute opposée à celle qu'il venoit de quitter. Il a fallu que cette région nouvelle, par la multiplicité de ses loix et de ses actions, lui montrât en apparence une autre unité que celle de l'Etre simple, et d'autres vérités que la sienne. Enfin, il a fallu que le nouvel appui sur lequel il s'étoit reposé, lui présentât un tableau fictif de toutes les facultés, de toutes les propriétés de cet Etre simple, et cependant qu'il n'en eût aucune.

« Et ici se trouve déja une explication des nombres *quatre* et *neuf*, qui ont pu embarrasser dans l'Ouvrage

l'Ouvrage déja cité. L'homme s'est égaré en allant de *quatre* à *neuf*; c'eſt-à-dire, qu'il a quitté le centre des vérités fixes & positives, qui se trouvent dans le nombre *quatre*, comm'étant la source et la correspondance de tout ce qui existe; comme étant encore, même dans notre dégradation, le nombre universel de nos mesures, et de la marche des Aſtres; vérité divine dont les hommes des derniers siecles ont fait l'application la plus heureuse, pour déterminer les loix des mouvemens célestes, quoiqu'ils n'euſſent été conduits à cette immortelle découverte que par la seule force de leurs observations, et par le flambeau des sciences naturelles. C'eſt-à-dire, enfin, que l'homme s'est uni au nombre *neuf* des choses passageres et sensibles, dont le néant et le vuide ſont écrits sur la forme même circulaire ou neuvaire, qui leur est assignée, et qui tient l'homme comme dans le prestige. »

Voilà, en effet, quels sont les droits qu'ont aujourd'hui sur l'homme toutes les choses de cette région temporelle. Comme chacun des Etres qui la composent, est complet et entier dans son espece, les yeux de ce malheureux homme demeurent fixés sur des objets qui représentent en effet l'unité, mais qui ne la représentent que par des images très-fausses et très-défectueuses; puis-

qu'ils sont tous formés par des assemblages ; puisque, dès qu'ils peuvent être vus par nos yeux de matiere, ils sont nécessairement composés, attendu que nos yeux matériels sont composés eux-mêmes, et qu'il n'y a de relation qu'entre les Etres de même nature.

L'homme est donc réduit, en demeurant dans cette région temporelle, à n'appercevoir que des unités apparentes ; c'est-à-dire, qu'il ne peut plus connoître aujourd'hui que des poids, des mesures, et des nombres relatifs, au lieu des poids, des mesures et des nombres fixes qu'il employoit dans son lieu natal : et il en a la preuve dans les expériences les plus communes ; car il lui seroit de toute impossibilité de fixer une portion de matiere qui fût égale en poids, en nombre et en mesure à une autre portion ; attendu qu'il lui faudroit connoître le poids, le nombre et la mesure fixe de la premiere, et qu'il a quitté le séjour de tout ce qui est fixe.

Toutefois ces choses sensibles, qui ne sont qu'apparentes et nulles pour l'esprit de l'homme, ont une réalité analogue à son Etre sensible et matériel. La Sagesse est si féconde, qu'elle établit des proportions dans les *vertus* et dans les *réalités*, relativement à chaque classe de ses productions.

Voilà

Voilà pourquoi il y a une convenance et même une loi insurmontable, attachée au cours des choses sensibles, sans laquelle leur action, quoique passagere et temporelle, ne pourroit jamais avoir le moindre effet. Ainsi, il est très vrai, pour les corps, que les corps existent, qu'ils se nourrissent, qu'ils se choquent, qu'ils se touchent, qu'ils se communiquent, et qu'il y a un commerce indispensable entre toutes les substances de la Nature matérielle.

Mais aussi cela n'est vrai que pour les corps : car toutes les actions matérielles, n'opérant rien d'analogue à la véritable nature de l'homme, sont en quelque sorte ou peuvent être étrangeres pour lui, quand il veut faire usage de ses forces et se rapprocher de son élément naturel. Enfin, la matiere est vraie pour la matiere, et ne le sera jamais pour l'esprit. Distinction importante avec laquelle on auroit terminé depuis longtemps les disputes de ceux qui ont prétendu que cette matiere n'étoit qu'apparente, et de ceux qui ont prétendu qu'elle étoit réelle.

« Les choses corporelles et sensibles n'étant rien pour l'Etre intellectuel de l'homme, on voit comment doit s'apprécier ce que l'on appelle la mort, et quelle impression elle peut produire sur l'homme sensé, qui ne s'est point identifié avec les illusions de ces substances corruptibles. Car le

corps de l'homme, quoique vrai pour les autres corps, n'a comm'eux aucune réalité pour l'intelligence, et à peine doit-elle s'appercevoir qu'elle s'en sépare : en effet lors qu'elle le quitte, elle ne quitte qu'une apparence, ou pour mieux dire, elle ne quitte rien.

Au contraire, tout nous annonce qu'elle doit gagner alors, au lieu de perdre ; car, avec un peu d'attention, nous ne pouvons que nous pénétrer de respect pour ceux que leur loi délivre de ces entraves corporelles, puisqu'alors il y a une illusion de moins entr'eux et le *vrai*. A défaut de cette utile réflexion, les hommes croient que c'est la mort qui les effraie, tandis que ce n'est point d'elle, mais de la *vie*, qu'ils ont peur.

Si le prestige des choses temporelles ne suffisoit point encore, pour nous démontrer la différence de l'état actuel de l'homme à son état primitif, il faudroit jeter les yeux sur l'homme lui-même ; car autant il est vrai que l'étude de l'homme nous a fait découvrir en nous de rapports avec le Premier de tous les Principes, et de traces d'une origine glorieuse, autant elle nous en laisse appercevoir d'une horrible dégradation. Il ne faut, pour nous en convaincre, que nous confronter avec le Principe, dont nous devrions,

par

par notre nature, représenter les *Facultés* et les *vertus*; il faut voir quel est celui de nous qui pourra justifier ses *TITRES*; il faut voir si nous sommes conformes à l'Etre dont nous sommes descendus, et qui n'a exprimé dans nous l'image de sa sagesse et de sa science, qu'afin que nous le fissions honorer.

Nous cherchons, et il possede; nous étudions, et il connoît; nous espérons, et il jouit; nous doutons, il est lui-même l'évidence; nous tremblons de crainte, et il n'a d'autre inquiétude que celle de l'amour, dont il est encore plus embrasé pour l'homme, que l'homme ne l'est pour ses propres pensées et pour ses propres émanations. L'un est grand, en multipliant ses images dans tous les Etres et dans l'homme; l'autre met souvent sa gloire à les exterminer et à les détruire. Non seulement l'Auteur des choses a fait exister pour nous et pour nos besoins, tous ces élémens, et tous ces agens de la Nature, dont nous pervertissons l'usage; mais il a même produit en nous ces facultés qui devoient être le signe de sa grandeur, et que nous employons à l'attaquer et à le combattre; de façon que les hommes, qui devoient être les *Satellites* de la vérité, en sont plutôt les persécuteurs; et qu'à juger l'homme rampant aujourd'hui dans la réprobation, dans le crime et dans l'erreur, celui qui n'avoit été émané

que pour montrer qu'il y a un Dieu, paroîtroit plus propre à montrer qu'il n'y en a point.

Car, lorsqu'en répétition du premier crime, l'homme usurpe si souvent les droits de la Divinité sur la Terre, ce n'est que pour en profaner le Nom, et l'avilir par une nouvelle prostitution. Sous ce Nom sacré, il décide, il égare, il trompe, il tyrannise, il égorge, il massacre. Eh! envers qui ce Dieu si étrange exerce-t-il des droits plus étranges encore? C'est envers l'homme, envers son semblable, envers un Etre de son espece, et qui par conséquent a le même droit que lui au titre de Dieu.

Ainsi, mettant en contradiction ses actions avec son orgueil, l'homme efface en lui ce titre glorieux, en même temps qu'il veut s'en revêtir. Ainsi, il prend la voie la plus sûre, pour détruire autour de lui toute idée du vrai Dieu, en ne présentant lui-même qu'un Être de mensonge, de fureur, de dévastation; un Être qui n'agit que pour tout dénaturer, pour tout corrompre; et qui ne démontre la supériorité de sa puissance, que par la supériorité de ses folles injustices, de ses crimes et de ses atrocités.

On pourroit donc s'écrier avec raison: Hommes, c'étoit par vous que les *Impies* devoient connoître la justice, et vous pouvez à peine répondre, quand on vous demande ce que c'est

c'est que la justice ; c'étoit par vous qu'ils devoient être ramenés dans les sentiers de la lumiere, et vous employez tous vos efforts à obscurcir cette lumiere et à en corrompre les voies. C'étoit par vous que la vérité devoit paroître, et vous n'offrez que le mensonge. Comment la justice, la lumiere et la vérité seront-elles donc connues, si l'Etre préposé pour les exprimer, non seulement n'en a pas conservé l'idée, mais s'efforce même de détruire les traces qui en étoient écrites dans lui et sur toute la Nature ? Comment saura-t-on que le Principe nécessaire est *Saint* et *Éternel*, si vous professez le culte et la doctrine de la matiere ? Comment saura-t-on qu'il n'est occupé qu'à pardonner, et qu'il brûle d'amour pour les hommes, si vous ne respirez que la haine et si vous ne payez ses bienfaits que par des blasphêmes ? Enfin, comment croira-t-on à l'*ordre* et à la *vie*, si vous ne montrez en vous que la *confusion* et la *mort* ?

Quoique nous ne puissions comparer nos titres avec l'ignominie qui nous couvre, sans nous incliner vers la terre, et sans chercher à nous ensevelir dans ses abymes, cependant on a voulu nous persuader que nous étions heureux ; comme si l'on pouvoit anéantir cette vérité universelle,

qu'il n'y a de bonheur pour un Etre qu'autant qu'il est dans sa loi.

Des hommes légers, après s'être aveuglés eux-mêmes, se sont efforcés de nous communiquer leurs égaremens. Ils ont commencé par fermer les yeux sur leurs infirmités; puis, nous engageant à les fermer aussi sur les nôtres, ils ont voulu nous persuader qu'elles n'existoient point, et que notre situation étoit propre à notre véritable nature.

Que produisent de pareilles doctrines? Elles charment nos maux et ne les guérissent point. Elles font naître en nous un calme trompeur, et à la faveur de ce calme la corruption fait des progrès d'autant plus rapides, qu'aucun baume n'est appliqué sur la plaie, pour en corriger la malignité.

Elles affoiblissent dans l'homme le *principe* de la *vie*; elles le corrompent jusques dans son *germe*; elles font que celui qui desiroit la vérité, et qui n'avoit qu'un pas à faire pour l'obtenir, voit s'éteindre en lui cette impulsion précieuse, cet *instinct vierge* et *sacré*, qui la lui faisoit rechercher naturellement comme son seul appui: enfin, le Sage même étant ébranlé, l'Univers court risque de ne plus renfermer un seul homme vertueux dans son sein: et voilà les maux déplorables produits par ces fausses doctrines qui en durcissent

durcissent l'homme sur la loi de son Etre, et sur la privation où il est de son véritable séjour !

Laissons ces maîtres dangereux se nourrir d'illusions et de mensonges; un coup d'œil jeté rapidement sur notre situation suffira pour nous convaincre de leurs impostures.

La douleur, l'ignorance, la crainte, voilà ce que nous rencontrons à tous les pas dans notre ténébreuse enceinte : voilà quels sont tous les points du cercle étroit, dans lequel une force que nous ne pouvons vaincre, nous tient renfermés.

Tous les élémens sont déchaînés contre nous : à peine ont-ils produit notre forme corporelle, qu'ils travaillent à la dissoudre, en rappellant continuellement à eux les principes de vie qu'ils nous ont donnés. Nous n'existons que pour nous défendre contre leurs assauts, et nous sommes comme des infirmes abandonnés, et réduits à panser continuellement nos blessures. Que sont nos édifices, nos vêtemens, nos serviteurs, nos alimens, sinon autant d'indices de notre foiblesse et de notre impuissance ? Enfin, il n'y a pour nos corps que deux états, le dépérissement ou la mort; s'ils ne s'alterent, ils sont dans le néant.

De tous les hommes qui ont été appellés à la

vie

vie corporelle, les uns errent comme des spectres sur cette surface, pour y être sans cesse livrés à des besoins, à des infirmités ; les autres n'y sont déja plus : ils ont été comme le seront leurs descendans, entraînés dans le torrent des siecles ; leurs sédimens amoncelés, formant aujourd'hui le sol de presque toute la Terre, l'on n'y peut faire un pas sans fouler aux pieds les humilians vestiges de leur destruction. L'homme est donc ici-bas semblable à ces criminels, que chez quelques Nations la Loi faisoit attacher vivans à des cadavres.

Portons-nous les yeux sur l'homme invisible ? Incertains sur les temps qui ont précédé notre Etre, sur ceux qui le doivent suivre, et sur notre Etre lui-même, tant que nous n'en sentons pas les rapports, nous errons au milieu d'un sombre désert, dont l'entrée et l'issue semblent également fuir devant nous. Si des éclairs brillans et passagers sillonnent quelquefois dans nos ténebres, ils ne font que nous les rendre plus affreuses, ou nous avilir davantage, en nous laissant appercevoir ce que nous avons perdu ; et encore, s'ils y pénetrent, ce n'est qu'environnés de *vapeurs nébuleuses* et *incertaines*, parce que nos sens n'en pourroient soutenir l'éclat, s'ils se montroient à découvert. Enfin, l'homme est, par rapport aux impressions de la vie supérieure, comme le ver

qui

qui ne peut soutenir l'air de notre atmosphere.

Que dis-je, des *animaux féroces* nous environnent au milieu de ces ténebres ; ils nous fatiguent de leurs *cris irréguliers* et *lugubres* ; ils s'*élancent* subitement sur nous, et nous dévorent avant que nous les ayions *apperçus*. Des *soufres enflammés* tonnent sur nos *têtes*, et par leurs *éclats imposans* semblent prononcer mille fois sur nous l'*arrêt de mort*. La *Terre* même est toujours prête à frémir sous nos *pieds* ; et nous ne savons jamais si dans l'instant qui suivra celui où nous sommes, elle ne s'*entr'ouvrira* pas pour nous *engloutir* dans ses *abymes*.

Ce lieu seroit il donc en effet le véritable séjour de l'homme, de cet Etre qui correspond au centre de toutes les sciences et de toutes les félicités ? Celui qui par ses pensées, par les actes sublimes qui émanent de lui, et par les proportions de sa forme corporelle, s'annonce comme le représentant du Dieu vivant, seroit-il à sa place dans un lieu qui n'est couvert que de lépreux et de cadavres ; dans un lieu que l'ignorance et la *nuit* seules peuvent habiter ; enfin, dans un lieu où ce malheureux homme ne trouve pas même où *reposer sa tête* ?

Non, dans l'état actuel de l'homme, les plus vils insectes sont au dessus de lui. Ils tiennent au moins

moins leur rang dans l'harmonie de la Nature; ils s'y trouvent à leur place, et l'homme n'est point à la sienne.

Tous les Etres de l'Univers sont dans une continuelle action. Ils jouissent sans interruption de la portion de droits qui est attribuée à chacun d'eux, selon le cours et les loix de leur existence: comme ils ne subsistent que par le mouvement, tant qu'ils existent, le mouvement ne s'interrompt jamais pour eux. Aussi, les plantes, les animaux, toutes les *vertus* de la Nature sont dans une activité qui ne cesse point; car si elle cessoit un instant, toute la Nature seroit détruite.

Eh bien, parmi ces Etres, qui sont toujours dans la jouissance et dans la vie, un Etre incomparablement plus noble, l'homme, la pensée de l'homme, son intelligence, sont assujettis à des intervalles, à des repos, à des suspensions, c'est-à-dire, à l'inaction et au néant.

Cessons donc de croire que l'homme soit à sa place ici-bas. « Il est attaché sur la terre, comme Promethée, pour y être comme lui déchiré par le *Vautour*. « Sa paix même n'est pas une jouissance; ce n'est qu'un intervalle entre des tortures.

6.

CE seroit ici le lieu de jeter du jour sur le premier crime de l'homme : nous pourrions même remarquer à ce sujet, que l'homme n'apporte au monde que des regrets, et non pas des remords ; encore ces regrets sont ils ignorés du plus grand nombre, parce qu'on ne peut avoir de la douleur que pour les maux qu'on connoît, parce qu'on ne peut connoître et sentir les maux premiers qu'avec beaucoup de travaux, et que la plupart des hommes n'en font aucun. Voilà ce qui rend la vérité de ce crime si incertaine à leurs yeux, tandis que ses effets sont si manifestes.

Je pourrois ajouter que dans l'ordre social, quand un homme a manqué à l'honneur, on le renvoie dans la classe de ceux qui n'ont point d'honneur ; qu'ainsi, en observant ici-bas quel est le principal attribut qui manque aux Etres avec lesquels nous sommes confondus, il doit être facile d'appercevoir quelle est la nature du premier crime.

Mais, sans discuter les différentes opinions qui

qui ont régné sur cet objet, nous pouvons croire que le crime de l'homme fut d'avoir abusé de la connoissance qu'il avoit de l'union du Principe de l'Univers avec l'Univers. Nous ne pouvons douter même, que la privation de cette connoissance ne soit la vraie peine de son crime; puisque nous subissons tous cette irrévocable punition, par l'ignorance où nous sommes sur les liens qui attachent notre Être intellectuel à la matiere.

La preuve manifeste que cette connoissance ne peut nous être parfaitement rendue, pendant notre séjour sur la Terre, c'est que n'étant dans ce bas Monde, que pour ſubir la privation de la lumiere que nous avons laissé échapper, si nous pouvions y recouvrer pleinement cette lumiere, nous ne serions plus en privation, et par conséquent nous ne serions plus dans ce bas Monde.

En effet les observations les plus simples sur la lumiere élémentaire, nous montrent à quel degré il faudroit nous élever pour atteindre à la lumiere intellectuelle; car les loix de ces deux sortes de lumiere sont semblables. Outre la nécessité d'un Principe primordial et générateur, il faut à l'une et à l'autre une base, une réaction, et une classe d'Êtres susceptibles d'en être les témoins et de participer à ses effets; ce qui annonce que la lumiere sensible, et la

lumiere

lumiere intellectuelle n'agissent, ne procedent, et ne se manifestent que par un quaternaire. Et ce n'est pas sans raison que la lumiere élémentaire est au rang des plus admirables phénomenes de la nature matérielle, puisqu'elle ne peut être complette dans son action et dans ses effets, sans exercer, et mettre en jeu les quatre points cardinaux de la création universelle.

En ne la considerant que dans ses effets relatifs aux trois regnes terrestres, nous remarquerons que les minéraux étant enfouis dans la terre sont totalement privés de cette lumiere; que les végétaux n'en sont point privés, mais qu'ils la reçoivent sans la voir et sans en jouir; que les animaux la voient et en jouissent, mais qu'ils ne peuvent ni la contempler, ni pénétrer dans la connoissance de ses loix; enfin que ce dernier privilege est reservé à l'homme seul, ou à tout Être doué comme lui des facultés de l'intelligence.

C'est là où nous apprendrons à reconnoître tout ce qui nous manque pour posséder la lumiere intellectuelle; il y a des Êtres intelligens qui sont totalement séparés de cette lumiere, il y en a qui n'en sont point séparés, mais qui ne participent à ses effets qu'extérieurement; il y en a qui en reçoivent intérieure-

ment

ment les rayons, mais qui sont dans une ignorance absolue des voies par lesquelles elle se propage; il n'y a donc que ceux qui sont admis à son conseil, ou à la science même de celui d'où tout descend, qui puissent recouvrer cette connoissance primitive, parce que ce n'est que là où ils peuvent à la fois recevoir la lumiere, la voir, en jouir et la comprendre; enfin c'est là où se déploient avec une efficacité supérieure tous les pouvoirs du grand quaternaire, parce que dans cette classe suprême resident tous les types des quatre points cardinaux du monde élémentaire.

L'homme n'a point su conserver cette sublime jouissance qui fut jadis son apanage, il a voulu transposer l'ordre de ces quatre points fondamentaux de toute lumiere, et de toute vérité; or les transposer, c'est les confondre; et les confondre, c'est les perdre, et s'en priver.

C'est pour cela que l'homme est aujourd'hui ravalé dans les classes inférieures, où non seulemen il ne connoit plus cette lumiere intellectuelle qui malgré tous nos crimes conserve éternellement sa splendeur, mais encor où il a peine à l'appercevoir quelquefois, et où il devient souvent pour elle ce que sont les minéraux par rapport à la lumiere élémentaire.

C'est cependant au milieu de cette privation

que

que les hommes imprudens se laissent aller à concevoir des idées si hazardées sur leur nature, à bâtir des systêmes aveugles sur les liens qui nous retiennent en esclavage ; à nous persuader même que par le suicide nous pouvons parvenir à les briser.

Si Dieu seul connoît les chaînes qui lient notre Être intellectuel avec la région temporelle, lui seul sans doute a la puissance d'en opérer la rupture : mais ne craignons point de dire qu'il n'en a pas la volonté ; attendu qu'il agiroit alors contre sa justice.

L'homme, au contraire, peut bien avoir la volonté de se délivrer de ces entraves étrangeres à sa propre nature, mais il n'en a pas la puissance ; car les malheureux qui se donnent la mort, croient en vain échapper aux maux et aux pâtimens : ils ne peuvent détruire ni éviter une loi qui condamne l'homme injuste à souffrir.

Et en effet, les hommes impurs peuvent être séparés de leur corps, sans être pour cela séparés de leur ame sensible ; puisque, selon les principes précédens, si leur corps, quoique réel pour les autres corps, n'est qu'apparent pour leur Etre intellectuel, ils doivent être, après qu'ils se sont délivrés de ce corps, ce qu'ils étoient pendant qu'ils y étoient renfermés.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

Si c'étoit donc la foiblesse à supporter les douleurs ; si c'étoit le poison des vices et les *vapeurs* du crime, qui leur rendoient la vie corporelle insupportable, la mort du corps n'a rien changé à leur situation intellectuelle ; ils sont encore rongés par les mêmes poisons ; ils ont encore les mêmes *vapeurs* à respirer, les mêmes langueurs à subir ; « en un mot, ils sont comme ces fruits peu mûrs et déja gâtés, dont la qualité mal saine ne change pas, quoiqu'on leur ôte leur enveloppe, et qui recevant par-là plus immédiatement l'action de l'*air*, ne font que se corrompre davantage »

En outre, l'homme pouvant se souiller de plusieurs crimes pendant sa vie, et s'identifier avec une multitude d'objets contraires à son être, il doit, après la mort, éprouver successivement toutes les impressions relatives à ces objets; il doit se nourrir encore des affections et des goûts qui lui ont paru les plus innocens pendant sa vie, mais qui n'ayant point à lui offrir un but solide et vrai, laissent son Etre dans l'inaction et le néant.

Ce sont toutes ces *substances* étrangeres qui font alors le tourment du Suicide, comme de tout autre coupable privé de la vie : « et peut-être trouverions-nous ici quelque explication du systême de la Métempsycose, dans lequel les hommes,

hommes, après leur mort, sont encore liés à différens objets élémentaires, et même sont transformés en plantes et en vils animaux; expressions qui ne sont que la peinture des goûts, des vices, des objets dont l'homme a fait ses idoles sur la Terre : » car qui sont ceux dont l'Etre, après la mort, sera assailli par les tourmens et les illusions de leur ame sensible ? Enfin, qui seront ceux dont l'Etre vivra sensiblement, quoique séparé de leur corps ? ce seront ceux qui ici-bas auront vécu séparés de leur Etre ?

D'après ce que nous venons de voir, l'imprudent qui par le suicide se précipite dans une nouvelle région avant le temps marqué, n'eût-il commis que ce seul crime, s'expose sans doute à des pâtimens plus effrayans, que s'il y fût arrivé avec les forces acquises dans la région visible par sa constance à cultiver les *facultés* avec lesquelles il devoit y combattre. Il est semblable à un prisonnier, qui, pour se remettre en liberté, démoliroit sa prison par les fondemens, et la feroit s'écrouler sur lui. Ainsi tout acte de notre part, qui n'a pas l'aveu de la nature et de l'ordre, augmente encore les maux et les souffrances attachées à la condition de notre malheureuse postérité.

D'après ces Principes, nous pouvons déja reconnoître la sagesse et la bonté de l'Etre di-

vin, dont tous les décrets portent le caractere de l'amour. Il ne commande aux hommes que ce qui peut les rapprocher de lui, il ne leur défend que ce qui les en éloigne : et si toutes les loix de la Nature et de la raison proscrivent le suicide, c'est qu'il trompe l'homme, au lieu de le rendre plus heureux.

Je pourrois faire voir que cette sagesse et cette bonté se manifestent également par la naissance de l'homme à la vie terrestre ; puisque c'est le mettre à portée de soulager, par ses combats et ses efforts, une partie des maux que le premier crime a occasionnés sur la terre ; puisque c'est lui confier le secret et l'œuvre de la Divinité même, que de l'admettre à pouvoir concourir, dans sa sphere particuliere, à la réparation des désordres de l'espece humaine. Enfin quelque rigoureux que soient les maux qui nous attendent ici bas, il suffiroit de penser qu'il est possible à l'homme de n'en être point abattu ; que c'est à ses erreurs et à ses foiblesses qu'il en doit attribuer la plus grande partie ; que dès-lors il se pourroit qu'ils fussent nuls et apparens pour lui ; et qu'ainsi c'est peut-être l'homme qui leur donne toute leur valeur. Mais, pour concevoir de semblables vérités, il faudroit s'élever à une sublimité très-étrangere à la plupart des hommes, qui ont peine à se former des idées vraies et constantes, sur les

résultats

résultats même les plus simples d'une justice matérielle ; ainsi je ne m'étendrai point sur cet objet.

L'homme, en s'unissant par une suite de la corruption de sa volonté aux choses mixtes de la région apparente et relative, s'est assujetti à l'action des différens *principes* qui la constituent, et à celle des différens agens préposés pour les soutenir, et pour présider à la défense de leur loi : et ces choses mixtes ne produisant par leur assemblage que des phénomenes temporels, lents, et successifs, il en résulte que le temps est le principal instrument des souffrances de l'homme, et le puissant obstacle qui le tient éloigné de son Principe ; « le temps est le venin qui le ronge, tandis que c'étoit lui qui devoit purifier et dissoudre le temps : le temps enfin, ou la région qui sert de prison à l'homme, est semblable à l'eau dont le pouvoir est de tout dissoudre, d'altérer plus ou moins vîte la forme de tous les corps, et dans laquelle on ne peut plonger l'*or*, sans qu'il n'y soit privé du *dix - neuvieme* de son poids ; phénomene qui selon des *calculs integres* représente au naturel notre véritable dégradation. »

En effet le temps n'est que l'intervalle entre deux actions : ce n'est qu'une contr'action, qu'une suspension dans l'action des facultés d'un Etre.

Aussi, chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, chaque heure, chaque moment, le Principe supérieur ôte et rend les puissances aux Etres, et c'est cette alternative qui forme le temps. Je puis ajouter, en passant, que l'étendue éprouve également cette alternative, qu'elle est soumise aux mêmes progressions que le temps : ce qui fait que le temps et l'espace sont proportionnels.

Enfin, considérons le temps comme l'espace contenu entre deux lignes formant un angle. Plus les Etres sont éloignés du sommet de l'angle, plus ils sont obligés de subdiviser leur action, pour la completter ou pour parcourir l'espace d'une ligne à l'autre; au contraire, plus ils sont rapprochés de ce sommet, plus leur action se simplifie : jugeons par-là quelle doit être la simplicité d'action dans l'Etre Principe qui est lui-même le sommet de l'angle. Cet Etre n'ayant à parcourir que l'unité de sa propre essence, pour atteindre la plénitude de tous ses actes et de toutes ses puissances, le temps est absolument nul pour lui.

Au contraire, tout le poids du temps se fait sentir à celui qui, étant né pour l'unité d'action, est placé à l'extrêmité des deux lignes. Voilà pourquoi de tous les Etres sensibles, l'homme est celui qui s'ennuie le plus; car, étant celui dont

l'action

l'action naturelle est aujourd'hui la plus distante de celle de son Principe ; étant le seul Être dont l'action soit étrangere à cette région terrestre, cette action est pérpétuellement suspendue et divisée en lui.

On ne peut douter que la véritable action de l'homme n'étoit pas faite pour être assujettie à la région sensible; puisque la lumiere fait des progrès pour se communiquer à lui, à mesure que l'action sensible l'abandonne et qu'il s'en dépouille ; et puisque loin qu'il doive attendre tout de ses sens, il n'a rien que quand ils sont calmes et dans une espece de néant pour son intelligence.

Car ce seroit une erreur de le juger subordonné au sensible, parce que son esprit suit communément la croissance et la dégradation du corps Cela peut être vrai dans l'enfance, où chaque homme devant subir les premiers effets de sa dégradation, présente l'exemple d'un asservissement total à l'action des Etres temporels.

Cela peut être vrai, aussi dans un âge plus avancé, si l'homme n'a pas employé sa volonté et son jugement à évaluer les effets des actions sensibles. Mais, de ce que le sensible peut nuire à l'intellectuel et en suspendre l'activité, il ne faudroit pas en conclure que les facultés intellectuelles de l'homme soient le fruit de

ses sens, et la production des principes matériels qui agissent en lui : car ne pas tuer, ou donner la vie, sont deux choses très-différentes. Et l'on ne dira jamais qu'un voile épais est le principe de ma vue, parce que je ne puis rien distinguer quand il couvre mes yeux.

D'ailleurs n'avons-nous pas reconnu qu'au lieu d'apprendre, nous ne faisons que nous rappeller, pour ainsi dire, ce que nous savions déja, et qu'appercevoir ce qui n'avoit jamais cessé d'être devant nous ; qu'ainsi les objets sensibles ne nous donnant rien, mais pouvant au contraire nous enlever tout, notre tâche, en séjournant parmi eux, est bien moins d'acquérir que de ne rien perdre ?

En effet, si les loix des Etres sont qu'ils manifestent toutes leurs facultés, sans se confondre avec aucune substance hétérogene ; si tous les Etres physiques suivent exactement ces loix, chacun selon leur classe, quand ils ne sont point gênés dans leurs actes, pourquoi l'homme seroit-il seul privé de ce pouvoir ?

En appercevant tant de beautés dans les productions des Etres physiques, dont la loi n'a point été dérangée, nous pouvons donc nous former une idée des merveilles que l'homme feroit éclore en lui, s'il suivoit la loi de sa vraie nature, et qu'à l'image de la main qui l'a formé,

il

il tâchât, dans toutes les circonstances de sa vie, d'être plus grand que ce qu'il fait.

Son Etre intellectuel arriveroit au dernier terme de sa carriere temporelle, avec la même pureté qu'il avoit en en commençant le cours. On le verroit dans la vieillesse unir les fruits de l'expérience avec l'innocence de son premier âge. Tous les pas de sa vie auroient fait découvrir en lui la lumiere, la science, la simplicité, la candeur, parce que toutes ces choses sont dans son essence. Enfin, le germe qui l'anime, se seroit étendu, sans s'altérer; et il rentreroit, avec le calme de la *vertu*, dans la main qui le forma, parce qu'en lui représentant, sans aucune altération, le même caractere et le même sceau qu'il en avoit reçu, elle y reconnoîtroit encore son empreinte, et y verroit toujours son image.

On peut dire que si la plupart des hommes sont tant éloignés d'un pareil calme au moment de cette importante séparation, c'est qu'ils n'ont pas été pendant leur vie assez ingénieux ni assez fiers pour appercevoir leur grandeur et pour la conserver, en sorte que s'étant confondus avec les choses mixtes et temporelles, ils croient qu'ils vont cesser d'être quand celles-ci viennent à les abandonner.

Le nombre des temps que l'homme doit subir pour accomplir son œuvre, est proportionné

tionné au nombre des degrés, au dessous desquels il est descendu : car, plus le point d'où une force tombe est élevé, plus il lui faut de temps et d'efforts pour y remonter.

Mais pour que l'homme pût acquérir des lumieres sur cet objet, il faudroit qu'il nombrât les forces, les facultés et les droits qui lui manquent. C'est sur ce nombre que pose la mesure de son échelle de régénération, ainsi que le poids ou le résultat qui en doit provenir. Or l'homme peut voir d'un coup d'œil quel est l'abyme où il est descendu, puisqu'il lui manque autant de *vertus* qu'il y a d'*astres* au dessus de sa tête.

En outre, l'action du temps sur l'homme est proportionnée à la grandeur des *vertus* inhérentes aux degrés qu'il doit parcourir, parce que plus elles sont puissantes et nécessaires à l'homme, plus la privation doit en être longue, pénible et douloureuse pour lui. C'est là ce qui rend son état si cruel et si affligeant ; car si ces degrés sont l'expression et la force des *vertus* divines, s'ils sont animés des rayons de la vie même, s'ils portent en eux un feu primitif et nécessaire à l'existence de tous les Etres, il suit que l'homme en étant séparé, sa privation est entiere et absolue.

Quand l'homme seroit assez heureux pour se former, pendant son séjour sur la terre, un

ensemble

ensemble de lumieres et de connoissances, qui embrassât une sorte d'*unité*, il ne pourroit encore se flatter d'avoir le complément des véritables jouissances, puisqu'elles sont supérieures à l'ordre terrestre : il n'auroit que l'esquisse et la représentation de ces vraies lumieres, puisqu'ici tout étant relatif, il n'y peut, pour ainsi dire, posséder rien de réel et de vraiment fixe.

« Que l'homme intelligent médite ici sur les loix de l'Astre lunaire, qui nous representent, sous mille faces, notre privation; qu'il examine pourquoi cet Astre ne nous est visible que pendans *ses jours de matiere*; et pourquoi nous le perdons de vue le vingt-huitieme jour de son cours, quoiqu'il se leve également sur notre horison. »

Tout se réunit pour prouver à l'homme qu'après avoir parcouru laborieusement cette surface, il faut qu'il atteigne à des degrés plus fixes et plus positifs, qui aient plus d'analogie avec les vérités simples et fondamentales dont le germe est dans sa nature. Enfin, il faut à la mort, qu'il réalise la connoissance des objets, dont il n'a pu appercevoir ici que l'apparence.

« Je peux convenir que ces connoissances supérieures consistent dans l'intelligence et l'usage de deux *langues* au dessus des langues communes et vulgaires, puisqu'elles tiennent aux jouis-

sances

sances primitives de l'homme. La premiere a pour objet les choses Divines et n'a que *quatre Lettres* pour tout alphabet ; la seconde en a *vingt-deux* et s'applique aux productions, soit intellectuelles, soit temporelles du grand Principe : le même crime a privé l'homme de ces deux langues. S'il y avoit une nouvelle prévarication, il se formeroit pour lui une troisieme langue qui auroit *quatre-vingt-huit Lettres*, et qui le reculeroit encore plus de son terme. »

« J'ajouterai qu'il y a des langues fausses et opposées aux trois dont je viens de parler. Celle qui correspond à la langue Divine, a un alphabet de *deux* lettres ; celle qui correspond à la seconde, en a *cinq* ; enfin, s'il y avoit une nouvelle prévarication, la langue fausse qui l'accompagneroit, auroit *cent dix* lettres dans son alphabet. »

« La connoissance des deux langues pures que l'homme acquiert à sa séparation d'avec les objets terrestres, doivent produire sur lui des effets plus satisfaisans que tout ce que nous pouvons éprouver ici-bas : elles doivent étendre ses jouissances, comme ayant une action plus vivante que les objets de la Nature visible. Mais aussi, s'il doit encore éprouver des suspensions dans sa marche, ces obstacles deviennent plus douloureux pour lui, parce qu'à mesure qu'une force approche de son centre, sa tendance augmente,

et

et le choc des résistances devient plus violent. »

Cependant il est inévitable pour l'homme qu'il subisse des suspensions, en parcourant les nouveaux degrés de sa réhabilitation ; puisqu'ils ne sont que la continuation de cette barriere terrible qui le sépare de la grande lumiere, et que la terre n'est que le premier de tous les degrés. Or, s'il y a un espace entre la prison de l'homme et son lieu natal, il est indispensable qu'il le parcoure, et qu'il en éprouve successivement toutes les actions.

Si un voyageur agile et curieux arrivoit au pied d'un grouppe de montagnes entassées les unes sur les autres, et qu'il voulût porter ses pas jusqu'au sommet de la derniere, cachée dans les nues ; il faudroit, qu'après avoir gravi sur la premiere de ces montagnes, il cessât de monter, et allât horizontalement gagner le pied de la seconde, pour la franchir à son tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au terme de ses desirs. Image sensible de la régénération de l'homme, où l'on voit de plus la Sagesse bienfaisante accompagner ses pas, pendant qu'il subit les loix de la justice ; car, lors même que par les différentes suspensions, elle paroît retarder nos jouissances, elle ne se propose que de ménager nos forces, et de nous donner le temps de les renouveller et de les accroître.

L'homme ne peut parcourir les régions fixes

et

et réelles de purification, sans acquérir une existence plus active, plus étendue, plus libre; c'est-à-dire, sans *respirer un air plus pur*, et découvrir un *horison* plus vaste, à mesure qu'il approche du sommet desiré; comme nous voyons que plus les principes des corps se simplifient, plus ils acquierent de vertus; et comme l'air grossier, qui dégagé des substances matérielles, remplit un espace si prodigieux telativement à celui qu'il occupoit dans les corps, que l'imagination en est presque effrayée.

Au reste, comme les vérités fixes et réelles que l'homme peut atteindre à la mort, tiennent à l'ordre intellectuel, qui est le seul vrai; il n'est pas étonnant que, tant que nous sommes ensevelis dans notre matiere, qui est relative et apparente, nous ne nous appercevions pas toujours de ces travaux des autres hommes, déja séparés de leurs corps, quoique la seule lumiere de l'intelligence nous en démontre évidemment la nécessité; et le même exemple du voyageur peut encore nous servir d'indice sur cet objet; car ceux qui demeurent au pied de la montagne, le perdent de vue, lorsqu'il est parvenu à une certaine hauteur, et ne peuvent cependant former aucun doute sur son élévation et sur son existence, quoique leurs yeux corporels ne le puissent plus suivre dans sa marche.

C'est-là

C'est-là ce qui rend nos jugemens si incertains sur le sort des hommes, après la séparation de leur Etre intellectuel d'avec leur corps; puisque nous ne pourions justifier de pareils jugemens, qu'en les appuyant sur une base fixe et déterminée, et que nous n'en possédons que d'apparentes et de relatives; « car il en est de cette classe intellectuelle et invisible comme du simple physique élémentaire; toute la Nature est volatile, et ne tend qu'à s'évaporer; elle le feroit même en un instant, si le fixe qui la contient lui appartenoit; mais ce fixe n'est point à elle, il est hors d'elle, quoiqu'agissant violemment sur elle; et elle ne forme jamais d'alliance avec lui, qu'elle ne commence par une dissolution; or, comme dans les deux classes, physique et intellectuelle, il y a plusieurs degrés de dissolutions, il y a aussi plusieurs degrés d'alliances et d'amalgames. »

Tout ce que nous pouvons donc nous permettre, sur des objets de cette importance, c'est de tirer quelques inductions, d'après de fidelles observations sur la loi des corps.

Ainsi, semblables à ces globules d'air et de feu qui s'échappent des substances corporelles en dissolution, et qui s'élevent avec plus ou moins de vîtesse, selon le degré de leur pureté et l'étendue de leur action; nous ne pouvons douter qu'à

leur

leur mort, les hommes qui n'auront point laissé *amalgamer* leur propre essence avec leur habitation terrestre, ne s'approchent rapidement de leur région natale, pour y briller, comme les Astres, d'une splendeur éclatante; que ceux qui auront fait quelque mêlange d'eux-mêmes avec les illusions de cette ténébreuse demeure, ne traversent avec plus de lenteur l'espace qui les sépare de la région de la vie; et que ceux qui se seront identifiés avec les souillures dont nous sommes environnés, n'y demeurent ensevelis dans les ténebres et dans l'obscurité, jusqu'à ce que les moindres de ces substances corrompues soient dissoutes, et qu'elles fassent disparoître avec elles une corruption qui ne peut cesser qu'autant qu'elles finiront elles-mêmes.

Et pour donner plus de poids à ces vérités, je dirai qu'à la mort, les Criminels restent sous leur propre justice, que les Sages sont sous la justice de Dieu, et que les *Réconciliés* sont sous sa miséricorde.

Mais ce qui ne nous permet pas de prononcer sur la mesure selon laquelle s'operent ces différens actes, ou ces différens nombres de temps, c'est que la justice n'agit pas seule, et qu'il y a d'autres *vertus*, qui se combinant avec elle, ne cessent d'en diriger l'action vers le plus grand bien des Etres, qui est leur retour à la lumiere.

7.

SANS nous occuper davantage de ces travaux futurs, auxquels l'homme a livré sa postérité, considérons ceux auxquels il est condamné sur la terre par une suite de son incorporisation matérielle.

L'homme n'avoit reçu l'Etre que pour exercer son action sur l'universalité des choses temporelles, et il n'a voulu l'exercer que sur une partie; il devoit agir pour l'intellectuel contre le sensible, et il a voulu agir pour le sensible contre l'intellectuel; enfin, il devoit régner sur l'Univers; mais, au lieu de veiller à la conservation de son Empire, il l'a dégradé lui-même, et l'Univers s'est écroulé sur l'Être puissant qui devoit l'administrer et le soutenir.

Par une suite de cette chûte, toutes les *vertus* sensibles de l'Univers, qui devoient agir d'une maniere subordonnée à l'homme dans la circonférence temporelle, ont agi en confusion sur lui, et l'ont comprimé avec toute leur force et toute leur puissance. Au contraire, toutes les *vertus* intellectuelles, avec lesquelles il devoit agir de

concert, et qui devoient lui présenter une unité d'action, se sont trouvées partagées pour lui, séparées de lui, et se sont renfermées chacune dans leur sphere et dans leur région; de façon que ce qui étoit simple et un pour lui, est devenu multiple et subdivisé; ce qui étoit subdivisé et multiple, s'est conglomeré et l'a écrasé de son poids; c'est-à-dire, que pour lui le sensible a pris la place de l'intellectuel, et l'intellectuel celle du sensible.

Il est des rapports non équivoques, qui nous indiquent en effet que toutes les forces physiques de la Nature servirent d'entraves à ce malheureux homme au moment de sa chûte; et de même que le corps que nous portons et qui nous asservit, est un extrait de tous les fluides, feux, liqueurs et autres substances de l'individu corporel qui l'a engendré, de même les chaînes du premier homme coupable furent composées de l'extrait de toutes les parties du *grand Monde*: ce qui fait que secondairement à lui, nous pouvons regarder notre corps comme étant aussi une image de cet Univers matériel.

En s'asservissant au sensible, non seulement l'homme a été séparé des *vertus* intellectuelles et supérieures, avec lesquelles il concouroit par sa puissance, mais il a même laissé mêlanger et amalgamer ses propres *vertus* avec toutes les parties

ties de sa prison, et nous avons des indices de ce mêlange, et de l'origine matérielle du premier homme, dans la loi de génération particuliere par laquelle l'homme actuel parvient à la vie.

Le corps de l'homme, avant sa formation individuelle, est répandu dans toute la forme du pere; il est uni à toutes les puissances qui sont dans son principe générateur. Quand le moment de la naissance est arrivé, le germe corporel répandu dans la forme universelle du pere, se concentre, se rassemble en un point. Alors il s'exile et s'ensevelit dans le sein ténébreux de la femme, où mêlangé avec des fluides impurs et enveloppé de mille barrieres, il n'a pas même la jouissance de l'air; où ses organes les plus parfaits sont sans fonction, et où il ne reçoit la vie et les secours des élémens que par un point passif, tandis que la destination de l'homme étoit de correspondre activement avec toute la Nature.

Telle est l'image du premier état corporel de l'homme coupable, qui, banni de sa sphere universelle, fut jeté ignominieusement dans la forme ou la prison matérielle des hommes; qui n'éprouvant-là qu'une opposition universelle à sa véritable action, y fut réduit à la privation la plus entiere, et n'offrit plus qu'un mêlange

honteux de ses propres *vertus* avec toutes les substances hétérogenes qui formoient son obscure demeure.

Dans cet état, quels ont dû être les premiers mouvemens de l'homme ? Ç'a été de se dégager de ces masses étrangeres qui l'accabloient ; ç'a été de séparer péniblement ses propres *vertus* d'avec toutes ces matieres impures avec lesquelles elles étoient confondues ; enfin, ç'a été de réunir toutes ses forces pour sortir de dessous les décombres de l'Univers.

Mais des loix positives s'opposant à ce qu'un Etre puisse s'allier avec ce qui lui est contraire, sans porter l'empreinte et les traces de son amalgame, il fut impossible au premier homme de sortir de son cloaque avec la même pureté, la même agilité qu'il avoit avant de s'y précipiter ; et voilà pourquoi l'homme particulier, après avoir séjourné dans le sein de la femme, après y avoir exercé l'action dont il est alors susceptible pour démêler son germe sensible d'avec tous les liens et les entraves qui le resserrent, paroît au jour renfermé dans une forme plus opaque que le fluide subtil qui enveloppoit son propre germe.

Après que l'homme primitif eut surmonté cet obstacle, il lui resta un pas très-considérable à faire ; ce fut de s'unir successivement aux forces

des

des divers *élémens* qui agissoient dans son atmosphere; telle est aussi la tâche de l'homme particulier, qui, après avoir été admis à la lumiere élémentaire, languit encor longtemps, avant d'accoutumer ses yeux à son éclat, son corps aux impressions de l'air, et ses organes aux différentes loix établies pour les formes corporelles.

Nous ne voyons jusqu'ici pour l'homme qu'un travail corporel et physique: toutes ces choses se passant dans l'ordre élémentaire, et par des causes non libres, on n'y distingue point les signes vrais des travaux de l'homme intellectuel; mais on y découvre au moins leur loi et leur nécessité; et de même qu'en recevant la naissance, l'homme est censé avoir rassemblé en lui ses *vertus* physiques et particulieres, avec lesquelles il peut parvenir à participer aux *forces universelles* de l'atmosphere, qu'il a quittées et qui sont extérieures à lui; de même l'homme intellectuel, délivré de sa premiere prison, et admis avec sa forme matérielle sur la terre, doit travailler à recouvrer successivement ses propres forces et ses propres *vertus* intellectuelles, avec lesquelles il peut tendre à recouvrer celles dont il a été séparé par le crime.

Mais ce que l'homme physique fait d'une maniere passive et aveugle dans le corporel,

l'homme intellectuel doit le faire par les efforts constans et libres de sa volonté. C'est par-là qu'il peut se délivrer de la mort à laquelle il s'étoit dévoué en se concentrant dans une action particuliere. Car les corps eux-mêmes se détruisent quand leur action se porte en un seul point et abandonne les autres parties de la forme. Or, de même que les corps affectés de maladie ne peuvent échapper à la mort, que quand l'action qui s'est isolée en eux redevient générale; de même l'homme intellectuel, qui s'est réduit volontairement à une classe inférieure et bornée, doit généraliser tout son Etre, et en étendre les *vertus* jusqu'aux extrêmités de son enceinte particuliere, s'il veut atteindre jusqu'à cette enceinte universelle et sacrée dont il s'est banni.

Enfin, la volonté étant en quelque forte le *sang* de l'homme intellectuel et de tout Etre libre; étant l'agent par lequel seul ils peuvent effacer en eux et autour d'eux les traces de l'erreur et du crime, la révivification de la volonté est la principale tâche de tous les Etres criminels: et vraiment, c'est un si grand œuvre, que toutes les puissances y travaillent depuis l'origine des choses, sans avoir encore pu l'opérer généralement.

Il y auroit ici à présenter de nouveaux rapports très-exacts entre l'incorporisation matérielle de

de l'homme particulier et celle de l'homme général ; et l'on pourroit, en suivant les loix de la génération dans tout son cours, s'instruire d'une maniere positive sur la punition du premier coupable, sur le temps qu'il a séjourné dans sa premiere prison, sur le moment fixe où il en est sorti. « On pourroit y découvrir l'origine de l'Univers même, et l'action des agens de toutes les classes, en y voyant opérer tous *les nombres* ; on y apprendroit la différence de la division réguliere du cercle d'avec sa division irréguliere, pourquoi la grosseur du placenta est en raison inverse de l'accroissement du fœtus ; pourquoi les mouvemens de ce fœtus ne sont jamais sensibles avant le terme de trois mois, ni plus tard que celui de six ; pourquoi il prend d'abord dans le sein de sa mere une forme sphérique ; pourquoi, à un terme plus avancé, il se trouve avoir la tête en haut, la face en avant ; pourquoi, vers la fin du huitieme mois, il se prosterne, et se dispose à venir ramper sur la terre ; enfin, pourquoi il a tant de penchant au sommeil après sa naissance. »

Mais, pour faire les rapprochemens de ces faits à leurs types, il faut être habitué à un genre d'observations peu connu de la plûpart des Lecteurs, et dont ils ne sentiroient pas les résultats, dès qu'ils n'en possedent pas les bases.

Bornons - nous donc à remarquer que le premier travail que l'homme intellectuel ait à faire, après avoir séparé et dégagé péniblement ses propres *vertus* ensevelies sous les ruines de son trône, c'est de s'unir à celles de l'Etre le plus voisin de lui, ou à celles de la *Terre*; et de même que l'homme corporel enfant est obligé pendant un temps de tirer sa subsistance du lait de la femme, de même l'homme intellectuel est obligé de commencer par la *Terre*, à recouvrer les lumieres qu'il a perdues et qui sont aujourd'hui subdivisées pour lui dans toutes les régions; car la *Terre* est la *mere* et la *racine* de l'Univers.

Toutes les loix physiques et intellectuelles que nous venons de présenter sur la marche nécessaire de l'homme dégradé, lui sont si naturelles, que dans l'ordre humain même, l'homme temporel les met tous les jours en action, et démontre sans cesse cette activité essentielle à notre Etre, quoiqu'il se trompe si souvent sur ce qui devroit en être l'objet.

Quand l'homme ambitieux et avide cherche avec tant d'ardeur à se distinguer de ses semblables; quand les hommes privés et les Souverains reculent les limites de leurs Domaines et de leur Empire, et voudroient les porter jusqu'aux extrêmités du Monde, ils ne font que suivre, d'une maniere fausse, la loi de leur nature, qui répugne

à

à des bornes et à des entraves ; c'est-à-dire, qu'ils représentent ce que l'homme vrai devroit faire, en reportant jusqu'aux confins de son domaine, ces bornes physiques et matérielles qui auroient dû toujours conserver relativement à iul leur distance naturelle. C'est même cette loi ineffaçable, qui opérant avec toute son intégrité sur les enfans, leur donne cette activité tumultueuse, cette impulsion destructive que les hommes peu réfléchis taxent de vice et de méchanceté, tandis qu'elle n'est que l'effet de l'opposition nécessaire qu'un Etre vrai et universel doit éprouver de la part de tous les objets faux et rétrecis avec lesquels il est emprisonné.

Quand, d'un autre côté, l'homme curieux, l'homme industrieux cherche à rassembler autour de lui les productions précieuses de la Nature ; qu'il ne craint point de se transporter jusqu'aux lieux les plus éloignés, pour en rapporter des raretés de toute espece, et les réunir sous ses yeux ; quand le savant Naturaliste fait voyager sa pensée dans tous les climats ; qu'il poursuit toutes les découvertes, et qu'il impose par-là une sorte de tribut universel sur la Nature terrestre ; quand enfin le Chymiste cherche par la destruction des enveloppes des corps, à pénétrer jusques aux *Principes* auxquels ils doivent l'existence, tous ces travaux ne sont que l'image de

de ce que l'homme doit faire ici-bas ; et lui enseignent qu'il est destiné à rapprocher de lui toutes les parties de son empire.

Il est donc vrai qu'après avoir reçu dans un lieu ténébreux une enveloppe grossiere, après avoir rallié en lui les forces intellectuelles qui lui sont propres, l'homme a encore à multiplier ces mêmes forces, en les réunissant à celles qui sont extérieures à lui; il a, dis-je, à recueillir les *vertus* de tous les *regnes terrestres*; à distinguer toutes les *especes* de chaque *regne*, et même les *caracteres particuliers* de chaque *individu*; il a enfin à scruter jusqu'aux *entrailles de la Terre*, pour y apprendre à connoître les désordres qui font l'horreur et la honte de notre triste demeure, lesquels nous sont indiqués soit par les *métaux* qui n'ont point d'*huile*, soit par la fureur des *volcans*, soit par le grand nombre d'*insectes* et d'*animaux malfaisans* et *vénéneux*, qui sont bannis de dessus la terre, et se cachent dans ses gouffres, comme si le jour leur étoit interdit.

Et c'est ici où les travaux de l'homme dans son séjour terrestre, se peignent avec toute leur âpreté; car, en rappellant l'exemple temporel de l'homme avide, ambitieux, curieux, industrieux et adonné aux sciences vulgaires, on voit les énormes obstacles, qu'il doit journellement rencontrer avant de pouvoir satisfaire ses desirs.

Des

Des *mers à traverser*, des *précipices à franchir*, des *Nations entieres à réduire*, des *intempéries de tout genre à éprouver*, des *régions impures à parcourir*, des *privations* et des *lenteurs* à subir par les *retards* et les *variétés des saisons*; voilà l'état journalier de l'homme intellectuel, dont l'homme temporel est l'image.

Ce qui rend ces travaux si imposans, c'est que si l'homme laisse écouler en vain le nombre de temps accordé pour les accomplir, il lui faut un second nombre de temps plus considérable, plus pénible que le premier; attendu qu'il a alors et la premiere et la seconde force à acquérir. Si pendant ce second nombre de temps, ce malheureux homme ne remplit pas mieux sa tâche qu'il ne l'a fait dans le premier, il en faut nécessairement un troisieme encore plus rigoureux que les deux autres, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer d'autres termes à ses maux, que ceux qu'il leur fixera lui-même, en sacrifiant toutes les *vertus* qui sont en lui.

S'il dérobe une partie de l'holocauste, celui qui le reçoit, lui retient aussi une partie de la récompense, jusqu'à ce qu'il se soumette à payer sans réserve un tribut qu'il ne peut rendre efficace et complet, qu'en y faisant contribuer tout son Etre.

Cependant ce tribut, ce sacrifice, cette œuvre enfin, l'homme n'a que le moment de sa vie corporelle

porelle pour le déterminer; car la vie terrestre est la matrice de l'homme futur; et de même que les Etres corporels apportent et conservent sur cette terre, la forme, le sexe et les autres signes qu'ils ont puisés dans le sein de leur mere; de même l'homme portera dans une autre *terre*, le *plan*, la *structure*, la maniere d'être qu'il se sera fixée lui-même pendant son séjour ici-bas.

S'il en parcourt inutilement l'intervalle, loin de se revivifier, il ne fait que se rendre inhabile à connoître jamais la *vie*, comme ces plantes maigres et viciées, qui non seulement voient passer en vain sur elles les rayons du soleil, mais qui ne font que se dessécher d'autant plus à sa chaleur, et perdre le peu de suc qui leur restoit pour s'améliorer et devenir fertiles.

Tels sont les dangers qui nous menacent, depuis la corruption et la chûte du premier coupable; tel est l'état de l'homme dans son séjour ténébreux, où non seulement il ne connoît pas son propre *nom*, mais encore, où pressé du poids de toutes les *spheres* et de toutes les *actions* auxquelles il s'est assujetti, il peut en être opprimé, s'il n'emploie utilement tous les efforts de sa volonté, et le secours favorable qui lui est encore offert, pour soutenir leur violence et pour en diriger les effets à son avantage. Car l'activité de ces Puissances formidables est d'autant plus

douloureuse

douloureuse pour lui, tant qu'il est reduit à lui-même, que ne jouissant pas de leur lumiere, il ne sait où fuir pour en éviter le choc et la poursuite; enfin, placé entre des abymes et des forces imposantes qui le compriment, il est à chaque instant exposé à être froissé, déchiré, ou à tomber dans les précipices qui sont toujours ouverts sous ses pas.

Dans cette affligeante dégradation, n'appercevant plus les propriétés fixes et simples de l'unité, il est réduit à errer autour du temple qui les renferme, et dont il s'est lui-même interdit l'accès; s'il peut seul, par sa persévérance, parvenir quelquefois jusqu'au pied de cette auguste enceinte, et entendre de loin le son des cantiques, que des voix pures y prononcent avec des paroles de feu; ces voix ne trouvant plus la même pureté dans la sienne, ne peuvent lui permettre de s'unir avec elles, ni de se mêler à leurs concerts. Et voilà quelles sont les suites du premier crime de l'homme, par rapport à toute sa postérité.

Ces suites funestes ne se bornent pas à l'homme, elles s'étendent sur tous les Etres sensibles et sur toutes les parties de l'Univers : puisque rien de ce qui compose le temps, ne peut se soustraire aux souffrances, conformément à la définition que nous avons donnée du temps.

En effet, l'homme choisi par la Sagesse suprême

prême pour être le signe de sa justice et de sa puissance, devoit resserrer le mal dans ses limites, et travailler sans relâche à rendre la paix à l'Univers. Et sa sublime destination annonce assez quelles devoient être ses *vertus* ; puisque lui seul devoit posséder toutes les forces partagées entre tous les Etres rebelles.

Mais, s'il a laissé corrompre sa virtuelle activité ; si au lieu de subjuguer le désordre, il a fait alliance avec lui, ce désordre a dû s'accroître et se fortifier, au lieu de s'anéantir ; et cette enceinte universelle, qui servoit de borne au *Mal*, a dû être d'autant plus exposée à ses attaques et à son action. Ce qui doit faire concevoir comment tous les Etres de la région sensible peuvent être aujourd'hui dans un plus grand pâtiment, ou un plus grand travail, qu'ils ne l'étoient avant le crime de l'homme.

Il faut convenir néanmoins que les pâtimens naturels de ces Etres sensibles ne peuvent se comparer à ceux de l'homme ; parce que l'homme ayant un principe de plus qu'eux, est susceptible de peines et de plaisirs qui leur sont tout-à-fait inconnus.

Il seroit à présumer aussi qu'il existe des différences entre les pâtimens des Etres qui composent la classe matérielle. Si la plante souffroit, ce seroit moins que l'animal : si le minéral souffroit,

ce

ce seroit moins que la plante et l'animal, vu la différence des principes qui constituent ces trois regnes. Mais, pour ne point ralentir notre marche, nous comprendrons sous la dénomination d'Etres sensibles et corporels, tout ce qui est en action dans la Nature, et tout ce qui est corps de matiere, laissant à l'intelligence du Lecteur à faire les distinctions particulieres que l'immensité des détails peut exiger.

On se demandera comment il se peut que les Etres sensibles et corporels de la Nature, qui ne sont pas libres, soient soumis sans injustice aux suites du désordre ?

Les Etres sensibles et corporels de la Nature ne sont que des Etres d'action : comme tels, ils ne sont pas susceptibles de bien ni de mal par eux-mêmes, et on ne peut leur appliquer aucune des loix de la moralité. Tout ce que les notions naturelles nous font comprendre, c'est que le Principe suprême ne les astreint pas à des actions plus fortes que celles qu'il leur a accordées. Ainsi, à quelque degré que soit portée cette action, comme elle ne peut excéder leurs pouvoirs, la Sagesse est à couvert de l'injustice. Car toutes les puissances existantes venant d'elle, sont soumises à ses droits et à son usage, quand la loi de son conseil lui demande de les employer.

D'ailleurs, cette Sagesse mesure et dispose toutes

toutes les forces et toutes les puissances, sur la regle de sa propre gloire : ainsi elle iroit directement contre ses intérêts, si elle pouvoit permettre à ces puissances de s'étendre au-delà de leurs bornes, puisque ce seroit les dissoudre et les détruire.

Le pâtiment des Etres sensibles ne nous paroît donc plus choquer la justice ; puisque ces Êtres ne sont que les instrumens de la Sagesse, et les moyens temporels qu'elle emploie pour arrêter les progrès du mal. Car leur loi particuliere et essentielle, fondée sur la base inébranlable de toutes les loix, répugne absolument à l'action rebelle et désordonnée, qui tend sans cesse à déranger cet crdre en eux : aussi ne sont-ils jamais altérés dans leur principe, quoiqu'ils le soient souvent dans les résultats et les effets de ce principe.

Dans ce sens, lorsque les Etres sensibles sont en pâtiment, le décret temporel de la justice est dans la force de son accomplissement ; parce que leur loi combat plus vigoureusement contre la force opposée, qui cherche à les détruire et à faire parvenir le désordre jusques dans le principe de leur action.

On voit par-là, comment les pâtimens des Etres matériels tournent à l'avantage et au maintien de la loi qui les constitue, et comment ils remplissent

sent les Décrets de la Justice divine sur les puissances ennemies, qui n'éprouvent dans ces combats et dans leurs suites, que contrariétés et tourmens inexprimables. Car quel plus grand supplice peut-on concevoir que de persévérer dans des efforts opiniâtres, mais impuissans; qui plus ils sont soutenus, plus ils tournent à la honte et à la rage de ceux qui s'y abandonnent ?

Si des hommes imprudens, observant les pâtimens des Etres sensibles, ont osé condamner les voies de Dieu et le taxer d'injustice, c'est qu'ils n'ont jamais fait attention que l'homme étant destiné à représenter la Divinité dans ses actions, il la représentoit aussi dans les moyens par lesquels ces actions se manifestent; quoique toutes les classes étant descendues, ces rapports ne se découvrent presque plus aujourd'hui que matériellement, ce qui néanmoins est suffisant pour lever la difficulté.

En effet, qu'un pere voie son fils attaqué par des malfaiteurs, ou menacé de quelque danger considérable, ce pere tendre volera sans doute à son secours, et ne craindra pas, pour le sauver, de mettre en usage toutes les forces, et tous les organes de sa propre forme corporelle et sensible. Cependant les membres de ce tendre pere ne sont pour rien dans les désordres contre lesquels il les emploie; et quoiqu'ils

 puissent

puissent être maltraités, blessés, nous n'y voyons pour eux aucune injustice, parce qu'ils ne sont que des êtres subordonnés, et que l'amour paternel qui les commande, justifie toutes les actions qu'il en exige.

Posons pour un moment, que les Êtres sensibles universels sont par rapport à la Divinité, ce que sont les organes matériels dans l'exemple cité, et nous ne serons plus étonnés qu'elle les emploie pour venir au secours de l'homme; quoique ces êtres, ou ces organes sensibles n'aient point cooperé aux crimes qui ont exposé l'homme à la mort.

Mais comme l'emploi des êtres sensibles, dans le grand œuvre de la sagesse Divine, tient à des loix et à des connoissances supérieures, ce sujet est trop au dessus de la portée du grand nombre, pour espérer qu'en portant plus loin nos réflexions, elles fussent entendues généralement.

D'ailleurs, indépendamment des souffrances attachées par les loix de la Nature, à tous les êtres sensibles, ils en éprouvent de très-considérables qui semblent naître d'une cause étrangere à ces loix; telles sont les souffrances qui résultent de l'empire de l'homme sur les animaux, et de l'emploi qu'il en fait, soit dans les sacrifices religieux, soit pour ses besoins alimentaires, soit pour différents services

et

et usages, soit enfin pour ses amusements.

Si, pour justifier ce nouveau genre de pâtimens que les religions, les besoins, la cruauté, et la dépravation des sociétés peuvent ajouter aux souffrances naturelles des animaux, je retraçois encore les droits de l'homme; si je rappellois l'étendue de son autorité, l'abus qu'il en fait envers les Etres sensibles, n'en paroitroit pas sans doute plus excusable, ni les animaux moins innocents.

Telle est néanmoins l'immensité de ses pouvoirs, qu'il asservit à son action tout ce qui est destiné à en être l'objet, et de même qu'il ne tiendroit qu'à lui de *légitimer* jusqu'aux moindres actes de sa puissance, de même il peut les rendre nuls, criminels, et pernicieux.

Mais pour calmer toutes les difficultés sur cette vérité profonde, nous ajouterons ici que les *vertus supérieures* qui n'ont point participé au crime de l'homme, participent cependant aux suites laborieuses que ce crime entraine après lui: et si l'homme a pu porter les influences pénibles de ses désordres jusques sur des Agents libres, sur les Ministres de la sagesse Divine, il n'est pas étonnant qu'il puisse les étendre aussi sur de simples objets passifs, sur des objets de dépendance et de servitude.

Or ce que nous avons dit des différens pâtimens des Etres corporels, en raison des différens principes qui les constituent, nous pourrions le dire également des Etres qui sont au dessus de l'ordre élémentaire, et au dessus de l'homme. Nous pourrions montrer quelle est leur souffrance, ou plutôt la vivacité de leur zele et de leur ardeur pour le rétablissement de l'ordre, puisqu'ils communiquent à tous les *Principes* et à toutes les *Puissances*. Nous dirions que plus un Etre est voisin de la *Vérité*, plus il souffre de ceux qui la nient et qui la combattent.

Et en effet, il la voit : premiere cause de pâtiment et d'affliction, quand il apperçoit que des Etres qui tiennent d'elle toute leur force et jusqu'à leur moindre mouvement, sont assez insensés pour prétendre en détruire les pouvoirs et l'existence.

En second lieu, il la sent ; il en connoît, par une jouissance continue, toute la douceur : nouvelle cause de pâtiment et d'affliction ; quand il voit des Etres *divins* par leur origine, s'éloigner de la source de leur vie, et vouloir, pour ainsi dire, le forcer à se séparer d'elle et à s'en arracher avec eux.

On pourroit juger de là, quelles doivent être les douleurs que produisent l'intérêt et l'amour dans des Etres qui touchentà la *Vérité* même ; qui

sont

sont comme unis et confondus avec elle ; et qui étant destinés à en contempler en paix, l'ordre et l'harmonie, sont forcés de détourner leurs regards de ce spectacle ravissant, pour les porter sur le désordre et la confusion.

Quel crime peut donc égaler celui de l'homme, s'il n'est rien dans la Nature matérielle et immatérielle qui ne s'en ressente, et si toute la chaîne des Etres en est ébranlée ?

8.

LAissons tomber le voile sur cet abyme de désordres et de douleurs, et arrêtons nos yeux sur les secours qui nous environnent, pour y découvrir combien il nous reste encore d'espérances. La loi universelle de réaction, en nous servant de guide dans cette sublime carriere, nous convaincra de l'étendue des jouissances de celui de qui nous tenons notre origine, et de son amour extrême pour ses productions.

Dans l'ordre des générations, les Agens d'action & de réaction ont besoin d'être distincts par leurs *vertus*, mais il faut qu'ils soient de la même

 essence

essence et de la même nature, pour que leur œuvre leur soit sensible.

C'est pour cela que la génération des plantes n'est pas sensible pour elles, parce qu'elle s'opere par la réaction de l'eau, ou par celle d'autres sucs terrestres très-inférieurs et très-différens d'elles.

C'est pour cela que la réproduction de la plupart des animaux se fait avec une grande sensibilité pour eux, parce qu'ils ont pour agens de réaction des Etres de leur espece.

C'est pour cela que les fruits de la pensée et les actes de l'intelligennce sont si séduisans pour l'homme, parce que toutes ces choses s'operent sur lui par des *Agens* de sa propre nature, et analogues à lui, quoiqu'il soit actuellement séparé d'eux.

Que l'on conçoive donc quelles doivent être l'activité et les délices de l'existence de Dieu, qui ne cesse de produire hors de lui l'immensité des Etres; et qui, pour les produire, n'emploie que ses propres facultés et sa propre essence, c'est-à-dire, des agens de réaction non seulement qui lui sont relatifs, mais encore qui lui sont égaux, qui sont confondus avec lui, qui sont lui-même. De façon que produisant des œuvres au dessus de tout ce que les sens et la pensée peuvent nous offrir, et réunissant en lui seul tous les agens et toutes leurs jouissances, il devient à nos yeux le suprême foyer de toutes les

félicités

félicités, et le centre universel où réfléchit l'ardeur de toutes les affections de la *vie*.

Ce rapport incontestable influe nécessairement sur les liens qui unissent les productions temporelles à leur Principe générateur : liens qui sont plus sensibles, à mesure que l'œuvre elle-même est plus considérable; puisque ces liens sont nuls pour ainsi dire, entre l'arbre et le fruit, si nous considerons ceux qui se trouvent entre les animaux et leurs petits : et ils paroissent bien moindres encore, lorsqu'on les compare à ceux qui ont lieu entre notre Etre intellectuel et les productions qui lui sont propres.

Que doivent donc être ceux qui correspondent de Dieu à l'homme? Quelle doit être l'ardeur de son amour pour nous, puisque l'homme étant la plus sublime des productions, et Dieu le plus sublime de tous les Principes producteurs, tous les liens d'amour et d'union que nos plus hautes pensées puissent nous faire concevoir, existent entre ces deux Etres.

Il y auroit ici une infinité d'autres rapports à exposer sur les loix de la conception des Etres, sur leur simplicité, à mesure qu'ils s'élevent et se rapprochent de la premiere source, et sur la subdivision à laquelle ils sont soumis, à proportion qu'ils s'en éloignent et qu'ils descendent.

 On

On verroit la raison pour laquelle, hors du temps, toutes les facultés sont dans le même Etre ; au lieu que, pour les Etres dans le temps, ces facultés demandent autant d'agens distincts : on pourroit faire connoître la cause finale de cette grande et magnifique loi par laquelle les animaux parfaits naissent avec la similitude de leur Principe générateur ; au lieu que les animaux imparfaits, tels que les insectes, éprouvent plusieurs mutations sensibles dans leur forme, avant de parvenir à cette ressemblance : on pourroit observer que notre corps passant par toutes les révolutions de la matiere, n'est, pour ainsi dire, qu'un insecte, par rapport à notre Etre intellectuel, qui, dès l'instant de son émanation, a reçu le complément de son existence : on pourroit enfin remarquer que notre Etre intellectuel lui-même, dans son état présent, est une espece d'insecte, relativement aux Etres à qui la corruption et le temps ne sont pas connus.

Car, quoiqu'il ait reçu avec l'émanation le complément de son existence, il est assujetti, depuis sa chûte, à une transmutation continuelle de différens états successifs, avant d'arriver à son terme : tandis que le premier Auteur de tout ce qui existe, fut et sera toujours ce qu'il est et ce qu'il devoit être. Mais ces détails nous entraîneroient dans des sentiers sans nombre et sans limites.

Il nous suffit de rappeller ici que l'homme porte en lui un germe invisible, incorruptible, dont il a droit d'attendre des fruits analogues à sa propre essence, comme lorsque nous semons des germes végétatifs, nous en obtenons des fruits analogues aux principes dont ils sont sortis. Il suffit de remarquer que si nous voulons voir nos travaux couronnés par le succès, il faut par exemple, qu'après avoir semé des fleurs, nous les cultivions avec l'attention la plus assidue; et quand le terme de leur croissance est rempli, c'est alors que nous dédommageant de nos soins, elles nous rendent pour tribut, les douceurs de toutes les propriétés qui sont en elles; elles flattent nos yeux par leurs couleurs, et notre odorat par leurs parfums; elles peuvent même porter la joie et le bien-être dans tout notre individu, par les sucs et les baumes salutaires qu'elles y font couler.

Ces images doivent nous faire comprendre que le bon ou le mauvais état des Etres, dépendant presque toujours de l'espece de réaction qu'ils reçoivent, nous ne sommes placés ici-bas que pour nous défendre des mauvaises réactions, et nous en procurer d'avantageuses: que si ce n'étoit pas la main de la Sagesse qui cultive sa propre semence, et qui réactionne le germe sacré qu'elle a placé dans nous, en

vain

vain prétendrions-nous produire des fruits analogues à l'arbre qui nous a engendrés; en vain pourrions-nous jamais espérer de voir s'exhaler de nous ces *vertus* actives dont tous les Etres sont dépositaires, chacun selon leur classe; ces *vertus*, qui circulant sans cesse du Principe suprême à ses productions, et des productions à leur Principe, forment cette chaîne vivante et non interrompue, où tout est action, tout est force, tout est jouissance.

Mais indépendamment du besoin que nous avons de la réaction supérieure, nous voyons l'impossibilité que cette réaction n'ait pas lieu pour nous, quoique nous en négligions si souvent les effets.

Et vraiment, si la nature essentielle et primitive de l'homme l'avoit appellé à être l'image et l'expression des *vertus* du grand Principe, et que la nature des Etres soit indestructible, quoique leurs faits et leurs propriétés s'alterent ou se détruisent, l'homme n'a pu effacer la loi et la convention qui le constituent: il doit donc toujours lui rester les moyens d'en opérer l'accomplissement; et quel que soit le ténébreux abyme où l'homme est tombé, l'essence divine ne peut cesser de faire couler jusqu'à lui des ruisseaux de sa gloire.

En effet, la Sagesse suprême étant l'unique source de tout ce qui existe de vrai, si rien ne peut

peut être qui ne vienne d'elle et qui ne tienne à elle, dès qu'un Etre vrai existe, il est nécessairement son image : or cette source universelle ne suspendant jamais l'action par laquelle elle se reproduit elle-même, ne cesse par conséquent jamais de reproduire universellement ses propres images. Où l'homme pourroit-il donc aller qu'il ne les rencontrât et qu'il n'en fût environné ? En quel exil pourroit-il être banni, qui n'en portât pas quelque empreinte ?

Nous devons même en dire autant du Principe du mal, dont l'existence est attestée par la contr'action pénible qu'il opere sur notre pensée. Les rayons actifs de la lumiere pénetrent sans doute jusqu'à lui : car si nous voyons que les eaux douces ne se bornent point à féconder la terre, en se subdivisant en mille ruisseaux sur sa surface, mais qu'elles se rendent jusqu'à la mer, pour contribuer, avec les autres causes naturelles, à tempérer son âcreté, et à l'empêcher de se convertir en une masse inutile de sel, n'est-ce pas nous indiquer que de même les *vertus* supérieures, après avoir vivifié et rempli le cœur de l'homme, qui est leur réservoir naturel, débordent, pour ainsi dire, et descendent jusqu'au foyer de la corruption, afin d'en adoucir l'amertume, et d'empêcher que l'ardeur de ce feu impur ne desseche tellement le germe du crime,

qu'il

qu'il ne puisse plus se dissoudre ni se décomposer.

Cependant, dès que les Êtres sont criminels, ils sont réellement séparés du Chef divin par la privation de l'exercice de leurs facultés ; et quoique la *vertu* du Créateur se communique jusqu'à eux, si à cause de la corruption de leur volonté, rien ne retourne d'eux à lui, ils restent dans les ténebres et dans la mort destinées à tous les Etres de mensonge et d'erreur.

Car c'est une très-grande vérité que les rapports des Etres doivent s'apprécier en remontant d'eux à leur Principe, et non pas en descendant de leur Principe à eux ; parce que c'est dans ce Principe qu'ils ont leur source et toute leur valeur, au lieu que ce Principe ayant toutes ces choses en lui-même, n'a besoin de les chercher dans aucun autre Etre.

On peut dire enfin que si Dieu conserve encore de la *vie* et des *vertus* aux Etres coupables, c'est comme il conserve la *parole* aux hommes *oiseux* ; et qu'ainsi, dans l'un et l'autre exemple, les traces de la dégradation sont évidentes.

Quoiqu'il y ait une distance incommensurable entre les hommes dégradés et le Créateur, nous devons reconnoître que cette distance n'est relative qu'à eux seuls, et n'attaque en rien l'indivisible universalité de l'Eternel, il tient toujours à

eux.

eux par les droits de leur nature intellectuelle, et jamais le Pere commun des Etres ne perdra de vue la moindre de ses productions; autrement il faudroit que son amour s'éteignît; et si l'amour s'éteignoit, il n'y auroit plus de Dieu.

Permettons-nous une comparaison prise dans l'ordre physique. Lorsqu'un homme veille corporellement, il jouit de la lumiere élémentaire, il sait sensiblement qu'elle existe et qu'elle est près de lui. S'il vient à s'endormir, il ne l'apperçoit plus; mais ceux qui veillent près de lui, et qui la voient, ne peuvent nier qu'elle ne réfléchisse sur ce corps assoupi.

Il en est ainsi de la lumiere intellectuelle: quand nous nous en approchons, elle nous réchauffe, nous connoissons évidemment son existence; mais si nous fermons les yeux à sa clarté, nous n'appercevons plus cette lumiere; nous sommes dans les ténebres, et cependant il est très-certain, pour ceux qui *veillent*, qu'elle est toujours sur nous; et qu'en qualité d'Etres libres et indestructibles, nous conservons le pouvoir d'ouvrir les yeux à ses rayons. Ainsi, soit que nous mourions, soit que nous vivions intellectuellement, nous sommes sans cesse sous l'aspect de la grande lumiere, et nous ne pouvons jamais être inaccessibles à l'œil de l'Etre universel.

Posons ici la principale colonne de notre édi-

fice

fice, et examinons quelles sont les voies que la Sagesse ne cesse d'employer pour procurer à l'homme cette réaction supérieure, sans laquelle tous les fruits de sa nature seroient étouffés dans leur germe.

Si l'homme s'étant exclu du séjour où réside la lumiere, ne peut plus aujourd'hui contempler la pensée, la volonté et l'action suprême, dans leur ensemble ou dans leur unité, il peut les reconnoître encore dans une subdivision relative à lui seul, c'est-à-dire, dans une multitude d'images de tous genres, qui l'environnent, qui sont destinées à le réactionner et à lui faire ouvrir les yeux à la vérité ; car, sans cette réaction, l'homme ne seroit point coupable de rester dans les ténebres, et de ne pas recouvrer l'idée des facultés de son modele.

En effet, si parmi les Êtres matériels, il n'en est aucun qui puisse manifester ce qui est en lui sans une réaction, il y a de même une réaction pour l'esprit de l'homme, puisqu'il a comme eux un Principe générateur.

Aussi l'homme ne peut-il porter ses regards autour de lui sans appercevoir les images les plus expressives de toutes les vérités qui lui sont nécessaires.

Le Principe suprême manifeste d'abord l'existence de ses facultés créatrices par l'existence de la

la matiere, puisque tout individu matériel n'est et ne peut être qu'une production. Il manifeste en outre la loi progressive de l'action de ces facultés, par les actions successives et génératrices des élémens. Voici l'ordre de ces dernieres.

Il y a un feu principe invisible, incoërcible, d'où proviennent toutes les substances particulieres qui constituent les corps. Ce feu principe est indiqué par le Phlogistique qui s'exhale des matieres en dissolution. Il produit trois actes sensibles.

Par le premier il engendre le feu matériel et visible, qui dans les animaux se représente par le sang; et ce feu grossier est triple, en ce qu'il contient en lui de l'eau et de la terre : mais cette triplicité est simple, parce qu'il n'y a point encore de séparation.

La seconde opération sépare de ce feu visible et matériel un fluide aqueux beaucoup plus grossier, représenté par le germe animal, qui est extrait du sang, ou du principe universel repandu dans la forme. Ce fluide aqueux, ce germe, cette eau est double, en ce qu'elle est unie avec de la terre, et en ce qu'elle est produite par la seconde action.

La troisieme action sépare de cette eau la terre,

terre, le solide ou la forme. Cette forme paroît simple ou une à nos yeux : mais cette simplicité est triple par ses dimensions et par son rang d'émanation ; et en cela elle est l'opposé du feu, dont la triplicité est simple.

Voilà la loi progressive et numérique des actes sensibles, généraux et particuliers des facultés créatrices universelles. On y voit comment les choses deviennent physiques et grossieres, à mesure qu'elles descendent : on y voit d'où viennent les disputes des Philosophes, qui ont prétendu, les uns, que tout venoit de l'eau ; les autres, du feu ; les autres, du mercure ou de la terre. Chacun d'eux a eu raison, et tout dépend du degré de la progression, auquel ils se sont arrêtés.

Il y a aussi une loi ascendante, par laquelle les émanations de ces facultés remontent à leur Principe générateur, et cette loi est l'inverse de la premiere : mais agissant circulairement l'une et l'autre, elles se succedent sans se nuire, et elles operent de concert, selon la raison double qui constitue le temps.

Par cette loi ascendante la forme solide et terrestre disparoît, en se liquéfiant ou devenant eau ; l'eau se volatilise et disparoît, étant dévorée par le feu élémentaire ; le feu élémentaire disparoit, rentrant dans son feu *principe*, dont l'action vorace, mais invisible, est démontrée

montrée par celle du feu élémentaire lui-même, qui consume sous nos yeux tous les objets qu'il a produits.

Les forces dèscendantes et ascendantes des facultés créatrices universelles, étant perpétuellement en action devant nous, nous pouvons donc toujours découvrir la source d'où les choses proviennent, et où elles doivent rentrer : car chacun des degrés que nous venons d'observer, est comme un fanal qui éclaire les points supérieurs et inférieurs, au milieu desquels il est placé dans la progression circulaire.

Mais considérons ces objets élémentaires dans la classe terrestre : quoique nous n'y puissions pas atteindre leur Principe générateur, nous pouvons au moins en appercevoir et en admirer les loix.

En effet, si l'on contemple les corps et les élémens, dans leurs faits et dans leurs actes temporels terrestres, on y pourra reconnoître une image de l'activité continue de ces facultés créatrices universelles, par cet état perpétuel d'effluves et de transpirations, où sont à la fois les Etres de toutes les classes de notre région.

On verra que parmi les trois élémens, le feu monte, la terre descend, et l'eau parcourt la ligne horizontale, pour nous apprendre que l'ac-

tion des facultés supérieures, dont les élémens sont les organes, remplit et mesure toute l'étendue de la circonférence universelle.

Si nous considérons les propriétés des trois regnes, nous y trouverons l'indice des *Pouvoirs* cachés, dont ils sont l'emblême et l'expression.

L'or, par son étonnante ductilité, nous indique la prodigieuse extension des forces de la Nature, qui par des efforts infinis transmet ses *vertus* jusqu'aux Etres les plus éloignés, et établit par-là une correspondance universelle.

Les plantes absorbent toutes les vapeurs impures de l'atmosphere; et en les combinant avec leurs émanations, elles les dissolvent, et nous les renvoient avec des qualités moins malfaisantes, pour nous enseigner de nouveau, et physiquement, que l'existence de tous les Etres de la Nature n'a pour but que de tempérer les maux et les désordres.

Si les plantes produisent des effets différents pendant la nuit, où même pendant le jour, lorsqu'elles ne sont pas exposées aux rayons du Soleil, c'est que tenant parmi les trois regnes, le même rang que l'eau parmi les trois élémens, elles font particuliérement, comme l'eau, un type double, et elles peuvent montrer alternativement les effets avantageux opérés par un Agent qui est en aspect de son Principe de réaction,

et

et les effets funestes auxquels est reduit celui qui en est séparé.

Quant au regne animal, on y voit une représentation active de la célérité avec laquelle la vie du grand Etre, se communique à toute la chaîne de ses productions par ce mouvement rapide et un, qui transmet à la fois l'action du sang dans toutes les arteres, et qui n'a besoin d'aucune progression, ni d'aucun intervalle pour passer du centre aux extrêmités les plus éloignées.

Enfin l'air, cet être à part des éléments, ce symbole sensible de la *vie* invisible, dont la destination est de purifier la terre, puisque son action est plus réglée et plus constante, selon que les climats où il agit, sont plus ou moins exposés à des exhalaisons corrompues; cet air, dis-je, opere, à l'image de l'action supérieure, la réaction générale des corps, en pénétrant jusqu'au sein de tous les germes; et il devient ainsi un mobile universel, où tous les Etres trouvent ce qui doit contribuer soit à leur existence, soit à leur *salubrité*. Car il y a un air pour la terre, un air pour l'eau, et un air pour le feu.

Il est donc vrai que quelque obscure que soit notre demeure actuelle, nous n'y pouvons faire un pas, sans avoir autour de nous les signes visibles de ces mobiles créateurs et vivans qui nous sont encore inconnus.

La Nature céleste nous présentera la même vérité. Quoique nous soyions privés de la vue du Principe qui meut les astres, quoique nous soyions même prodigieusement éloignés d'eux, nous jouissons de leur lumiere, nous recevons les émanations de leur feu ; nous pouvons même former des conjectures hardies et lumineuses sur l'ordre qu'ils ont reçu lors de leur origine, et sur le véritable objet de leur existence ; jusques-là que les Sages pensent que toutes les loix des Etres sensibles sont écrites sur ce vaste et magnifique Tableau, et que la main divine n'en a pour ainsi dire enveloppé la terre, qu'afin que ceux qui l'habitent puissent y lire à tous les instans les signes et les caracteres de la vérité.

Ainsi, l'ensemble de l'Univers matériel nous peint dans un pompeux éclat, la majesté des Puissances suprêmes. Nous y voyons des astres brillans distribuer leur lumiere au Monde, les Cieux corporels imprimer les loix et les modeles des Etres sur l'air de l'atmosphere, celui-ci apporter ces plans à la terre, et la terre les exécuter avec une ardeur et une activité qui ne se reposent jamais.

Il est donc vrai que la Nature universelle est pour l'homme comme un grand arbre, dont il peut assez contempler et savourer les fruits, pour se consoler de ne pouvoir encore en découvrir les *germes* et les *racines*.

Non

Non seulement la Nature présente à l'homme, par ces tableaux, les traces de celui qu'il a pu contempler dans son origine : elle lui apprend encore à fixer sa vue sur ce Tableau primitif, et sur les moyens qu'il doit prendre pour en réacquérir la jouissance. En effet, les loix des Êtres de la région sensible fournissent à l'homme autant d'instructions parlantes de ce qu'il a journellement à faire pour recouvrer sa splendeur et sa gloire.

Tous les corps de la Nature tendent à se dépouiller de leurs écorces grossieres, pour rendre au Principe qui les anime, l'éclat qu'il porte en lui-même. Le feu particulier à chacun de ces corps, coopere sans cesse à ce grand œuvre, en purifiant continuellement les substances dont ils se nourrissent.

Notre sang même, est destiné à remplir sans relâche cette importante fonction ; il doit élaborer nos boissons, nos alimens ; en séparer le pur de l'impur, et employer son action à éloigner tout ce qu'ils ont de malfaisant et de trop matériel.

C'est enseigner sans doute à l'homme, quel doit être l'emploi des deux principaux agens qui sont en lui, son *intelligence* et sa *volonté* ; il doit exercer leur *feu* sur les substances intellectuelles qui lui sont offertes, en séparer tout ce qui n'est point

analogue à son Etre pensant, afin de n'y laisser entrer que des sucs vivifians et purs comme lui, et avec lesquels il puisse former cette union, cette harmonie, cette unité qui fait à la fois l'objet et le terme de toutes les actions et de tous les Etres de la Nature.

Quant au feu en général, il apprend aux hommes ce que seroient leurs jouissances et leurs lumieres, s'ils exerçoient avec persévérance les facultés qui sont en eux, et s'ils en portoient l'action jusqu'au point où leur essence leur permet d'atteindre. Le feu a le pouvoir de vitrifier tous les corps, c'est-à-dire, de tellement les purger de leurs scories et de leurs écorces, que leur principe radical parvienne en quelque sorte à sa pureté et à sa simplicité naturelle.

Par-là ces corps que leur opacité rendoit impenétrables à notre vue, et qui nous interceptoient les autres objets, ces corps, dis-je, acquierent une clarté visible, une transparence dont les effets ne laissent plus de bornes à nos desirs et à nos connoissances.

Ils donnent à l'homme le moyen de jouir de la lumiere des astres, sans ressentir les rigueurs de l'atmosphere, et d'exister au milieu des intempéries de cette région terrestre, sans en recevoir les atteintes, comme si en effet elles n'avoient

pas

pas lieu pour lui ; image grossiere, mais instructive d'une autre espece de lumiere et d'une autre espece de sécurité, que l'homme peut également se procurer au milieu des *tempêtes* qui grondent dans cette orageuse demeure.

Ces corps lui donnent le moyen de pénétrer, pour ainsi dire, dans les mysteres de la Nature ; d'appercevoir d'une part, des merveilles que la petitesse des objets sembloit avoir exclues pour jamais de ses connoissances ; et de l'autre, de diriger ses yeux jusqu'à la région la plus élevée des astres. Ils le mettent à portée d'en mesurer les dimensions, d'en calculer tous les mouvemens, et de lire, comme à découvert, les loix de ces grands mobiles, dont il est séparé par une distance si prodigieuse, que plusieurs échappant à la vue simple, il n'avoit pu même en soupçonner l'existence.

Tous ces faits sont pour l'homme autant de signes qui lui démontrent que s'il avoit le courage d'amener sa volonté à son vrai point d'épurement, il rendroit à son Etre intellectuel, une clarté, une *transparence* analogue à sa classe ; il lui procureroit un degré de *purification* qui lui feroit non seulement découvrir la marche des Etres immatériels qui l'environnent, mais même l'aideroit à s'élever jusqu'à l'ordre intellectuel le plus supérieur à lui, jusqu'à cet ordre

vivant dans lequel il a puisé son origine, mais dont il est aujourd'hui tellement éloigné, qu'il le regarde comme inaccessible à sa vue. Car dans le sensible et dans l'intellectuel, il est certain qu'il n'y a que le grossier, que la souillure qui forment pour l'homme, les ténebres, les éloignemens et les distances, et que tout est clair pour lui, tout est près de lui, quand tout est pur en lui.

MALGRÉ toutes les beautés écrites dans la création temporelle, convenons que nous n'y voyons que des loix de rigueur et de violence, que des faits non libres, et qui ne démontrent pas même une intelligence dans les agens qui les operent, quoiqu'il y en ait nécessairement une hors de ces agens, qui les commande dans tous leurs actes, puisque ces actes s'exécutent avec ordre et régularité.

Ce seroit donc en vain que nous chercherions dans la matiere, des images réelles et permanentes du Principe de la vie, duquel nous sommes malheureusement séparés; et si l'homme n'eût pas eu d'autres signes que les objets matériels pour recouvrer la connoissance de ce Principe, la Justice divine auroit peu de choses à lui redemander.

Nous avons déja remarqué, que dans l'homme,

me, quelque corrompu qu'il puisse être, il se trouvoit toujours des traces de vertus et facultés étrangeres à toute la Nature matérielle ; nous avons vu que dans tous les siecles, chez tous les Peuples, les idées de la justice et de la bienfaisance ont été connues, quoiqu'ils les aient si souvent défigurées, et qu'ils en aient même appliqué les noms respectables à des objets criminels.

Bien plus, en considérant sa forme corporelle, l'homme pourra se prouver qu'il possede des *vertus* plus actives encore que ces vertus dont nous venons de parler.

On peut dire qu'il porte sur lui des signes vivans de tous les Mondes et de tous les Univers ; et si l'on considere intellectuellement trois des principaux organes dont sa tête est ornée, on verra pourquoi l'organe de l'ouie est absolument passif, recevant les impressions et ne rendant rien ; pourquoi les yeux sont actifs et passifs, exprimant au dehors les affections internes, et communiquant à l'intérieur les impressions des objets extérieurs ; enfin, pourquoi la langue est un organe absolument actif, et ayant le double pouvoir de peindre avec la même facilité les opérations de la pensée ou du raisonnement, et les mouvemens ou passions de l'ame.

Nous pouvons même porter nos observations intellectuelles jusqu'au centre invisible qui anime

ces

ces trois organes ; jusqu'à ce séjour caché de la pensée, qui a son siege dans l'intérieur de la tête, comme la Divinité suprême a mis le sien dans un sanctuaire impénétrable, quoique ses attributs en manifestent l'existence et l'action à tous les Etres.

Nous trouverons dans cet homme invisible, le nombre des trois facultés du Principe divin, qui forment le type de tous les Etres. Quoiqu'elles n'agissent plus dans nous que par une succession lente et pénible, elles y sont absolument indivisibles comme dans la Divinité : elles devroient avoir absolument le même objet ; et si l'homme n'avoit le droit funeste de s'égarer par le seul pouvoir de sa volonté, *il en est* qui ne reconnoîtroient pas sa différence d'avec son modele.

Indépendamment des objets de la Nature dont l'homme est environné, et qui lui peignent son Principe, il a donc le moyen plus avantageux et plus vrai de le reconnoître en lui-même et dans ses semblables. Il est certain que Dieu s'étant peint lui-même dans toutes les œuvres de la Nature, et plus particuliérement dans l'homme, il n'existe rien dans nos ténebres qui ne porte son signe, et l'immensité des Etres n'est autre chose que l'immensité des images de Dieu. Vérité lumineuse qui doit servir de

guide

guide assuré pour découvrir toutes celles qui peuvent remplir les desirs de l'homme.

Dans l'union de l'homme à l'Univers, peut-on se dispenser d'appercevoir une esquisse active de l'harmonie divine, dans laquelle le premier Etre se représente à nous, comme dominant sur toutes les intelligences, et recevant d'elles le tribut et l'hommage qu'elles doivent à sa grandeur? En effet quel est le rang que l'homme occupe sur la terre? Tous les Etres de la Nature sont en action autour de lui, tous travaillent pour lui; l'air, le feu, les astres, les vents, les mers, les élémens, tout agit, tout contribue à son bien-être, tout concourt au soutien de son existence; lui seul au milieu de ce vaste empire a le privilege de pouvoir être supérieur à cette action temporelle; il peut, s'il le veut et qu'il en ait le courage, n'avoir d'autre occupation que de s'approprier tous les dons et toutes les *Vertus* de l'Univers.

Le seul tribut que la Sagesse exige de l'homme en lui laissant l'usage de ces bienfaits, c'est qu'il lui rende gloire, et qu'il la reconnoisse comme étant le souverain arbitre de tout ce qui existe; c'est qu'il rétablisse dans ses facultés, la même loi, le même ordre, la même régularité par laquelle il voit que tous les Etres de la Nature

ture sont dirigés ; c'est , en un mot , qu'au lieu d'agir en son propre nom , ainsi qu'il le fait sans cesse , il agisse toujours , comme ces Etres , au seul nom du Dieu vivant qui l'a créé.

C'est là le grand œuvre, ou ce changement de volonté pour lequel nous avons dit que toutes les *Puissances* de la Nature étoient employées depuis l'origine des choses, sans avoir encore pu l'opérer.

« Mais cette supériorité de l'homme sur la Nature se démontre d'une maniere plus active par les simples manipulations qu'il peut faire sur la matiere , et qui doivent nous donner encore une plus grande idée de l'étendue de ses droits. »

« Il n'est aucun corps matériel, tel dur , tel crystallisé qu'il soit , dont on ne puisse extraire les principes qui servent à engendrer tous les corps des trois regnes. Il suffit pour cela de prendre une marche opposée à celle que le corps dur a suivie lui-même pour parvenir à son état de solidité. Il faut donc commencer par travailler à sa dissolution. »

« Quoique l'homme sache opérer fort peu de ces sortes de dissolutions , il n'en est pas moins vrai qu'elles sont possibles , puisque la Nature , par ses opérations secondes , nous en fournit tous les jours la preuve et les moyens. Car

à

à défaut de *science*, on peut au moins profiter des exemples de la Nature, qui est toujours prête à suppléer à notre foiblesse et à notre ignorance. Mais il faut se souvenir que les productions qui résulteront de nos procédés seront toujours inférieures à celles que la Nature opere immédiatement, lesquelles méritent seules les Noms attachés à leur regne, comme en portant sur elles les grands caracteres. »

« Sans perdre de vue cette prudente observation, pulvérisons le sel le plus compact, le marbre, le granit le plus dur. Exposons cette poudre, que l'on ne peut rendre trop fine, si l'on veut réussir, exposons-la à l'air libre de l'atmosphere, sans eau, à couvert autant qu'il est possible, de la pluie, de la poussiere et des corps étrangers déja déterminés; peu-à-peu l'acide de l'air agira sur ce sel pulvérisé. Il en extraira les substances qui lui sont analogues, et abandonnera les autres, qui à la longueur du temps se convertiront entiérement en terre végétale. »

« Dès que l'on est en possession de cette terre végétale, toutes les découvertes sont faites; l'humidité de l'air se joint à elle, et en fait naître de petites plantes. »

« Ces plantes arrivées à leur point de maturité, subiront une nouvelle opération, ou dissolution plus naturelle que celle de la grossiere infusion,

et

et l'on en verra naître des insectes, et même des especes de métaux, si l'on sait procéder, et ce sera là une démonstration complette que le Principe universel de vie est répandu dans tous les corps. »

« Qu'on ne croie pas que je contredise ici ce qui a été avancé précédemment sur la fixité des caracteres des Etres, qui ne peuvent jamais s'élever à un autre rang que celui qui leur a été donné par la Nature. Dans les procédés dont nous parlons, les transmutations n'ont lieu, que parce que les différens germes innés dans chaque corps se séparent les uns des autres pour agir librement selon leur loi, mais aucun d'eux ne sort de son regne. Il faut remarquer encore que les résultats des transmutations vont toujours en dégénerant, & que plus on repete le procédé sur les mêmes substances, plus les productions qui en proviennent sont affoiblies, ce qui les rend de plus en plus inférieures aux productions premieres de la Nature. »

« Nous pouvons néanmoins admirer les droits de l'homme, puisque, par l'usage qu'il lui est libre de faire des différentes substances matérielles, il a le pouvoir de transmuer, pour ainsi dire, tout ce qui se trouve dans son enceinte, de convertir les terres en minéraux, les plantes en insectes, ceux-ci en une nouvelle terre d'où résulteront

de

de nouvelles combinaisons ; puisqu'enfin il peut transformer par un seul procédé les animaux et les plantes en minéraux et en sels, les rochers les plus durs en corps organisés et vivans, et en quelque façon faire changer de face à tout ce qui l'approche.

« N'hésitons pas d'appliquer ces observations aux objets immatériels. Ils sont tous pour lui, ou séparés, ou comme engagés dans des substances et dans des enveloppes qui semblent gêner leur action. Mais comme il est lui-même un *dissolvant universel*, il pourroit en quelque sorte, s'il jouissoit des droits de son intelligence, opérer dans la classe des objets intellectuels, ce qu'il fait sur les corps par le moyen des agens sensibles et corporels. »

« Tout nous engage donc à croire que l'homme rétabli dans ses droits, pourroit agir tant sur les Etres immatériels corrompus, que sur les Etres purs dont il est actuellement séparé par de fortes barrieres ; à l'image de l'Agent suprême, il auroit le pouvoir de dissoudre, de décomposer les *enveloppes*, de mettre à découvert les principes qui y sont contenus et concentrés, de leur fournir par-là les moyens de produire les fruits de tous les *regnes* qui leur sont propres, de *recomposer* ceux qui sont *simples*, de tenir dans l'inaction ceux qui sont *mal sains*,

c'est-à-dire,

c'est-à-dire, de faire succéder par-tout l'abondance à la stérilité, la lumiere aux ténebres, la vie à la mort, et de transfigurer tellement tout ce qui l'environne, que son séjour ressemblât à celui de la Vérité même.

9.

NE nous abusons point ; le spectacle merveilleux de l'action non interrompue des Etres corporels, « celui même de la supériorité que l'homme devroit avoir sur eux par l'usage & l'application qu'il peut faire de leur loi » n'est sans doute qu'une représentation très-foible et très-inférieure de cette harmonie divine qui lie les *trois facultés premieres* à tous les Etres intelligens.

Dans cette classe divine, tout est saint, tout est vrai, tout agit de concert, et tend à un seul but. Le Chef divin au centre de ses pures émanations, répandant jusques dans leur sein, les douceurs de son existence et de ses *Vertus*, les unit à lui par tous les droits de l'amour et de la félicité.

Là, les Sujets ne peuvent jamais s'élever au

dessus

dessus de leur Souverain, et si quelques-uns d'entr'eux furent assez malheureux pour se révolter contre ses loix, ils ne purent jamais porter leurs attaques jusqu'à lui, puisqu'à l'instant qu'ils conçurent cette horrible pensée, ils perdirent de vue sa présence. D'ailleurs quels que soient les crimes, la clémence du Maître n'abandonne point les coupables ; il tempere sa justice, plutôt qu'il ne l'excite ; il cherche à gagner les criminels, plutôt qu'à les subjuguer ; il enveloppe, pour ainsi dire, sa puissance de son amour, pour leur épargner la terreur de son nom, et pour leur montrer qu'il est plus jaloux de régner sur eux par l'amour que par la puissance.

Il n'en est pas ainsi dans la classe temporelle ; le Sujet et le Maître y sont presque toujours confondus. Tous ces Etres corporels, tous ces agens de la Nature, destinés au service de l'homme, lui font continuellement la guerre ; et quand il est abandonné à lui-même, loin de le regarder comme le Roi de l'Univers, on le prendroit plutôt pour un proscrit, ou pour le vil esclave de ceux qu'il devroit commander ; et même lorsqu'il use de ses droits, et que son empire paroît le mieux réglé, il ne nous offre que des figures de ce véritable empire dont nous venons de tracer un foible tableau ; la puissance et l'étendue de ses facultés ne sont ni constantes, ni inaltérables ;

et s'il annonce en effet une représentation des trois facultés divines, on peut dire qu'elle n'en est qu'une esquisse presque méconnoissable.

Non seulement sa pensée n'est pas à lui, non seulement sa volonté n'est pas constamment pure, mais son action même est incertaine, et n'a ni l'assurance, ni l'autorité du Maître et du Souverain, en sorte qu'on ne peut presque y reconnoître aucun des traits vivans de la troisieme *Vertu* divine que cette action devroit représenter.

Cependant, c'est par notre ressemblance avec cette troisieme faculté que nous devons commencer à corriger les difformités qui nous défigurent; car la loi par laquelle le premier Principe nous laisse ici-bas appercevoir son image, étant liée à un ordre temporel et successif, nous devons travailler à manifester les droits et la *vie* de l'action divine, avant de prétendre à manifester les deux facultés qui la précedent, puisque dans toute progression ascendante, il faut passer par l'inférieur, avant d'aller au supérieur.

Toutefois, ces mots de supérieur et d'inférieur ne doivent être employés que pour se prêter aux bornes qui resserrent aujourd'hui notre intelligence. Dans Dieu rien n'est supérieur, rien n'est inférieur; tout est un dans l'indivisible, tout est semblable, tout est égal dans l'unité.

Mais les suites des écarts de l'homme n'ont

pas

pas seulement fait subdiviser les *Vertus* temporelles des Etres de la création, elles ont même engagé la Divinité à ne plus montrer que successivement les *Vertus* de sa propre essence à cet Etre coupable, et c'est là une nouvelle preuve de l'amour qu'elle a pour lui, puisque l'homme n'ayant plus la force nécessaire pour contempler l'unité divine sans péril, elle se partage, pour ainsi dire, en sa faveur, afin qu'il ait toujours quelques moyens de la reconnoître, et qu'elle ne l'éblouisse pas, comme il arriveroit, si elle se présentoit à lui dans tout son éclat.

Or dans cette espece de subdivision qui n'est relative qu'à l'homme seul, la troisieme faculté divine, ou l'*action*, est celle dont nous devons d'abord nous approcher, puisque son nombre la place après les deux autres, et par conséquent plus près de nous.

Si l'on trouve trop de difficultés à concevoir ces mots, *action*, *volonté*, *pensée*, que je présente comme distinctes les unes des autres, tandis que ces trois facultés sont unes dans leur essence, il suffira pour avoir la parfaite intelligence de cet écrit, de s'en tenir à cette idée générale, que par son crime l'homme ayant perdu de vue l'unité des puissances divines, ne peut plus les contempler que séparément; que ces puissances, en se

 communiquant

communiquant à lui, ne peuvent se montrer que sous une multitude innombrable de faits, de signes, d'emblêmes ; sous une complication d'Agens et de moyens, qui fasse sentir à l'homme la privation où il est de cette unité et des délices dont elle est la source et le foyer.

Si dans l'espece humaine, considérée relativement à l'ordre physique, nous voyons des hommes remarquables par la beauté et la proportion de leur corps, par leur force, leur agilité, et les différens avantages de la forme et des organes, nous devons penser qu'il en est de même dans l'ordre de leurs facultés intellectuelles, et que si le plus grand nombre est en effet réduit aux notions les plus communes et les moins élevées, il a dû en exister dans tous les temps qui ont été distingués parmi leurs semblables, et qui se sont plus approchés qu'eux de la lumiere ; différences qui s'observent encore tous les jours, par rapport à ce qu'on appelle vulgairement *Sciences*.

Quoique tous les hommes de la terre soient destinés à manifester, même ici-bas, quelques rayons des facultés divines, on peut donc croire que quelques-uns d'entr'eux sont appellés à cette œuvre avec une détermination plus positive que les autres hommes, et qu'ils ont à opérer des faits plus vastes et plus considérables.

Les

Les uns, chargés seulement de leur propre régénération, n'ont, pour ainsi dire, qu'à contempler le tableau des secours que la Sagesse suprême leur présente, et à tâcher de s'en appliquer les fruits. Les autres, destinés à répandre ces secours, doivent avoir des forces plus grandes et des dons plus étendus.

Pour fixer notre pensée sur cet objet, nous regarderons tous les hommes de la terre comme des Élus, mais divisés en deux classes, celle des *Elus particuliers*, et celle des *Elus généraux*.

Nous ajouterons que difficilement les Elus généraux peuvent descendre au rang des Elus particuliers; mais qu'il est donné à tous ceux-ci de s'élever au rang des premiers, par leur courage et par les efforts soutenus de leur volonté : parce qu'il est plus difficile à un homme consommé dans la Science, d'oublier ce qu'il sait, qu'à un homme ignorant d'acquérir des connoissances.

Ceci nous force d'examiner un instant le systême de la prétendue fatalité attachée à la destinée de l'homme.

Les difficultés qui se sont élevées sur cette matiere, viennent de ce qu'on attribue aux Elus particuliers, ce qui n'a été dit que des Elus généraux.

Il est clair que ceux-ci, vu l'immensité de

leurs avantages, peuvent se regarder comme prédestinés selon la notion vulgaire. Mais de ce qu'il y auroit dans l'espece humaine, quelques Etres privilégiés et destinés à de plus grandes œuvres, faudroit-il en conclure que tous les hommes doivent l'être, puisqu'il est clair que la plupart demeurant dépositaires de leur libre arbitre, demeurent aussi dépositaires de leurs actions, et par conséquent du résultat qui doit les suivre. On auroit tort, en un mot, d'assimiler tous les Elus, et de conclure du petit nombre à l'universalité des hommes.

On ne s'en tiendra pas là sans doute, et l'on demandera pourquoi tel homme a été choisi de préférence parmi tous les autres, et placé au rang des Elus privilégiés ou généraux.

Pour atteindre au nœud de cette difficulté, il faudroit s'élever jusqu'aux loix simples, mais universelles de la Sagesse divine, qui ayant marqué son empreinte sur tous ses ouvrages, l'a gravée sur l'espece humaine comme sur ses autres productions. Ajoutons que la Nature humaine étant le tableau figuratif universel de la Divinité, ainsi que de ses *Vertus* et *Puissances*, doit voir répéter tous ces types par les différens individus de sa propre espece.

Voilà pourquoi il doit y avoir des hommes chargés de manifester les choses divines; d'autres,

tres, les choses intellectuelles, d'autres, les choses physiques et naturelles; sans parler d'une autre sorte de manifestation, dont la nécessité est également absolue parmi les hommes, mais qu'il ne seroit pas prudent de révéler à la multitude.

La loi qui dirige ces sortes d'élections, est semblable à la loi qui constitue la Divinité même: elle a pour base la propriété sacrée des facultés du premier principe, et l'ordre numérique agissant sur tous les Etres qui doivent les représenter. Propriété coéternelle avec l'essence suprême, et dont il ne peut y avoir d'autre raison que celle de son existence, puisque cette raison et son existence sont une même chose. Et c'est par cette seule connoissance que nous pourrions comprendre ce que nous avons nommé *liberté* dans ce grand Etre.

Ainsi l'on ne pourroit savoir pourquoi certains hommes ont tels ou tels types à manifester par préférence à d'autres hommes, sans connoître auparavant loi numérique à laquelle la Sagesse suprême a assujetti leur origine; ou plutôt il faudroit savoir pourquoi les facultés divines sont elles-mêmes diverses, quoiqu'intimément unies et à jamais inséparables; pourquoi enfin la pensée n'est pas la volonté, la volonté n'est pas l'action, et l'action n'est ni la pensée, ni la volonté.

Mais, si à la rigueur ces questions ne sont pas au dessus de l'intelligence de l'homme, elles sont au moins inutiles et souvent très-dangereuses pour lui, sur-tout quand il ne les poursuit pas par le véritable sentier, qui est l'*action*. Car si cette *action* est le germe essentiel de notre réhabilitation, il faut d'abord que ce germe opere, pour nous procurer ensuite les connoissances et les lumieres qui sont ses véritables fruits. Demeurant donc fideles à cette *action*, nous reconnoîtrons que c'est à elle seule à confirmer toutes les vérités exposées jusqu'ici, et à dissiper toutes nos obscurités.

Rentrons dans notre sujet, et découvrons les voies physiques et intellectuelles par lesquelles les Elus genéraux ou privilégiés ont été admis à ce titre sublime.

S'ils n'avoient eu que les secours naturels et humains dont nous avons parcouru ci-devant le tableau ; si même ils n'avoient jamais eu que les secours des autres hommes privilégiés comme eux, ils n'auroient vu là que des types seconds et inférieurs, par lesquels ils n'auroient pas découvert pourquoi l'homme existe. Et ne connoissant point encore les *Vertus* efficaces du grand Principe, i leur eût été impossible de remonter au rang sublime d'où ils étoient descendus, et Dieu auroit

porté

porté sur l'homme un décret qui n'auroit jamais pu s'accomplir.

Il faut donc, selon l'ordre de l'immutabilité divine, que la Sagesse suprême ait présenté à ces Elus privilégiés des *signes actifs*, *frappans* et *directs* de ces *vertus* et facultés par lesquelles l'homme doit commencer le cours de sa régénération.

Enfin, il est indispensable que les *Vertus* mêmes de la Sagesse divine se soient rapprochées de ces hommes privilégiés; qu'elles leur aient fait toucher, pour ainsi dire, sa propre substance, afin de leur fournir les moyens de manifester leur action, et de commencer à remplir la tâche pour laquelle ils avoient reçu leur existence temporelle.

Nous n'aurons aucun doute sur ces vérités, quand nous réflechirons que les *Vertus* divines rayonnant dans tous les sens comme le feu solaire, sont dans une continuelle activité qui les fait procéder à la fois dans toutes les progressions de l'Infini: qu'ainsi il faut nécessairement qu'elles rencontrent l'homme dans leur cours, et que plus cet homme est analogue à elles, plus elles tendent à s'unir à lui par les rapports essentiels de leur nature.

Et c'est là cette réaction, qui indépendamment de l'universalité de l'action divine, se prouve en particulier

particulier sur chacun de nous ; en ce que l'homme n'ayant pas la pensée à lui, il reçoit cependant chaque jour des pensées vives et lumineuses. Car si quelqu'homme se plaint de n'en pas recevoir de semblables, cette disette n'est pas un vice de sa nature, mais une suite de sa négligence à n'avoir pas saisi les rayons qui lui avoient été offerts dans son premier âge, et qui ne s'étoient présentés à lui que comme des guides, qui devoient le conduire à la jouissance habituelle d'une plus grande lumiere.

Lorsque nous disons que les *Puissances* de Dieu se communiquent indispensablement aux hommes, nous parlons d'une nécessité appuyée sur les loix fondamentales que Dieu imprime aux Etres, et sur l'immutabilité de ses décrets. Ainsi elle ne doit point affoiblir à nos yeux la grandeur de son amour, et encore moins nous faire croire que nous soyions dispensés de concourir à l'œuvre avec lui, comme s'il devoit l'opérer seul et sans le concours de notre libre volonté.

En faisant une classe à part des *Elus généraux*, qui étant toujours unis avec le grand Principe même, ne nous laissent point de distinction à faire entre son Action divine et leur libre Arbitre, nous dirons qu'il en est de l'amour comme de la justice ; l'un et l'autre ne sont que des appuis

appuis qui nous sont présentés pour nous aider à sortir de l'abyme, mais qui nous laissent ordinairement la plus entiere liberté pour nous en saisir, ainsi que pour les fuir et les abandonner.

Quoique les secours que la Sagesse suprême accorde à l'homme soient une suite nécessaire de l'amour qui la constitue, il doit encore lui demander la force même d'en faire usage, il doit employer toutes les *Puissances* de son Etre, pour que ces secours ne lui soient pas donnés en vain. Car cette Sagesse exigeant toujours de l'homme un travail, met par-là une condition à ses graces, c'est à la volonté de l'homme ensuite à en déterminer l'efficacité ; enfin, semblables à ces traits de lumiere colorée, qui se prolongent quand ils trouvent des milieux trop divisés et trop foibles pour pouvoir s'y appuyer et se réfléchir, les rayons suprêmes frappent inutilement sur l'homme et le laissent loin derriere eux, quand il n'a en lui aucune base pour les fixer.

Si les hommes pouvoient agir, suivant leur véritable loi, sans le secours de Dieu, ou si Dieu devoit agir en eux sans leur concours, les Théologiens et les Philosophes seroient fondés à faire tant de questions sur le libre arbitre, et sur les effets de la grace divine, qui n'est autre chose que l'amour. Mais comme le bon usage du libre arbitre attire cette grace ou cet amour, et comme

réciproquement

réciproquement cet amour dirige le libre arbitre et le purifie, il est visible qu'on ne doit jamais les séparer ; il est clair que l'amour et la liberté se secondent continuellement l'un et l'autre, et que ces deux actions, quoique distinctes, sont toujours liées par des rapports intimes et respectifs.

Cependant il ne faut pas croire que la volonté humaine puisse rendre nuls, les décrets des manifestations de la Puissance suprême, qui devroient se faire par l'organe de l'homme ; parce que si l'homme ne remplit pas le but de son émanation, c'est cette Puissance qui se montre elle-même. Ainsi ceux qui doivent en être l'objet, ne peuvent jamais manquer de l'avoir présente devant eux, soit pour leur avantage, soit pour leur molestation. Suivons notre sujet.

Il ne suffisoit pas que les Puissances divines en se subdivisant, apportassent jusqu'auprès de l'homme les *Vertus* qui les constituent, il falloit encore que chacune d'elles le fît d'une maniere proportionnée à la région ténébreuse qu'il habite ; il falloit qu'elles employassent, pour ainsi dire, les moyens même qu'il avoit pris pour y descendre ; qu'elles passassent par les mêmes voies ; qu'elles se couvrissent des mêmes couleurs que lui, et qu'elles suivissent les loix de la

même

même apparence qui l'environne, et cela par les rapports que je ferai appercevoir dans la suite entre le corps de l'homme, l'origine des langues et les caracteres de l'écriture.

Sans cela, sa vue affoiblie n'auroit pu supporter l'éclat de ces *Puissances*; ou, n'appercevant en elles aucune analogie avec lui-même, elles lui auroient parues étrangeres, ou trop au dessus de lui, il en auroit pris de l'ombrage, et détournant les yeux, il auroit perdu les seuls et uniques moyens qu'il pût attendre pour se rappeller son premier état.

C'est ainsi que le feu des astres nous éblouiroit ou nous consumeroit, s'il pouvoit parcourir l'espace qui les sépare de nous, sans traverser les fluides de l'atmosphere, qui par leur nature humide et dense, moderent à la fois et son activité et sa splendeur.

C'est ainsi que ces fluides eux-mêmes, trop subtils et trop raréfiés pour notre région, seroient inutiles et même nuisibles à la terre, s'ils pouvoient descendre sur sa surface, sans se condenser encore en rosée, en pluie, en neige, et sans se rassembler en globules sensibles et analogues aux substances qu'ils viennent fertiliser.

Enfin, c'est ainsi que la pensée de l'homme seroit nulle pour ses semblables, s'il n'employoit d'abord des formes ou des caracteres sensibles

pour

pour la communiquer. Or ces moyens nécessaires à l'homme dans son état actuel, ne sont qu'une image de ce qui se passe en réalité pour lui, dans un ordre plus vaste et plus élevé, puisque tout doit être sensible ici-bas; vérité qui sera plus développée dans la suite.

En un mot, c'est une loi constante et invariable que, conformément aux classes dans lesquelles elles pénetrent, toutes les *vertus*, toutes les *actions*, toutes les *facultés* se proportionnent et se modifient aux canaux par lesquels elles passent, et aux objets qu'elles ont pour but d'identifier avec elles-mêmes; et tel est l'état violent des choses temporelles, que tous les *Principes* qui y descendent, ne le peuvent sans des canaux sensibles qui les préservent, tandis qu'ils devroient par leur nature se communiquer sans intermede: car étant obligés de se produire eux-mêmes ces enveloppes préservatives, l'action qu'ils emploient à cette œuvre, est toujours aux dépens de leur véritable action.

Nous appercevons donc déja la nécessité qu'il ait paru parmi les hommes des *signes* visibles, des *Agents* substantiels, et des Etres réels, revêtus comme nous de formes sensibles; mais en même temps des Etres qui fussent dépositaires de ces *Vertus* premieres que l'homme avoit perdues,

dues, qu'il cherchoit sans cesse autour de lui, dont il ne pouvoit voir que des indices foibles et impuissans dans tout ce qui l'environnoit, et qui, quoique subdivisées, devoient être représentées à l'homme avec leur caractere primitif.

Il se pourroit même, que parmi ces signes, parmi ces agens, il y en eût qui eussent existé, et qui existassent encore au milieu des hommes sans que ceux qui sont ignorants ou corrompus s'en apperçussent. Leur action, leur marche ne devant se découvrir qu'à ceux qui sont assez purs pour les saisir, elles sont presque toujours nulles pour les autres; comme tous mes actes intellectuels sont inconnus à la matiere dont mon corps est formé, parce qu'il n'y a rien en eux qui ne lui soit étranger; et c'est là ce qui jette tant d'obscurité, de doutes et d'incertitudes sur l'existence de ces *signes* et de ces *Agens*.

Exposons une troisieme loi également indispensable; c'est que si par la destination sublime sur laquelle est fondée l'origine de l'homme, non seulement il étoit nécessaire que même après son crime, les *Vertus* de la Sagesse parvinssent visiblement jusqu'auprès de lui, et prissent le soin de lui retracer son modele, il falloit encore que les dépositaires de ces dons l'instruisissent des voies par lesquelles il pouvoit se régénérer

dans

dans son premier état. Il falloit que ces *Agens* remplissent leur destination par des actes sensibles, puisqu'ils habitoient auprès d'un Etre sensible et obscurci par sa matiere ; il falloit enfin qu'ils missent cet homme à portée de pouvoir exercer et transmettre à son semblable, les dons et les connoissances qu'il avoit reçues d'eux autant pour l'instruction et l'avantage des autres hommes que pour la sienne propre ; ce qui nous conduit à reconnoître la nécessité d'un culte sensible et physique sur la Terre, et nous découvre en même temps l'objet pour lequel il y a des Elus qui ont été privilégiés.

Dans sa vraie définition, un culte n'est que la loi par laquelle un Etre, en cherchant à s'approprier les choses dont il a besoin, se rapproche des Etres vers lesquels son analogie le rappelle à chaque instant, et fuit ceux qui lui sont contraires. Ainsi la loi d'un culte est fondée sur une vérité premiere et évidente, c'est-à-dire, sur la loi qui résulte essentiellement de l'état des Etres et de leurs rapports respectifs.

Dans l'état des choses ici-bas, il n'est aucun Etre qui soit sans besoins ; puisque tout y étant séparé et divisé, ils sont tous dans le cas de chercher à se réunir, et à rallier leur *action dispersée* ; ils tont tous mus par l'impulsion de leur

analogie

analogie mutuelle, qui les force à tendre sans cesse les uns vers les autres, selon les loix et le vœu de leur nature.

De-là, si l'on ne peut accorder précisément le nom de culte, aux loix des Etres matériels et non libres, au moins doit-on reconnoître que tous ces Etres, de quelque classe qu'ils soient ; que notre sang, que nos corps placés parmi toutes les productions de cet Univers, ont des actes à opérer, et un ordre à suivre, soit pour satisfaire au but de leur existence, soit pour se guérir ou se préserver des différentes maladies auxquelles les influences élémentaires les exposent continuellement.

Cependant sur quoi est fondée cette loi, si ce n'est sur l'analogie qui se trouve, par exemple, entre nos corps et les alimens ou les remedes, dont l'action et les *Vertus* viennent ranimer, renouveller nos forces et nous rendre la santé ?

Or l'analogie entre notre Être intellectuel et les autres *Vertus* de la Divinité, étant reconnue ; éprouvant en outre qu'il existe hors de nous une source de pensées fausses et désordonnées qui nous obsedent, et font que l'esprit de l'homme est, pour ainsi dire, exposé à autant de maladies que son propre corps, il suit que nos rapports naturels avec les *Vertus* divines, nous mettent à leur égard dans la même dépendance

et le même besoin où sont nos corps relativement aux substances alimentaires ; il suit que pour ces *Vertus* divines, nous sommes également assujettis à un culte ou à une loi, qui nous procure de leur part les *secours* que nous en attendons ; il suit enfin qu'ayant à guérir ou à préserver notre Etre des influences intellectuelles qui nous sont nuisibles, comme nos corps des influences corporelles mauvaises, nous devons par une nécessité évidente chercher les *secours* analogues à ce besoin intellectuel, et les employer *activement* quand nous les avons trouvés.

Ce ne peut être que le défaut de ces réflexions, qui ait conduit dans tous les temps les hommes des diverses Religions, à l'indifférence sur ces objets ; et leur ait fait non seulement négliger les substances, les temps et les formes qui doivent entrer dans leur culte, mais la priere même, sous prétexte que le premier Etre n'en a pas besoin, et qu'il suffit aux hommes de ne pas faire ce qu'ils appellent du mal, tandis que la priere est pour leur Etre intellectuel ce que la respiration est pour leur corps.

Peut-être auroient-ils raison, si leur pensée pouvoit lire dans la pensée suprême, comme celle-ci lit dans la leur ; parce qu'alors leurs jouissances étant complettes et assurées, ils n'auroient d'autre occupation que de les savou-

rer,

rer, et d'en célébrer la douceur, sans aucun combat pour les obtenir ; mais dans l'état actuel de l'homme, il y a entre la pensée suprême et la sienne, *une action* qui les empêche de se réunir, et il ne peut démolir et détruire cette *Barriere* que par un moyen analogue à elle, c'est-à-dire, par *une action*.

Enfin, nous appercevons dans la Nature physique même, des preuves que tous les Etres doivent rendre un hommage au Principe de la *vie*, s'ils veulent en recevoir des secours et des bienfaits. Pour que la terre produise, il faut que des vapeurs s'élevent hors de son sein ; qu'elles aillent s'unir aux *Vertus* célestes, et qu'ensuite elles descendent sur sa surface pour l'humecter de cette rosée féconde, sans laquelle elle ne peut rien engendrer. Leçon vivante qui apprend à l'homme qu'il a une loi à suivre, s'il veut connoître les droits et les douceurs de son existence.

Il n'y pourra jamais parvenir que quand son ardeur pour le vrai fera sortir de lui de violens desirs ; quand des vœux et des mouvemens, pour ainsi dire, créateurs, s'éleveront de toutes les facultés de son Etre, qu'ils monteront jusqu'à la source de la lumiere, et qu'après en avoir reçu l'onction salutaire et sacrée, ils lui rapporteront ces influences vivifiantes, qui doivent

faire germer en lui les trésors de la Sagesse et de la Vérité.

Mais en faisant dériver le culte de l'homme, de ses besoins, et de la nécessité de combattre l'obstacle qui lui sert de barriere, je paroîtrois admettre une multiplicité innombrable de différens cultes; puisqu'en général l'homme étant exposé à des besoins aussi différens, aussi variés dans son Etre intellectuel que dans son Etre corporel, vouloir prescrire une loi uniforme pour ces différentes especes de besoins, ce seroit marcher contre l'ordre et contre la raison. Quelques mots suffiront pour faire disparoître cette difficulté.

Si l'unité d'un culte est une vérité incontestable, et fondée sur l'unité même de celui qui doit en être l'objet, cette unité n'exclut pas la multiplicité des moyens auquels la variété infinie de nos besoins nous oblige de recourir; alors ce culte pourroit recevoir des extensions sans nombre dans les détails, et ne pas cesser pour cela d'être parfaitement simple, et toujours *un* dans son objet, qui est de rapprocher de nous ce qui manque à notre Etre, et ce qui est nécessaire à son existence.

Aussi, quels sont les Dieux de l'homme dans son enfance et dans sa jeunesse? Ce sont les objets naturels et physiques; ce sont ceux qui lui en

en dévoilent la beauté ; ce sont ses pere et mere ; ce sont ceux qui le guidant et le soutenant dans tous ses pas, deviennent pour lui des agens visibles de la Divinité, parce que n'ayant point encore l'intelligence ouverte aux grandes vérités, il ne peut en recevoir les notions que par des signes et des agens corporels et sensibles comme lui.

Dans l'âge mûr, l'homme sage prenant des idées plus justes sur la Divinité, ne tarde pas à reconnoître que ceux qui ont été ses Dieux dans sa jeunesse, sont ainsi que lui, infirmes et impurs, qu'ils sont aussi dans la dépendance d'un Etre intelligent et invisible, qui se démontre à lui par la pensée, et qui lui fait comprendre qu'il n'a reçu la vie et l'intelligence que pour manifester à son tour les titres de son véritable Auteur.

Il conçoit alors qu'étant lui-même chargé de son œuvre, c'est à ses propres efforts à la produire, à sa propre intelligence à la diriger; que l'Etre suprême étant pur et sans tache, il doit avoir des Ministres purs et incorruptibles, sur lesquels la confiance de l'homme puisse reposer sans risque et sans inquiétude.

Mais quoique, dans ces différens états, nous voyions le culte de l'homme se diversifier, ou plutôt s'étendre et s'élever à proportion qu'il

 découvre

découvre mieux l'étendue et la nature de ses vrais besoins ; ce culte, tant qu'il est conforme à l'ordre naturel, est toujours un, puisqu'il tend continuellement au même but, qui est de pourvoir aux besoins de l'homme, selon les divers états où il passe, et de le faire par les moyens les plus vrais et les plus naturels dont il soit susceptible.

Car les voies de la Sagesse sont si fécondes qu'elle se transforme à chaque instant pour se proportionner à toutes nos situations ; et si par la plénitude de ses facultés, elle embrasse tous les Etres, tous les temps, tous les espaces, dans quelque position que nous nous trouvions, elle ne peut jamais laisser épuiser la source de ses dons ; et quelque multipliés qu'ils soient, ils ont tous la même unité pour principe et pour fin.

D'après cela, quelque supériorité qu'un culte présente, il seroit imprudent de proscrire ceux qui, ne l'ayant pas encore atteint, en exerceroient de moins parfaits ; parce que non seulement les loix de la réhabilitation des hommes se combinant avec les loix des choses sensibles, sont assujetties à des temps et à un ordre successif, mais encore parce que nous ignorons s'il ne se trouve pas des lumieres cachées et

de

de secretes *vertus* sous des apparences peu imposantes.

Enfin, l'homme n'est point le juge de la priere ; il n'en est que le générateur et l'organe : et de même que les *émanations* des corps terrestres, en s'élevant dans les airs, disparoissent pour nos yeux matériels, et nous laissent dans l'incertitude, tant sur leur cours que sur la place qui les attend dans l'immensité des réservoirs de la Nature, de même les prieres des hommes, ne séjournant pas sur la terre, deviennent inaccessibles à notre vue, à nos jugemens, et nous ne pouvons prononcer ni sur leur valeur, ni sur le cours qu'elles suivent, pour s'approcher de la lumiere, ni sur le rang que le premier des Principes leur destine autour de son Trône.

Malgré la supériorité d'un culte sur les autres cultes, peut-être la Terre entiere participe-t-elle aux droits qui distinguent le culte parfait ; peut-être, chez tous les Peuples, et dans toutes les institutions religieuses, y a-t-il des hommes qui trouvent accès auprès de la Sagesse ; et, loin de vouloir diminuer le nombre des vrais Temples de l'Eternel, nous devons croire qu'après les dons universels qu'il a répandus sur notre demeure, il n'est aucun homme sur la terre, qui ne pût, s'il le vouloit, servir de Temple à ce grand Etre. Car en quelque lieu que l'homme

aille, quelque isolé qu'il soit, *ils sont* toujours *trois ensemble*; et ce nombre est suffisant pour constituer un Temple.

Cessons donc de juger les voies de la Sagesse, et de circonscrire des limites à ses *Vertus*. Croyons que les hommes lui sont tous également chers; que si elle en a comblé quelques uns de ses faveurs les plus précieuses et les plus gratuites, c'est une raison de plus pour eux d'imiter son exemple, en employant envers leurs semblables, la même indulgence: enfin, que cette indulgence, qui n'est autre chose que l'amour divin, est douce, bienfaisante, et qu'elle ne proscrit point, lors même qu'elle laisse les Etres dans la privation.

Eh! comment cette *Vertu* pourroit-elle proscrire? Elle est vivante par elle-même, et elle ne tend qu'à multiplier à l'infini, l'ordre et la vie qui sont en elle. C'est la seule, par laquelle l'homme puisse acquérir une idée véritable et intime de son Etre, tant dans son état actuel, que dans son état à venir. C'est la seule qui étende à la fois toutes les facultés de l'homme. Enfin, c'est la seule, peut-être, par laquelle le premier de tous les Principes puisse se comprendre lui-même, et s'assurer de toute sa grandeur.

Du point où nous sommes parvenus, le Lecteur

teur peut voir s'étendre le tableau des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'Univers; puisque le culte vrai, et les Agens préposés pour le répandre, n'ont eu pour but que de rétablir l'harmonie entre ces trois Etres, de montrer à l'homme l'emploi de toutes les substances de la Nature et leurs *propriétés*; de lui peindre visiblement celles qui sont en lui-même, et qui combinées avec toutes les autres *vertus* naturelles, devoient être l'image et l'expression complette du grand Etre dont tout est descendu.

Nous ne pouvons méconnoître en effet cette chaîne immense, qui lie les Etres de toutes les classes, et qui distribue sur chacun d'eux les *Vertus* qui leur sont nécessaires.

Dans l'ordre physique, nous voyons les facultés créatrices du grand Principe produire et vivifier les mobiles de la Nature, et ceux-ci retracer l'activité de leurs modeles jusques dans les dernieres subdivisions de l'Univers sensible, céleste et terrestre.

Dans l'ordre supérieur au physique, nous voyons les *vertus* pensantes de ce même Principe universel, se reposer sur des Agens intellectuels, d'où elles se transmettent à des hommes privilégiés, et à tous les rejetons de la postérité de l'homme.

Enfin,

Enfin, l'homme lui-même représente en nature cette double activité; il est un tableau vivant de ces deux loix fécondes qui servent à substancier tous les Etres.

De l'intérieur de sa tête, émane sans cesse un fluide puissant et sensitif, qui, descendant successivement dans les différentes régions de son économie animale, communique sa force et son action jusqu'à ses fibres les plus tenues et les plus éloignées de leur source radicale.

De l'intérieur de ce même organe, l'homme sage et pur sent naître des pensées lumineuses et profondes; et les exprimant au dehors par ses discours, il peut par leur moyen vivifier les hommes qui l'environnent, et faire parvenir successivement ses propres lumieres à tous les points du cercle qu'il habite.

Il est donc clair que l'homme présente en tout, l'empreinte de son Principe, et qu'il en est l'expression dans l'Univers physique et dans l'Univers intellectuel.

Nous appercevons aussi quel est le but de la Sagesse dans la distribution de ses dons bienfaisans, et quel est l'objet de son action constante et continue. De même que les exhalaisons mal saines de la terre, sont perpétuellement corrigées par les influences physiques supérieures, de même les pensées fausses et criminelles des hommes, et celles

celles des Etres corrompus qui séjournent avec lui, sont contenues et purifiées par les impressions actives de la *vie*, ou par ces *Agens virtuels* que nous devons regarder comme les organes premiers et nécessaires du culte et des moyens sensibles accordés à l'homme pour l'aider à accomplir encore les Décrets suprêmes.

Il ne faut point cacher ici que ce culte et ces moyens sensibles, transmis à l'homme par des Agens purs, demandent de sa part une attention très-vigilante, une fermeté invincible, et un discernement très-délié pour ne pas confondre les *actions* vraies qui doivent animer son culte, avec les *actions* fausses qui tendent continuellement à le défigurer, et qui sont toujours prêtes à égarer l'homme, soit visiblement, soit invisiblement. Car dans l'intellectuel comme dans le physique, plusieurs *exhalaisons mal saines* se dérobant à l'*action pure* qui les combat, s'élevent souvent au dessus de la région où elles devroient rester ensevelies ; et c'est-là ce qui dans l'une et l'autre classe, engendre les orages et les tempêtes.

Si l'on demandoit, à quels indices on doit reconnoître la qualité bonne ou mauvaise des *actions intellectuelles*, je renverrois à une étude particuliere de ces différentes impressions, soit de pensée,

pensée, soit de sentimens, auxquelles nous sommes journellement exposés, et qui par leur variété nous occasionnent tant d'incertitudes.

On découvriroit par-là que quand l'homme est borné aux impressions sensibles matérielles, ou à l'impression intellectuelle fausse, il ne peut être sûr de rien; parce que ces deux classes étant soumises à plusieurs actions toutes relatives, sans qu'il y en ait aucune de fixe, exposent les Etres qui en reçoivent les attaques, à ne rien distinguer de positif, à ne porter que des jugemens confus, ou à rester dans le doute le plus ténébreux.

Mais quand l'homme reçoit l'impression intellectuelle bonne, il ne peut tomber dans les mêmes erreurs, parce que l'action de l'Etre intellectuel pur, étant simple, porte avec elle-même la preuve de sa simplicité, de son unité, par conséquent de sa réalité. On verroit donc que cette réalité, ne se trouvant que dans l'Etre pur et vrai qui en est dépositaire, c'est en lui seul et par lui seul que nous pouvons apprendre à le connoître.

On verroit aussi que quand de semblables impressions s'operent, l'homme est à l'abri de toute incertitude et de toute méprise; car les yeux impurs sont sujets à se tromper, attendu qu'ils ne voient que des résultats mixtes et composés;

mais

mais les yeux purs de l'intelligence ne se trompent jamais, parce qu'ils voient les *principes* qui sont simples.

Enfin, l'on sauroit que par une de ces faveurs qui ont été accordées à l'homme dans sa pénible carriere pour lui servir de guide, les impressions intellectuelles fausses sont assujetties à des loix semblables à celles de l'ordre physique et matériel; et qu'ainsi que les corps, après avoir montré une apparence gracieuse et reguliere, finissent par devenir hideux et difformes, de même dans la classe intellectuelle, les *Tableaux impurs* les plus séduisants, ne tardent pas à se décomposer, et à déceler leur illégitimité. C'est tout ce que je puis dire sur ce point.

Résumons en peu de mots toutes les vérités qui viennent d'être exposées.

Elles nous apprennent que par une suite de l'amour que la Sagesse a pour l'homme, elle dut, lors même qu'il détourna pour la premiere fois les yeux de sa lumiere, lui en conserver des rayons proportionnés à la foiblesse de sa vue, et qu'à quelque degré que son crime l'eût fait descendre, il ne pouvoit tomber que dans les mains de son Dieu.

Et même n'étant pas gêné, comme nous, par les idées fausses et les voiles ténébreux que sa malheureuse

malheureuse postérité ne cesse d'ajouter a sa dégradation originelle, quelque criminel qu'il fût, il étoit encore bien plus près que nous de ce Dieu qui l'avoit formé ; il pouvoit mieux appercevoir la source pure dont il venoit de se séparer ; il ne languissoit pas comme nous dans le néant, et l'insensibilité des maux dont nous sommes dévorés. Enfin, autant il est vrai que nous n'avons que des regrets sur l'état de notre premiere existence, autant le premier homme coupable eut-il à la fois et des regrets et des remords.

A mesure que la postérité de l'homme s'est multipliée, et que les temps se sont écoulés, la grandeur et la bonté de la Sagesse suprême ont dû se manifester de plus en plus, en plaçant près de lui des *Images vivantes* d'elle-même, ou des *Agents* assez *virtuels* pour le porter à en recouvrer la ressemblance.

Ces *Agents* ont dû l'initier aux actes qu'ils exerçoient eux-mêmes, puisque ces actes n'étoient institués que pour lui ; que pour l'aider à séparer de lui-même ce qui contrarie sa vraie nature, et à se rapprocher de ce qui manque à la perfection et à la vie de son Etre ; que pour lui rendre enfin la vue de ces *Vertus* qu'il devoit contempler dans leur unité lors de son état glorieux, et le mettre à portée de les exprimer

ensuite

ensuite dans leur pureté, et de remplir à la fois par-là, sa destination et le Décret que le premier des Principes prononça sur lui, lorsqu'il lui donna l'existence.

C'est là où nous reconnoîtrons les bases et les voies qui sont présentées à la volonté de l'homme pour accomplir son œuvre. Car de même que ces bases seroient inutiles, si la volonté de l'homme ne les mettoit à profit, de même la volonté de l'homme, quoiqu'étant le principal mobile de son œuvre, demeureroit sans efficacité, si elle n'avoit des bases sur lesquelles elle pût exercer son action. C'est ce qui a fait dire à quelques Anciens que *les Prieres sacrées nous avoient été données par les Dieux.* Mais il y a un genre de prieres destiné à nous faire obtenir ces dons précieux, ce sont les prieres de la douleur, et celles-ci ne peuvent nous venir du centre supérieur et suprême, attendu qu'on n'y souffre point. « La sagesse infinie a pris soin cependant de prévenir notre foiblesse, et notre négligence à satisfaire le besoin que nous avons de prier, et quelques'uns pensent qu'elle a placé sur la terre un animal qui ne chante à des heures marquées et fréquentes, que pour avertir les hommes de vacquer à cette salutaire occupation. »

Tel

Tel est le Tableau des loix et des vérités que nous avons établies solidement, en les appuyant sur les rapports et la nature des Etres. Cherchons à en confirmer l'évidence par l'universalité des signes et des traces visibles qu'elles nous offrent parmi tous les Peuples de la Terre.

I O.

La sublime origine de l'homme, sa chûte, l'horreur de sa privation actuelle, la nécessité indispensable que des Agens visibles aient apporté des secours supérieurs sur la Terre, et qu'ils aient employé des moyens sensibles pour en rendre les vertus efficaces, voilà autant de vérités tellement gravées dans l'homme, que tous les Peuples de l'Univers les ont célébrées, et nous ont laissé des traditions qui les confirment.

Tous les récits historiques, allégoriques et fabuleux, renfermés dans ces traditions, parlent du premier état de l'homme dans sa pureté, des crimes et de la punition de l'homme coupable et dégradé ; ils exposent avec une égale évidence les bienfaits des Divinités envers lui, pour

pour adoucir ses maux et le délivrer de ses ténebres.

Ce n'est point assez qu'on y ait déifié les hommes vertueux qui ont donné à leurs semblables des exemples de justice et de bienfaisance, et qui ont retracé par leurs actions quelques vestiges de notre premiere loi ; on n'a pas craint d'y faire descendre sur la Terre les Divinités mêmes, pour apporter à l'homme les *secours supérieurs*, que des Héros mortels ne pouvoient lui faire connoître, et pour l'engager à devenir semblables à elles, comme l'unique moyen de se rendre heureux.

En même temps, ceux qui ont eu soin de nous transmettre de tels récits, s'accordent à nous représenter ces Divinités bienfaisantes sous des formes sensibles, et analogues à la région que nous habitons ; parce que sans cela leurs secours auroient été en quelque sorte perdus pour des Etres aussi grossiérement corporisés que nous le sommes.

Enfin, chez toutes les Nations, les secours de ces Divinités bienfaisantes ont été célébrés par des cultes. Qui oseroit assurer même que toutes les loix, tous les usages, toutes les conventions sociales, civiles, politiques, militaires, religieuses que l'on voit établies sur la Terre, ne soient pas des traces parlantes de ces institutions primitives;

qu'elles ne soient pas des émanations, altérations ou dégradations de ces premiers présens faits à l'homme après sa chûte, pour le ramener à son Principe? Car il ne faut pas oublier que les hommes peuvent tout altérer, qu'ils peuvent tout corrompre, mais qu'ils ne peuvent rien inventer.

Nous aurions donc sous les yeux un moyen de plus, pour lire et pour reconnoître dans toutes les œuvres de l'homme, la loi qui le concerne et à laquelle il devroit s'attacher; attendu que malgré les différences infinies que nous offre la forme de ces institutions humaines dans tous les lieux de la Terre, elles ont toutes le même but, le même objet, et que ce but perce par-tout ses enveloppes.

Il faut convenir néanmoins que les traditions allégoriques et fabuleuses, à force de vouloir assimiler les Dieux à l'homme, leur ont donné souvent ses passions et ses vices; qu'elles les ont fait agir comme les Etres les plus corrompus; et que les avilissant ainsi à nos yeux, elles ont en quelque sorte perdu tous leurs droits à notre croyance.

Mais ne doit-on pas sentir que si la Mythologie s'annonce sous des apparences ridicules, telles que ces fureurs, cette jalousie, cette ardeur

des

des sens qui paroît y être presque le seul mobile des Dieux et des Héros, c'est qu'étant un tableau universel, elle doit offrir les maux et les biens, l'ordre et le désordre, les vices et les vertus qui circulent dans la sphere de l'homme.

D'ailleurs l'abus des mots, et l'ignorance de leur véritable signification, ont donné à ces récits emblématiques, une multitude de sens louches et forcés qu'ils n'avoient pas dans l'origine, où ils peignoient des objets aussi réguliers, aussi élevés, aussi respectables que ces emblêmes paroissent aujourd'hui imparfaits, ridicules et dignes de mépris.

C'est par-là qu'on peut expliquer en partie les contradictions que présente la Mythologie. L'ignorance du vrai sens des noms, a porté à attribuer au même Etre, à un Héros, à une Divinité, des faits et des actions qui appartenoient à des Etres différens; on ne doit donc pas être surpris d'y voir le même personnage montrer dans ses actions, tantôt l'orgueil et l'ambition des Etres les plus coupables, tantôt l'excès de la débauche la plus honteuse, tantôt les vertus des Héros et des Dieux : il ne faut point s'étonner d'y voir Jupiter maître du Ciel, Chef des Dieux terrestres, ses freres, et Jupiter livré aux passions les plus vicieuses; d'y voir Saturne être à la fois le Pere des Dieux, et manger ses enfans; enfin, d'y

voir Vénus Uranie, et Vénus Déesse de prostitution ; ainsi, quoiqu'on trouve rassemblés dans la Mythologie, tous les faits et tous les types; quoiqu'elle présente plusieurs tableaux opposés sous les mêmes noms, l'intelligence doit en discerner les couleurs et les véritables sujets.

Au reste, j'indiquerai tout à l'heure un point de vue lumineux sur cet objet important, par lequel on découvrira des solutions plus satisfaisantes, parce que l'on y verra sortir de l'homme même la vraie source de toutes les Mythologies ; car il ne faut pas chercher ailleurs que dans lui, l'origine naturelle de tous les faits soumis à ses spéculations.

Si l'on réfléchit sur l'universalité des opinions des Peuples relativement aux manifestations visibles des Puissances divines, sur les preuves que nous avons données de la nécessité de ces manifestations pour l'accomplissement des Décrets suprêmes, et sur les traces qui nous en restent dans toutes les institutions quelconques établies sur la Terre, nous serons très-disposés à croire que ces manifestations ont eu lieu en effet parmi les hommes.

L'on se confirmera dans cette idée, si l'on considere que de pareilles traditions se sont trouvées chez les Peuples séparés de notre continent

continent par des distances considérables et par des mers immenses ; chez des Nations qui ont respiré le même air que nous, qui ont joui du même soleil pendant nombre de siecles, sans nous connoître et sans nous être connus.

Les différens Peuples de l'Amérique avoient des idées uniformes sur la création de l'Univers, et sur le *nombre* qui en a dirigé l'origine ; ils admettoient, comme les anciens Peuples, une multitude de Dieux bienfaisans et malfaisans dont il étoit rempli, et auxquels ils offroient de nombreuses victimes en sacrifice ; ils étoient d'accord avec tous les Peuples, sur la perfection d'un état antérieur pour l'homme, sur sa dégradation, sur la destinée future des bons et des méchans ; ils avoient des Temples, des Prêtres, des Autels ; un feu sacré entretenu par des Vestales, soumises à des loix séveres, comme elles l'étoient chez les Romains. Les Péruviens eurent des Chefs visibles, lesquels, comme Orphée, se dirent enfans du Soleil et obtinrent les hommages de leurs contrées ; ils avoient une idole dont le nom, selon les Interpretes, signifie *trois en un* : les Mexicains en avoient une qu'ils regardoient tous comme un Dieu qui s'étoit corporifié en faveur de leur Nation. Enfin, il suffiroit peut-être de changer les noms, pour trouver chez ces Peuples la même théo-

gonie, et les mêmes traditions qui sont de toute antiquité dans l'ancien Monde.

Si la persuasion des manifestations visibles des Puissances divines et de leur nécessité, n'étoit pas dans l'homme un sentiment essentiel et analogue à sa propre nature, ces opinions ne se seroient communiquées que par tradition, de proche en proche. Elles n'auroient point existé chez ces Peuples, s'ils n'ont jamais tenu à nous par aucun lien : ou elles se seroient effacées de leur souvenir par la longueur des temps depuis notre séparation, si primitivement nous les avions partagées avec eux.

Nous ne prétendons point, par cette alternative, fortifier les incertitudes et les soupçons qui ont pu régner sur la diversité d'origine de tous ces Peuples. On ne doute plus aujourd'hui que le Nord de l'Asie ne communique de très-près au Nord de l'Amérique ; que le détroit qui sépare ces continens ne soit rempli d'Isles, qui en rendent la communication plus facile ; enfin, que leurs habitans ne commercent ensemble, et que même dans le Nord de l'Asie, il n'y ait des Peuplades Américaines.

Indépendamment de cette voie de communication entre les deux continens, il faut croire que dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis les premiers

miers siecles, plusieurs Navigateurs, soit de l'Orient, soit de l'Occident, ont été jetés sur ces plages inconnues, où produisant en divers lieux différentes Peuplades, ils leur auront transmis les vices et les vertus, l'ignorance et les lumieres qu'ils avoient apportées avec eux.

Car si l'on considere la diversité des Nations qui habitoient l'Amérique, la variété extrême de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs langues, et même de leurs facultés physiques; si l'on considere que la plupart de ces Nations ou familles étoient inconnues les unes aux autres, et ne montroient aucun indice qu'il y eût jamais eu de relation entr'elles, on se démontrera sans peine qu'elles doivent leur existence à divers naufrages, ou a des émigrations de l'ancien continent, et que leurs peres ont été jetés sur ces rivages à des époques différentes et dans des siecles éloignés.

Sans nous arrêter plus long-temps à cette question, et quelle que soit la maniere dont cette population a eu lieu, on ne peut se dispenser de reconnoître une unité d'origine primitive, à des Peuples dont les diverses especes engendrent avec nous, et dont les fruits provenant de ces alliances, engendrent à leur tour; à des Peuples, chez qui l'on découvre les traces des vérités que nous avons annoncées sur la né-

cessité de la manifestation des facultés et puissances de l'Etre divin dans cet Univers et devant les hommes ; enfin, à des Peuples qui sont absolument semblables à nous par leur nature, par leurs idées fondamentales, et par leurs traditions.

Disons plus ; quand même leur origine primitive ne seroit pas commune avec la nôtre, dès qu'ils nous ressemblent, ils doivent participer aux mêmes avantages. Enfin, s'ils sont hommes, s'ils sont comme nous dans la privation et le besoin de l'ETRE supérieur et universel qui les a formés, cet ETRE tient à eux, comme à toutes ses autres productions. Ainsi, quand ils n'auroient jamais eu de communication avec notre continent, cet ETRE auroit toujours pu leur faire parvenir des preuves et des manifestations de son amour et de sa sagesse.

Quant à l'antiquité des temps, où les manifestations de ces *Vertus* supérieures ont commencé à s'opérer parmi les hommes, les traditions de la plupart des anciens Peuples nous offrent encore les indices les plus sûrs.

L'origine de ces Peuples est presque toujours enveloppée d'un voile merveilleux et sacré. Ils se disent presque tous protégés, et même descendans

cendans de quelque Divinité, qui a présidé à leur naissance, qui a fondé leur établissement, et qui les soutient par un pouvoir invisible.

N'est-ce pas nous annoncer depuis quel temps l'œil de la Sagesse veille sur l'homme, malgré son crime ? N'est-ce pas nous dire que, dès l'instant que l'homme est devenu coupable et malheureux, la lumiere s'est empressée de venir au devant de lui, en se partageant, pour ainsi dire, afin de se mettre à sa portée, et n'a cessé depuis de répandre les mêmes bienfaits sur toute sa postérité ?

Il ne seroit pas aussi facile de déterminer, d'après les traditions, le nombre des actes solemnels de manifestation que les Puissances divines ont faites parmi les hommes, depuis cette premiere époque.

Les doctrines anciennes, ne s'accordant point à cet égard, font naître des doutes sur la plupart des Agens qu'elles nous présentent; en sorte qu'on est réduit à penser qu'il peut y en avoir dont la tradition ne nous a pas transmis la mémoire, et que plusieurs de ceux qu'elles nous annoncent comme de vrais Agens de ces facultés suprêmes, n'ont jamais existé, ou n'étoient peut-être que des imposteurs.

Des observations bien attentives, et fondées sur la connoissance des véritables loix des Etres, pourroient

pourroient sans doute nous guider pour *nombrer* ces manifestations et pour en calculer les époques : car, selon les notions les plus naturelles, elles doivent être égales et relatives au *nombre* des *facultés* et des *vertus* que l'homme avoit abandonnées; c'est-à-dire, analogues à la véritable nature de l'homme, dont par leur *nombre* elles doivent opérer le *complément* et la *justesse*. Mais la génération présente n'en est pas encore là; les fausses idées qu'elle a prises de l'homme et de sa destination, lui ferment encore les routes qui menent au Sanctuaire de la Vérité.

Par les mêmes raisons on ne doit point être surpris, si le sens sublime que nous faisons entrevoir dans les traditions mythologiques des anciens Peuples, paroît imaginaire à la plupart des hommes. Ils ont tellement perdu de vue la science de leur Etre et celle de leur Principe, qu'ils ne connoissent plus aucun des rapports qui les lieront éternellement l'un à l'autre.

En effet, le vulgaire ne voit dans les récits mythologiques que le jeu de l'imagination des Ecrivains, ou la corruption des traditions historiques, ou peut-être les effets de l'idolâtrie, de la crainte, ou du penchant des Peuples pour les faits merveilleux. Ainsi, en exceptant quelques

allégories

allégories ingénieuses, tout dans la Fable lui paroît bizarre, ridicule, extravagant.

Des hommes estimables, et placés dans la classe des Savans, ont employé la plus vaste érudition, à établir à cet égard des systêmes plus sensés que l'opinion commune : mais, comme ils n'ont point assez approfondi la nature des choses, leur doctrine, toute imposante qu'elle puisse être, reste au dessous des traditions qu'ils ont essayé d'interpréter.

En effet, l'on ne peut porter un autre jugement de ceux qui ont borné exclusivement à un objet inférieur et isolé, le sens des traditions mythologiques, qui se sont efforcés d'y faire voir par-tout le systême particulier qu'ils avoient embrassé, et qui n'ont point apperçu que ces traditions, n'ayant pas toutes le même caractere, ne pouvoient supporter la même explication; que les unes, tenant à la haute antiquité, renfermoient les emblêmes des vérités les plus profondes; que d'autres, beaucoup plus modernes, ne devoient leur existence qu'à la superstition et à l'ignorance des Peuples, qui n'ayant pu comprendre les traditions primitives, les ont altérées et confondues avec les traditions postérieures et particulieres à chaque Nation; que le mêlange de ces traditions, les préjugés des Historiens, et les fruits de l'imagination des Poëtes, avoient augmenté

augmenté l'obscurité. En sorte que loin de vouloir concentrer la Mythologie dans un objet particulier, on devroit plutôt convenir qu'elle présente des faits qui n'ont aucune analogie.

Enfin, s'il est permis à tous les Observateurs d'y chercher des rapports avec la classe des choses qui leur sont connues, la raison défend d'être assez aveugle pour n'y voir rien au-delà, et pour réduire à un objet inférieur et borné, des emblêmes qui peuvent avoir un but plus vaste et plus élevé : elle s'oppose, bien plus encore, à ce qu'on donne à ces traditions et à ces emblêmes, un sens et des allusions qui n'ont jamais pu leur convenir.

Ce sont ces applications fausses et rétrécies que nous nous proposons de détruire, afin d'élever la pensée de l'homme à des interprétations plus justes, plus réelles et plus fécondes.

Cependant, pour ne point nous écarter de notre marche, à laquelle ces remarques ne sont qu'accessoires, nous nous bornerons à examiner les deux principaux systêmes mythologiques ; ce qui suffira pour fixer l'opinion que l'on doit avoir de tous les autres.

Le premier de ses systêmes présente dans toutes les Fables de l'Antiquité, les emblêmes des travaux

travaux champêtres, les indices des temps et des saisons propres à l'Agriculture, et toutes les loix, que la Nature terrestre et céleste est forcée de suivre, pour l'accroissement, l'entretien et la vie des productions végétatives.

Ce systême une fois conçu par les Observateurs, ils ont fait des efforts étonnans pour le justifier, et pour y trouver des rapports avec tous les détails de la Mythologie : mais pour en appercevoir le défaut, la plus legere attention sera suffisante.

En aucun temps, chez aucun Peuple, on n'a vu faire usage de figures plus belles et plus nobles que les choses figurées. Ne seroit-ce pas renverser toutes les notions que nous avons de la marche de l'esprit de l'homme, que de prétendre qu'il a employé le supérieur pour emblême de l'inférieur, et qu'il a imaginé des symboles et des hiéroglyphes plus élevés et plus spirituels que l'objet qu'il vouloit désigner.

N'est-il pas certain, au contraire, que le vrai but de l'*emblême* est de voiler aux yeux du vulgaire quelque vérité, dont l'abus ou la profanation seroient à craindre, si elle étoit révélée ; de faire en sorte qu'il soit difficile à celui qui n'est pas digne de cette vérité, de la découvrir ou d'y remonter par l'emblême, tandis que ceux qui sont heureusement disposés, appercevront d'un

d'un coup d'œil tous les rapports qu'il renferme.

N'est-il pas certain aussi que les *symboles* et les *hiéroglyphes* sont des tableaux ou des signes destinés à rendre sensibles au plus grand nombre les vérités et les Sciences utiles, et à les faire comprendre à ceux dont l'esprit borné ne pourroit les appercevoir, ni en conserver le souvenir, sans le secours de ces signes grossiers ?

Ces définitions simples démontrent assez que les emblêmes, les figures, les symboles ne peuvent être ni supérieurs, ni même égaux à leurs types; parce qu'alors la copie s'éleveroit au dessus de son modele, ou pourroit se confondre avec lui : ce qui la rendroit inutile.

Il suffit donc de comparer la plupart des emblêmes mythologiques avec les types que les Interpretes ont voulu leur donner, pour décider d'après l'infériorité de ces types, si leur application peut présenter quelque justesse.

Qu'on examine, en effet, ce qui paroîtra plus noble, plus ingénieux, ou des détails grossiers et mécaniques du Labourage, ou de ces Peintures vives dans lesquelles on fait jouer toutes les passions, et où l'on personnifie tous les vices et toutes les vertus.

Qu'on examine en outre, si l'on peut regarder comme le type de la Mythologie, les constellations célestes et leurs influences sur les corps terrestres,

restres, relativement à la végétation. Cette opinion présentant la même infériorité du type à la figure, les mêmes motifs la rendent inadmissible.

Quant aux signes astronomiques vulgaires, sur lesquels on voudroit fixer exclusivement notre pensée, disons que, par ignorance, l'homme les a presque tous établis sur des divisions idéales, sur des noms arbitraires d'animaux, de personnages et d'autres objets sensibles, dont les rapports qu'on nous présente, étant imaginaires et conventionnels eux-mêmes, n'offrent point l'idée d'un vrai type, et ne sont que des figures vagues, étrangeres aux *véritables signes* astronomiques, et aux *vertus* qui leur servent de mobiles.

Ceci doit suffire pour ouvrir les yeux à ceux qui n'apperçevant qu'un objet isolé dans les traditions fabuleuses, croient que toute la Mythologie des Anciens ne doit son origine qu'à l'Agriculture et à l'Astronomie. L'erreur vient de ce que postérieurement on a confondu quelques symboles de ces deux Sciences avec les traditions symboliques primitives. Par-là les hommes se sont trouvés encore plus éloignés des vérités simples et importantes, qui faisoient l'objet de ces traditions.

Ainsi,

Ainsi, sans prétendre nier les symboles en petit nombre, que l'Agriculture et l'Astronomie ont fourni à la Mythologie, nous pouvons rendre service à nos semblables, en les avertissant que ces traditions, telles que nous les avons reçues des Anciens, renferment une infinité d'autres emblêmes, pour lesquels il est de toute impossibilité d'admettre le même sens et les mêmes rapports ; parce que leur type ne se trouve ni dans la terre, ni dans les astres, ni dans aucun Etre corporel.

Ceux qui ont donné ces interprétations de la Mythologie, en ont fait descendre également l'Art de l'Ecriture et de la Peinture, comme devant servir à transmettre les signes visibles des loix et des faits, dont les Nations vouloient perpétuer la mémoire et l'intelligence. Ils ont expliqué par ce même principe tous les emblêmes de l'idolâtrie, prétendant que les figures hiérogliphyques qu'elle employoit, n'étoient que la représentation symbolique des objets matériels de son culte.

Ils ont cru en trouver des preuves dans les traditions des Hébreux, où un Prophete parle des Peintures sacrileges qu'il apperçut sur les murs du Temple de Jérusalem, et devant lesquelles les Anciens d'Israël et le Grand-Prêtre même, tenant l'encensoir à la main, sembloient

offrir

offrir des sacrifices criminels. Tout ce que nous nous permettrons de dire sur cette interprétation, c'est qu'il seroit à souhaiter qu'elle fût aussi vraie qu'elle est ingénieuse.

Des observateurs ont réfuté avant moi le système que je viens de combattre relativement à l'Agriculture; mais après l'avoir détruit, ils ne l'ont pas remplacé. Car, dire aux hommes que la Mythologie n'a voulu peindre que le feu vivant de la Nature, et que leur unique objet doit être d'en disposer, pour la réparation de leurs forces, et pour la conservation de leur forme corporelle; c'est leur donner, il est vrai, une grande idée, mais ce n'est pas leur donner le complément de la vérité; puisque les hommes ont encore une destination plus élevée. Ainsi, c'est tomber dans le cas des Philosophes hermétiques, dont nous allons observer les dogmes et la doctrine.

La regle qui exige que les types soient supérieurs aux figures, aux symboles et aux hiéroglyphes, s'applique également à l'opinion de ceux qui ne voient dans les traditions anciennes, que les procédés de l'Art hermétique; qui n'apperçoivent dans les Divinités de la Mythologie, que les emblêmes des matieres ou des substances premieres, sur lesquelles ils prétendent opérer.

Le but de l'Art hermétique, le plus généralement connu, ne s'éleve jamais au dessus de la matiere : il se borne pour l'ordinaire à deux objets ; l'acquisition des richesses, la préservation et la guérison des maladies : ce qui, au gré de ses Sectateurs, ne laisse plus de bornes aux desirs et au pouvoir de l'homme, et lui permet d'espérer des jours heureux et d'une durée infinie.

En vain quelques partisans de cette Science séduisante, prétendent-ils obtenir par elle, une Science plus noble encore, qui les éleveroit autant au dessus des adeptes matériels, que ceux-ci le seroient au dessus du vulgaire. Ces hommes, très-louables dans leurs desirs, cessent de l'être, dès que l'on considere par quelle voie ils cherchent à les remplir. Car une substance quelconque ne peut produire que des fruits de sa nature : et très-certainement les fruits après lesquels ils semblent soupirer, sont d'une nature bien différente des substances qu'ils soumettent à leurs manipulations.

Si l'Art hermétique matériel n'atteint pas au-delà des objets matériels, cet Art n'est pas dans une classe plus élevée que l'Agriculture ; il est donc évident que les emblêmes et les symboles de la Mythologie lui sont également étrangers, puisqu'ils présentent le langage de l'intelligence, et qu'ils donnent une vie et une action à

des

des facultés qui sont inconnues à la matiere.

Ceux qui ont cru voir tant de rapports entre des choses aussi différentes, ne les ont confondues qu'en se laissant séduire par l'uniformité des loix qui leur sont communes. Il faut observer des temps, des degrés, des mesures, des poids, des quantités, pour la direction des procédés hermétiques ; il faut de même un *poids*, un *nombre*, une *mesure*, pour nous *diriger* conformément aux loix de notre Nature intelligente. Il faut une précision, une justesse extrême dans toutes les opérations hermétiques; il faut, avec bien plus de nécessité encore, suivre un ordre fixe et régulier dans la *marche intellectuelle*.

Ce sont ces conformités qui ont abusé les Observateurs. Ils ont attribué à des opérations absolument matérielles, une foule de principes qui ne pouvoient convenir qu'à des objets supérieurs par leur action et par toutes les propriétés qui leur sont inhérentes. Par-là il est certain qu'ils ont ravalé les anciens symboles, au lieu de nous les expliquer.

La méprise des Sectateurs de la Science hermétique vient donc de ce qu'ils ont sans cesse confondu, et dans leur doctrine et dans leur œuvre, deux Sciences parfaitement distinctes.

L'amour du Principe suprême n'avoit pré-

senté aux hommes les loix de la Nature matérielle, que pour les aider à y reconnoître des traces du modele vivant qu'ils avoient perdu de vue. Au contraire, les Philosophes hermétiques se sont servi de cette similitude entre le modele et l'image, pour les confondre et n'en composer qu'un seul Etre.

Trompés par cette idée précipitée, les Philosophes hermétiques n'ont pas vu que la simple Physique matérielle, à laquelle ils ont appliqué tous leurs efforts, ne méritoit point ces mysteres, ni ce langage énigmatique et enveloppé que présentent les anciens emblêmes; ils n'ont pas vu que, s'il existoit une Science digne de l'étude et des hommages de l'homme, c'étoit celle qui mettoit sa grandeur en évidence, en l'éclairant sur son origine, et sur l'étendue de ses facultés naturelles et intellectuelles.

On peut donc dire que si leur objet n'est pas chimérique dans tous les sens possibles, la voie qu'ils suivent est au moins très-étrangere au véritable emploi de l'homme, et tout-à-fait opposée à celle de la vérité, qu'ils semblent tous honorer.

Premiérement, ils attaquent cette vérité, en prétendant l'égaler dans leur œuvre, et en cherchant à faire les mêmes choses qu'elle, sans son ordre; quoiqu'ils se défendent de cette inculpation, en disant avec raison qu'ils ne créent point.

Secondement

Secondement, ils attaquent cette vérité, de la maniere la plus insensée, en cherchant à faire son œuvre par une voie opposée à celle qu'elle a suivie dans toutes ses productions. Ainsi, n'agissant pas par la *voie virtuelle*, ils ont beau se procurer l'esquisse de toutes les Natures, ils ne retirent jamais que des fruits muets, silencieux, sans vie, sans intelligence, devant lesquels ils se prosternent, il est vrai, comme s'ils les avoient reçus de la Vérité même: mais ils cesseroient de les exalter, s'ils en connoissoient la source et l'origine; et, tout en jouissant de ces fruits, ils gémiroient sur les procédés qui les leur procurent, et sur la médiocrité des avantages qu'ils en peuvent espérer.

En effet, les procédés de l'Art hermétique ne peuvent ébranler le siege du *Principe*, sans ébranler le *Principe* lui-même, puisque c'est-là qu'il regne et qu'il agit. Or n'est-ce pas tenir une marche absolument contraire à la nature des Etres matériels, que de vouloir en gouverner le *Principe*, par une autre action que celle qui est analogue à sa propre essence? Ne viole-t-on pas par-là l'ordre établi, tant pour la Nature temporelle matérielle, que pour la Nature temporelle immatérielle?

D'ailleurs ce *Principe* étant actionné par

une autre loi que *celle qui lui est propre*, et ne recevant ainsi qu'un ébranlement foible et passager, ne rend de même qu'une action foible et passagere.

Voilà pourquoi ces résultats ne parlent qu'à la vue; pourquoi l'on ne peut les appercevoir qu'à la faveur de la lumiere élémentaire naturelle, ou artificielle; pourquoi ils n'ont qu'un temps; et pourquoi, ce temps étant passé, ils ne se manifestent plus; enfin, pourquoi ils n'ont aucune des conditions indispensables pour être vrais, pour fournir des preuves qu'ils ont été extraits par la bonne voie, et pour montrer qu'ils ont effectivement en eux le germe de leur *feu* et de leur *vie*.

Ceci, je le sais, ne sera compris que par les Philosophes hermétiques, et par des hommes instruits dans des Sciences plus profondes et plus essentielles que la leur. Cependant ceux qui ignorent les procédés de l'Art hermétique, et qui ne connoissent aucun des fruits qui peuvent en provenir, m'entendront assez pour apprendre à discerner ces fruits, s'ils avoient un jour occasion d'en appercevoir, et pour se tenir en garde contre l'abus des expressions employées par les Partisans de cette Science: car parmi ceux-ci, il en est qui sembleroient assez habiles, et assez persuadés, pour être dangereux; mais leur est-il possible

possible d'être de bonne foi, en suivant le culte des substances corruptibles; et en se dissimulant qu'ils ne recherchent avec tant d'ardeur un esprit qui soit matiere, que pour pouvoir se passer de celui qui ne l'est pas?

Cet abus d'expressions, cette confiance, ou plutôt ces illusions se montrent à découvert dans les prétentions de la plupart des Philosophes hermétiques, qui se flattent de pouvoir opérer sur la matiere premiere.

Tous les procédés sensibles et matériels, loin de tomber sur la matiere premiere, ne peuvent jamais avoir lieu que sur la matiere seconde et mixte; attendu que la matiere premiere ne peut être sensible ni à nos mains, ni à nos yeux, ni à aucun de nos organes, qui ne sont eux-mêmes que matiere seconde et composée.

D'ailleurs, quelle disproportion n'y a-t-il pas entre le feu grossier et déja déterminé qu'ils emploient, et le feu fécond et libre, qui sert d'agent à la Nature? Et que peuvent-ils attendre de leurs vains efforts, s'ils comparent l'objet de leurs desirs, avec ce qu'ils recevroient par la *jouissance* et l'*emploi* d'un *feu* plus pur et moins destructeur?

Nous ne rappellerons point ce qui a été dit dans l'Ouvrage déja cité, sur la différence de la matiere premiere et de la matiere seconde,

ou, si l'on veut, sur la différence des corps et de leur Principe. Il suffit de dire que cette matiere premiere, ou ce Principe des corps, est constitué par une loi simple, et qu'il participe à l'unité, ce qui le rend indestructible : au lieu que la matiere seconde, ou les corps, sont constitués par une loi composée, qui ne se montre jamais dans les mêmes proportions, et qui par-là rend incertains et variables tous les procédés matériels de l'homme.

A défaut d'avoir fait ces distinctions importantes, les Philosophes hermétiques sont à tout instant dupes de leur premiere méprise ; et leur doctrine, ainsi que leur marche, conduit à l'erreur tous ceux qui se laissent séduire par le merveilleux des faits qu'ils nous présentent.

L'usage où ils sont d'employer la priere pour le succès de leur œuvre, et leur persuasion de ne pouvoir jamais l'obtenir sans cette voie, ne doit point en imposer. Car c'est ici où leur erreur se manifeste avec plus d'évidence ; puisque leur travail, se bornant à des substances matérielles, ne s'éleve point au dessus des causes secondes.

Or ces causes secondes étant par leur nature au dessous de l'homme, ce n'est pas le tromper que de lui dire qu'il est fait pour en avoir la disposition. Si les Philosophes hermétiques ont assez d'expérience et de connoissances pour pré-

parer

parer convenablement les substances fondamentales de leur œuvre, et que cet œuvre soit possible, ils doivent donc y parvenir avec certitude, sans qu'il soit besoin pour cela d'interposer d'autre *Puissance* que celle qui est inhérente à toute la matiere, et qui constitue sa maniere d'Etre.

D'ailleurs, il est un danger presque inévitable, auquel le Philosophe hermétique est exposé : c'est qu'en priant pour son œuvre, il n'arrive que trop souvent qu'il prie sa matiere même. Plus les fruits qu'il obtient, paroissent parfaits et dégagés des substances grossieres, plus il est tenté de croire qu'ils approchent de la Nature divine ; parce que ses sens voyant quelque chose de supérieur à ce qu'il apperçoit ordinairement, il est séduit par ces apparences, et croit avoir des motifs très-légitimes pour se justifier son erreur. Par cette voie les Philosophes hermétiques, s'enfonçant dans de nouvelles ténebres, perpétuent les tristes suites de leur enthousiasme et de leurs préventions.

Je m'arrête peu au motif qui les empêche de révéler leurs prétendus secrets, à cette crainte qu'ils affectent, que si leur science devenoit universelle, elle n'anéantît les Sociétés civiles et les Empires, et ne détruisît l'harmonie qui paroît être sur la Terre. Comment leur science pourroit-elle

pourroit-elle devenir universelle, si comme ils l'enseignent, elle ne peut être le partage que du petit nombre des Elus de Dieu? Et d'ailleurs qu'est-ce que les Sociétés civiles et les Empires auroient à regretter, si en changeant de forme, ils ne renfermoient plus dans leur sein que des hommes vertueux, et assez instruits pour savoir éloigner les maladies, de leur corps, les vices, de leur cœur, et l'ignorance, de leur esprit?

Réunissant à toutes ces observations, la grande loi de l'infériorité que doivent avoir les emblêmes envers leur type, on reconnoitra que la Philosophie hermétique n'a pu être le premier but, ni le type réel des allégories de la Fable. Il seroit contre la vraisemblance, que la nature de l'homme éclairé l'eût porté à imaginer l'intervention des Divinités, pour voiler une Science qui se contredit et qui les injurie; une Science qui nourrit cet homme de l'espoir de l'immortalité, et qui le dispense de la tenir de leur main; qui lui promet, sans leur secours, les droits les plus puissans sur la Nature; qui, si elle est possible dans toute son étendue, doit se trouver dans les simples loix des substances élémentaires, et dès-lors est inférieure à la Science vraiment propre à l'homme; qui, si elle a une source plus élevée, n'est plus à

notre

notre disposition; qui enfin renferme en elle seule, plus d'illusions et de danger que toutes les autres Sciences matérielles ensemble, parce qu'étant fausse comm'elles dans sa base et dans son objet, elle a néanmoins par ses procédés, par sa doctrine et par ses résultats, plus de ressemblance avec la vérité.

Si dans les différentes classes de Philosophes hermétiques, il en est qui semblent prendre un vol plus élevé, et qui prétendent parvenir à l'œuvre, sans employer aucune substance matétérielle, nous ne pouvons nier que leur marche ne soit fort distinguée : mais nous ne trouverons pas leur objet plus digne d'eux, ni leur but plus légitime.

II.

PLUS j'ai démontré avec évidence que l'Agriculture et la Science hermétique n'ont pas été l'objet des emblêmes et des allégories, plus je suis engagé à indiquer clairement quel en peut être le véritable but.

Plusieurs Observateurs ont déja donné à ces traditions

traditions une interprétation plus vivante, plus noble, plus analogue à nous-mêmes que celles que nous venons de parcourir. Je ne crains point de m'abuser, en adoptant hautement la doctrine de ces judicieux Interpretes. Plus elle sera sublime, moins il y aura d'erreur à se rapprocher d'eux.

L'homme, son origine, sa fin, la loi qui doit le conduire à son terme, les causes qui l'en tiennent éloigné, enfin, la *Science de l'homme*, inséparablement liée à celle du Premier de tous les Principes, voilà les objets que les Auteurs des Traditions primitives ont voulu peindre; voilà ce qui peut seul ennoblir et justifier leurs symboles; voilà le seul type digne de leurs emblêmes; parce qu'ici le type est supérieur à l'allégorie, quoique l'allégorie convienne parfaitement au type.

En effet, il n'est point d'homme instruit de sa vraie nature, qui, s'il cherche à pénétrer le sens des Traditions mythologiques, n'y apperçoive avec une espece d'admiration, les symboles des faits les plus importans pour l'espece humaine et les plus analogues à lui-même.

Alcyonée, Pandore, Deucalion, Sisyphe, les Danaïdes, Hercule, la Robe de Nessus, le Caducée, Argus, les Parques, les Champs Elysées, le fleuve Léthé, le nombre des circuits du Styx, Semélé consumée par la présence de Jupiter dans

dans sa gloire, Pygmalion, Circé, les Compagnons d'Ulysse, Tirésias devenu aveugle à l'instant, pour avoir regardé Pallas pendant qu'elle s'habilloit, les Centaures; en un mot, presque tous les détails de la Mythologie offrent à l'homme des instructions profondes, qui le confirment dans la Science que ses efforts lui ont procurée.

Mais ces emblêmes n'ont-ils d'autres fondemens que l'imagination ou le génie de ceux qui nous les ont transmis? Les Mythologistes se sont-ils proposés volontairement de semblables tableaux, ou en ont-ils reçu les plans tout tracés? C'est une question qu'il est important de résoudre.

De simples rapports entre les différens traits de la Mythologie et l'Histoire de l'homme, ne nous montreroient point une Science assez ample ni assez certaine, si nous n'élevions notre pensée jusqu'à leur origine. Pour le faire avec succès, rappellons-nous que l'épigraphe de cet écrit nous impose la loi d'expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses.

Considérant ici cet homme dans sa nature intelligente, nous répéterons qu'il est sujet aujourd'hui à recevoir une multitude de pensées diverses; qu'il en reçoit de lumineuses et d'obscures, de vastes et de bornées, de justes et de

de fausses, d'avantageuses et de malfaisantes; d'ailleurs par la loi des Décrets suprêmes, il est des hommes choisis qui, passant leurs jours dans les délices de la vérité, doivent être regardés comme vrais types des *vertus*, tandis que d'autres, par négligence ou par lâcheté, deviennent des types complets des *vices*.

Nous retraçant ensuite la nécessité de la manifestation des signes visibles des *vertus* supérieures sur la Terre; nous retraçant cette loi invariable par laquelle tous les Etres liés au temps, soit bons, soit mauvais, ne peuvent rien connoître que par le sensible, nous verrons s'il n'est pas naturel d'admettre qu'il doit y avoir une analogie et une proportion entre ces signes visibles de tous les genres et les différentes pensées de l'homme, et que les uns et les autres doivent suivre la même marche et le même cours.

La réflexion des rayons solaires n'est-elle pas proportionnée et analogue à la nature des substances qui les reçoivent; nulle sur des surfaces noires, foible sur des fluides sans couleur, plus forte sur des fluides colorés, vive sur des solides colorés et compactes, immense sur les solides purs et unis comme le verre, comme le diamant? N'est-ce pas là une preuve parlante, que les résultats intellectuels tiennent à notre maniere d'être, et qu'ils en réfléchissent nécessaire-

ment

ment l'éclat ou l'obscurité, la force ou la foiblesse, enfin, les vices et les *vertus* ?

Il existe en nous-mêmes un nouvel indice de l'existence de ces signes sensibles. Nous ne pouvons communiquer aucune de nos pensées, qu'elle ne soit précédée en nous d'un tableau engendré par notre intelligence. Quand nos pensées sont actives, le tableau qui les représente en nous, est souvent assez sensible pour nous offrir une sorte de réalité; et dans tous nos arts d'expression, nous sommes plus ou moins satisfaits, selon que les traits sensibles, sous lesquels on nous peint les pensées, sont rapprochés d'elles, et qu'ils en marquent le caractere.

Si l'on veut une preuve plus complette encore de la relation des signes sensibles avec nos pensées, nous la tirerons de l'état actuel de notre Etre, et de la loi violente qui l'assujettit. Car, s'il est évident que nous ne puissions rien recevoir dans l'intellectuel que par le sensible, et que cependant nous ne doutions pas que l'intellectuel de l'homme n'ait reçu, comme il reçoit tous les jours, des pensées, il résulte que ces pensées ont pris une modification sensible, avant d'arriver jusqu'à lui; il résulte, en un mot, que cette modification ou ce signe sensible existe

invisiblement

invisiblement autour de nous, près de nous, ainsi que la source des pensées ; et que, si au lieu des pensées secondaires que nous recevons des hommes, nous nous élevions jusqu'aux *pensées vives* et *primitives*, puisées dans leur *source* même, elles seroient nécessairement précédées des *signes analogues* et *vivans* qui leur appartiennent, comme les signes grossiers et conventionnels, tels que l'écriture et la parole, précedent pour nous les pensées que les hommes nous communiquent.

Enfin, si l'éducation de l'homme n'étoit pas si fausse et si abusive, les *signes primitifs* et *naturels* seroient les élémens de son instruction ; et il commencaroit le développement de son existence intellectuelle, par la perception et la connoissance physique de ces signes, dont le sens ne lui seroit communiqué que dans un âge plus avancé.

Quoiqu'on ne puisse appuyer ce principe que sur un très-petit nombre d'exemples, on auroit tort d'en nier la certitude. Considérons l'enfant débile et concentré dans ses organes : la tendresse vigilante de ceux à qui la Nature l'a confié, emploie tous les moyens sensibles propres à le soulager ; il en reçoit les effets, et quoique les personnes qui les lui transmettent, et le motif bienfaisant qui les fait

agir,

agir, lui soient inconnus, cela ne détruit point leur existence; et il n'en est pas moins certain que sans elles, jamais l'enfant ne recevroit aucun secours, aucune sensation favorable. Telle est l'image de ce qui se passe dans l'ordre des pensées, par rapport aux organes et aux signes qui leur sont nécessaires pour parvenir de leur source jusqu'à nous.

Sans m'étendre davantage sur la nature de ces signes, qui doivent être très-ressemblans à ceux que nous employons nous-mêmes pour la communication de nos pensées, puisque nous ne pouvons rien inventer, nous dirons que s'il y a une variété extrême entre les pensées de l'homme, de même il peut y avoir des différences considérables parmi les signes visibles qui leur appartiennent, puisque ces signes ne sont que les organes et les modifications des pensées. Alors la proportion que nous avons établie entre les pensées et leurs signes analogues, devient encore plus nécessaire et plus indispensable pour éviter la confusion.

D'après ces principes, de même que l'enfant qui commence à croître, commence aussi à appercevoir, quoiqu'obscurément, les objets qui l'environnent; de même celui qui par les premiers *progrès* de ses *facultés intellectuelles*, seroit

en état de commencer à recevoir des *pensées*, pourroit appercevoir d'une maniere incertaine, les *signes* qui les représentent; mais ces *pensées* et ces *signes* se perfectionnant proportionnellement avec l'âge, comme ses facultés physiques, la *croissance naturelle* de son Etre intellectuel le conduiroit au point d'être favorisé de *pensées vives*, justes, étendues, et d'en recevoir aussi le signe analogue; c'est-à-dire, un *signe complet de régularité*, avec des traits si parfaits et si achevés qu'il le prendroit pour un homme accompli, pour un Agent supérieur, pour un Ministre de la Divinité; comme l'homme au sortir de l'enfance reconnoît visiblement pour des hommes, les agens sensibles qui ont soulagé ses premiers besoins, et ceux dont il tient l'existence et la vie.

Celui au contraire qui auroit des *pensées fausses*, dépravées et malfaisantes, pourroit les distinguer à des *signes difformes*, et assez irréguliers pour qu'ils lui parussent provenir des *Agens* mêmes de l'erreur.

En effet, l'homme étant la plus noble pensée de Dieu, il ne devroit pas être étonnant que les *pensées divines* qui viennent jusqu'à lui, eussent des analogies avec la plus belle des formes, qui est celle de l'homme; et c'est ici que s'applique avec justesse le passage de Sanchoniaton cité précédemment,

cédemment, dans lequel il représente le Dieu Thot tirant le portrait des Dieux, pour en faire les caracteres sacrés des lettres : car le corps de l'homme est la plus belle *lettre* de tous les *alphabets* existans sur la Terre, et par conséquent la copie la plus correcte du portrait invisible de la Divinité.

On pourroit même étendre cette induction jusques sur la forme des astres qui comme l'homme sont des *lettres vivantes*, du *grand alphabet* ; et s'ils nous paroissent sphériques, c'est que telle est la forme que les objets ont pour l'homme dans son enfance, où tout lui paroît égal et uniforme ; car nous ne pouvons nier que nous ne soyions ici-bas dans l'enfance, par rapport à la *vraie connoissance* des astres.

Enfin, il faut appliquer au développement de nos facultés intellectuelles, et à toutes les merveilles qui leur appartiennent, la même progression que celle qui s'observe dans le développement des facultés physiques de l'enfant. Il y a une égale suite de degrés, des ténebres à la lumiere, même mêlange d'impressions douces et d'impressions fâcheuses, même perceptions d'objets gracieux et d'objets contraires ou malfaisans.

Si l'on ajoute à cela, les *mêlanges* qui se font dans notre Être, où les vices s'allient avec les

vertus, la lumiere avec l'obscurité, l'on trouvera pour leurs analogues, une nouvelle espece de signes, c'est-à-dire, des signes mixtes, tenant du vrai et du faux, avec des variétés infinies, relatives aux différentes mesures de *pensée juste* ou *fausse* dont les mêlanges sont formés.

Mais il est une vérité plus vaste et plus convaincante; c'est que d'après les principes qui ont été exposés sur la dégradation de l'homme et sur les liens par lesquels il tient toujours au Principe dont il est descendu, il faut que ce Principe ait communiqué aux hommes chargés spécialement de concourir au *grand œuvre*, toutes les pensées relatives à leur état ancien, actuel et même futur, afin de leur montrer à la fois ce qu'ils avoient perdu, ce qu'ils souffroient, et ce qu'ils devoient espérer.

Il faut donc que ces hommes choisis aient vu sensiblement le tableau universel de l'histoire de l'homme, dans lequel on doit comprendre ses jouissances primitives; tous les *combats* qu'il avoit à soutenir, qui se sont renouvellés et multipliés à l'infini depuis la démolition de son *premier Temple*; les *secours* perpétuels et *puissans* que la main suprême place sans cesse auprès de nous; l'harmonie et la marche de tous les Principes de la Nature; la

forme

forme et la structure de l'Univers ; les *loix* de la *Terre* ; les *vertus* de ces astres brillans qui nous éclairent ; enfin, les *Astres* plus vivans encore, qui sont de même nature que l'homme, et que, par cette raison, il lui sera permis de contempler un jour.

En un mot, il falloit que chacune de ces pensées, ou de ces connoissances, fût accompagnée du signe sensible qui lui est analogue, pour que les hommes choisis à qui la Sagesse vouloit communiquer ses lumieres, reçussent le complément des instructions qui leur étoient nécessaires.

Mais si l'homme se représente tous les jours la même vérité sous des images et des tableaux variés, il ne faudroit pas être étonné que les divers hommes choisis pour servir de *Colonnes* à l'*Edifice*, eussent reçu la connoissance des grands faits et des grandes vérités, par des signes différens, et sous des rapports qui n'offrissent pas tous les mêmes caracteres, comme nous voyons que les Langues ne se sont multipliées et diversifiées que parce que chaque Peuple a considéré le même Etre sous une face et une acception particuliere.

Il ne faudroit pas non plus être étonné que la succession des siecles eût multiplié pour l'homme les tableaux de la vérité, et les signes

qui leur sont relatifs, de façon que les hommes fussent aujourd'hui à portée de puiser à des réservoirs plus abondans qu'ils ne l'auroient pu dans les premiers temps; parce que les sources qui se sont ouvertes, dès l'instant de la chûte de l'homme, n'ont cessé et ne cessent point de couler sur sa malheureuse postérité.

De ce qui vient d'être exposé, l'on peut aisément voir descendre toutes les traditions de la Terre, et les différentes Mythologies des Peuples.

Les hommes favorisés des grandes lumieres, ne les avoient reçues que pour l'utilité et l'instruction de leurs semblables : afin de remplir cet objet ils n'auront pu se dispenser de les communiquer au petit nombre de ceux qu'ils jugeoient disposés convenablement ; et cette communication a dû se faire de deux manieres, l'une par le discours et les instructions, l'autre par l'*exercice* et l'*emploi* des *actes* enseignés aux Sages par ces *vertus* supérieures dont l'existence et les rapports avec nous ont été suffisamment démontrés.

Les Sages, en exerçant ces *actes* en présence de ceux à qui ils avoient donné leur confiance, les rendoient témoins de tous les *résultats sensibles* qui pouvoient en provenir; et comme les connoissances, et les signes que les Sages avoient

reçus

reçus de ces *vertus* supérieures, contenoient l'Histoire complette de l'homme, soit dans sa gloire, soit dans son état d'avilissement et de souffrances, les *résultats* que recevoient leurs Disciples, contenoient le même mêlange de lumiere et d'obscurité, de mal et de bien, de perfection et de désordres, de pâtimens et de remedes, de dangers, et de moyens de délivrance.

Ces mêmes Disciples, soit par ordre de leurs Maîtres, soit par zele, auront communiqué chacun aux Nations parmi lesquelles ils habitoient, sinon les faits, au moins les recits de ces faits, et les discours instructifs auxquels ils avoient assisté.

Voilà pourquoi, chez les anciens Peuples, les traditions parlent d'un âge d'or; de Géans; de Titans; de l'usurpation du feu céleste et du trône de la Divinité; de la colere du pere des Dieux contre les prévaricateurs; des divers pâtimens que ceux-ci éprouvent sur la Terre et dans les différentes Régions de l'Univers; des *vertus* répandues sur les mortels pieux et fideles, à qui les Divinités même accordent leurs faveurs; et de l'espoir qu'elles les admettront à des félicités plus grandes encore, s'ils observent la loi de leur Principe, et qu'ils sachent respecter leur *Etre*.

On ne doit point être étonné que ces traditions et ces doctrines soient universelles, parce que dans l'origine elles formerent le fonds des dépôts historiques de tous les Peuples. Ce n'est qu'à la suite des temps et des événemens politiques, que l'Histoire civile en a pris la place; ce qui fait que dans l'antiquité nous avons si peu de monumens de l'Histoire politique des Nations, et beaucoup de traditions Théogoniques; au lieu que dans les temps modernes, nous voyons peu de traditions et de faits relatifs à l'Histoire *naturelle* et religieuse, quoique nous ayons beaucoup d'Histoires civiles : ces deux classes ayant eu rarement entr'elles une parfaite affinité.

Quoique les Sages instruits par les *vertus* supérieures, et les Disciples instruits par les Sages, aient obtenu essentiellement les mêmes *connoissances*, et les mêmes *résultats*, ils n'ont cependant reçu chacun les *grandes lumieres*, et les *grands traits* de l'Histoire universelle de l'homme, que sous les *signes* et les *tableaux* qui leur étoient particuliérement analogues; parce que s'il est vrai que tous les hommes aient le même Être quant à l'essence, il est aussi certain qu'il y a parmi eux une variété universelle de dons, de facultés, de maniere de saisir les objets; et la Sagesse en envoyant *physiquement* aux hommes

ses

ses *présens*, se prête toujours à ces différences. Ces Sages et ces Disciples, en communiquant les mêmes choses, ne l'auront donc fait chacun que conformément à l'idée que leurs *dons particuliers* leur permettoient d'en prendre.

De-là résulte la variété infinie qu'on apperçoit dans tous ces récits parmi les différens Peuples de la Terre, quoique le fonds des vérités y soit généralement uniforme.

Les Disciples qui étoient admis à ces *connoissances*, et à ces *manifestations*, non seulement ont pu ne pas tous les saisir avec la même intelligence, mais quelques-uns ont pu y joindre des interprétations particulieres et hazardées; d'autres confondre les choses emblêmatiques avec les types qu'elles devoient exprimer, et donner ensuite l'allégorie pour le fait même: oubliant que la similitude des *signes naturels* et *supérieurs* avec les objets sensibles, n'avoit lieu que relativement à leur *forme*, et à raison de notre assujettissement aux loix inférieures et matérielles; mais que cette similitude ne peut jamais avoir lieu quant à leur essence.

Quelques autres s'abandonnant à la dépravation, ont pu altérer à dessein les types et les emblêmes, ou ne s'attacher dans toutes les merveilles auxquelles ils participoient, qu'aux *objets irréguliers* désordonnés: et chacun d'eux professant

fessant ensuite ces sciences ainsi rétrecies ou corrompues, ont donné lieu à ces traditions absurdes, à cette multitude infinie de récits ridicules, impies et insensés, dont les différentes Mythologies sont remplies; et qui ne se concilient point avec les vérités fondamentales et primitives, parce que plusieurs de ces récits tiennent si peu à la vraie source, qu'ils ne peuvent avoir aucun rapport avec nous; enfin, de là dérivent principalement les différentes Sectes des Religions des hommes, et toutes les branches de l'Idolâtrie.

Car s'il est constant qu'il y a une idolâtrie où l'on n'apperçoit que l'ignorance et le néant, il y en a une qui tient évidemment à la dépravation, et qui conduit à de plus grands crimes encore que ceux que le fanatisme et la superstition ont pu engendrer sur la terre. Elles sont l'une et l'autre une altération du culte vrai; elles mettent également un Dieu faux à la place du Dieu réel. La différence d'origine de ces deux especes d'idolâtries, vient de ce que dans l'une, l'homme a abusé de ses connoissances pour en former une science coupable; et que dans l'autre, il a été grossiérement instruit.

Mais toutes ces erreurs annoncent également l'idée et la connoissance d'un Être souverain; car si l'idée d'un Dieu n'étoit pas analogue à notre

notre Nature, jamais ni les objets de nos affections sensibles, ni l'instruction même des Agens supérieurs ne l'auroient fait naître, ni dans l'esprit des instituteurs, ni dans celui des autres hommes. De même si un homme n'avoit jamais connu sensiblement aucun objet supérieur et digne de ses hommages, il n'auroit pu enfanter l'Idolâtrie *souverainement criminelle*, puisque, pour être vraiment *Idolâtre*, non seulement il faut commencer par reconnoître un Principe divin, mais encore il faut l'avoir connu de maniere à ne pouvoir ignorer qu'il lui est dû un culte pur et légitime.

Ainsi, lorsque nous nous remplissons d'admiration pour les beautés naturelles, de vénération pour des héros, de tendresse pour un ami, nous sommes encore loin de l'idolâtrie, et nous n'attribuerions jamais à aucun Etre inférieur, ni les noms, ni les titres qui appartiennent à la Divinité, si l'idée de la perfection suprême n'avoit été antérieurement développée en nous, soit *en nature*, soit par l'exemple, et l'instruction même altérée de nos éducateurs et de ceux qui nous environnent.

Et même, lorsque nous nous oublions jusqu'à diviniser des hommes ou des objets purement terrestres, ce n'est point eux que nous élevons réellement à la qualité de Dieux, ils sont

trop

trop foibles et trop infirmes pour nous induire à une véritable idolâtrie : mais c'est la majesté de notre Être que nous faisons descendre du point d'élévation où l'exemple et l'instruction l'avoient portée, et que nous laissons reposer sur des objets inférieurs ; c'est cet Être qui sachant qu'il est destiné à rendre hommage et à contempler la Divinité suprême, s'abaisse vers les Êtres qui sont au dessous d'elle, et les prend pour le terme de son adoration.

C'est donc moins en divinisant les objets sensibles, qu'en se matérialisant lui-même, que l'homme s'est fait idolâtre. Ce n'est point par des affections sensibles que l'homme s'est élevé à l'idée de la Divinité, et à celle de ses *Agens* : c'est au contraire en ravalant cette idée sublime et naturelle, qu'il a perdu de vue les objets supérieurs dont son essence le rapprochoit, pour s'attacher à des Êtres grossiers et périssables qui n'en avoient ni la réalité ni les vertus. Car, je le répete, si l'homme n'avoit eu primitivement la preuve de l'existence de ces Êtres supérieurs, s'il ne l'eût transmise à ses semblables, ou par des faits, ou par des traditions, aucun d'eux n'eût jamais erré sur un principe dont ils n'auroient point eu de connoissance ; et l'on peut regarder comme une vérité constante, que si un homme dès l'enfance

fance étoit entiérement séparé des autres hommes, il lui seroit plutôt possible de recevoir et de pratiquer le culte suprême, que de commencer par se créer une seule idole.

Ceux-mêmes qui ont adoré le Soleil, et ceux qui voudroient en annoncer le culte comme le plus naturel, parce que l'objet en est plus rapproché de nous, ne détruisent point le principe que j'expose. Les Peuples qui ont exercé le culte du Soleil, ne sont parvenus à cette idolâtrie, que par une altération d'un culte plus sublime; et il suffit pour s'en convaincre de confronter leur antiquité avec celle des Peuples qui ont adoré l'Être invisible. Les traditions Chinoises annoncent un culte pur et éclairé chez cette Nation, long-temps avant l'établissement du culte du Soleil chez aucune autre Nation de la terre.

Quant à ceux qui prétendent justifier cette idolâtrie matérielle, ils ferment les yeux sur la nature de l'homme, ils ne voient pas même qu'un semblable culte ne peut long-temps le satisfaire; parce que l'homme étant un Être actif, a besoin de prier, de concourir à l'*œuvre* qu'il desire opérer, et que le Soleil remplit reguliérement ses fonctions envers nous, sans que nous agissions, et sans qu'il soit nécessaire que nous lui adressions des prieres; parce que l'homme est destiné par son origine à exercer

une

une fonction sacrée, qui le met en correspondance avec son Principe; enfin, parce que l'homme, ainsi que tous les Etres, ne peut se plaire qu'avec des Êtres dans lesquels il reconnoisse sa ressemblance, et que le Soleil, tout majestueux qu'il est, n'a point une véritable similitude avec l'homme.

On a vu précédemment la nécessité que les *vertus* supérieures, en se communiquant à l'homme se soient présentées à lui sous une forme analogue à la sienne, comme étant la plus expressive de toutes les formes, et afin que les secours de ces *vertus* ne fussent pas inutiles pour lui. C'est donc sous de pareilles *formes* que les Sages et leurs Disciples ont dû recevoir les principaux *signes*, et les *résultats* les plus essentiels de ces *actes purs* et *réguliers* qu'ils employoient pour leur propre instruction, et pour la propagation de la vérité.

Les Emules, en transmettant aux différentes Nations, les récits et les faits dont ils vouloient communiquer la connoissance, les auront représentés dans leurs discours par des expressions et des tableaux analogues à ce qui leur avoit été transmis à eux-mêmes; et les Peuples qu'ils instruisoient voulant conserver la mémoire de tout ce qu'ils entendoient, se sont tracé, peint et taillé

des

des monumens matériels que leurs descendans ont fini par regarder comme la réalité de la chose même que ces monumens étoient destinés à représenter, tandis qu'ils n'en étoient que des copies et des emblêmes.

Voilà pourquoi parmi les anciennes Divinités des Idolâtres matériels et ignorans, il en est plusieurs qui furent honorées sous des figures corporelles humaines, et représentées par des statues.

Mais il est également vrai qu'avec tous ces *signes réguliers*, et semblables à la forme humaine, les Sages et leurs Disciples ont dû recevoir des *signes* et des *formes* relatives et similaires à tous les objets de la Nature, parce que les *secours* supérieurs ayant pour but de peindre aux yeux de l'homme, son ancienne grandeur, ils lui représentoient successivement toutes les parties de son domaine.

Les Disciples de ces Sages transmirent à leurs Nations cette nouvelle classe de connoissances, comme ils avoient fait de celles qui tenoient essentiellement à la Nature supérieure de l'homme; et les Peuples en ayant également confondu les signes avec les objets terrestres, il n'est pas étonnant que les différens Peuples de la terre, aient eu tant d'Idoles informes et monstrueuses, et qu'ils aient pris pour objet de leur

leur culte des Astres, des Animaux, des Plantes, des Reptiles, et autres substances de la Nature.

Et vraiment si l'on refléchit à quel point de dégradation l'esprit de l'homme peut descendre par l'ignorance, et le peu de soin qu'il a de cultiver son intelligence; si l'on considere ces degrés si nombreux et si variés auxquels il peut s'arrêter dans le désordre de ses idées, on aura l'origine évidente de cette multitude d'Idoles distinguées entr'elles par des formes et des pouvoirs si différens; car dans toute l'étendue du cercle des Êtres, il n'en est aucun, vrai ou faux, sur lequel l'homme ne soit le maître de se reposer, et vers lequel il ne puisse diriger son culte.

Ainsi il n'est pas étonnant de voir honorer matériellement sur la Terre, des Dieux de l'Empirée, des Dieux célestes, des Dieux terrestres, des Dieux aquatiques, ignés, végétatifs, reptiles, minéraux; enfin, des Dieux infernaux même, et des Dieux du crime et de l'abomination; parce que l'homme a le droit de se porter vers tel objet qu'il se voudra choisir, et d'y attacher l'honneur et le respect qu'il ne doit qu'à la Divinité suprême.

Mais s'il est vrai que la forme de l'homme soit la plus expressive de toutes les formes, sur laquelle sont fondés tous les rapports, et

toutes

toutes les relations, plus les signes et les monumens de l'idolâtrie en seront éloignés, plus ils seront inférieurs et altérés. C'est donc en comparant avec la régularité de notre forme, tout ce qui nous est représenté de sensible, que nous pourrons juger, non seulement des différens degrés de l'idolâtrie matérielle des Peuples, mais aussi de ce qui tient, soit à une *Idolâtrie* plus criminelle, soit au *culte* pur, actif, et légitime; parce que les correspondances de cette forme sont universelles.

Convenons à présent que la Mythologie, dans ses récits les plus sensés et les plus réguliers en apparence, doit être comme inexplicable pour ceux qui n'ont pas pénétré dans la science de l'homme et de la Nature. Ceux-mêmes qui y auroient pénétré, doivent encore trouver de grandes difficultés dans cette espece d'étude; parce que pour s'assurer de la justesse des rapports, il faudroit en quelque sorte passer en revue les *signes originels* mêmes sur lesquels ils reposent. Or les copies seules de pareils signes ne suffisent pas pour de telles vérifications, et il faut aller chercher les originaux dans les *dépôts* mêmes d'où les premiers Ecrivains les ont tirés; c'est-à-dire, dans leurs *réservoirs naturels*.

Ne soyons donc plus étonnés qu'un si grand

nombre d'Obſervateurs aient en vain consumé leur temps, et employé leurs travaux à expliquer l'origine et le but des traditions mythologiques, pour nous persuader de la vérité de leurs différens systêmes, puisqu'ils n'ont pas eu pour base un Principe général, ni de véritables lumieres. Comment auroient-ils pu éclaircir l'obscurité de l'origine des Fables et des Allégories, n'ayant pas une juste idée de l'homme, et ne connoissant point ſes rapports primitifs et fondamentaux.

Mais on demandera peut-être pourquoi les mêmes *lumieres*, les mêmes *signes*, les mêmes *faits*, étant toujours à la portée des hommes, le langage allégorique et les emblêmes ont presque disparu aujourd'hui de dessus la Terre? J'ai déja repondu en partie à cette question, en exposant combien les traditions religieuses sont plus anciennes que l'Histoire civile des Peuples, et en faisant voir pourquoi ces deux sortes de traditions ont suivi un ordre inverse. Il suffira donc de dire ici que les hommes actuels jouissent moins généralement de ces *grands secours* que dans l'origine; et qu'ils sont sans doute en cela plus coupables, puisque ces *signes* et ces *emblêmes* sont toujours à leur portée et à leur disposition; d'ailleurs, lorsqu'ils en jouissent aujourd'hui, ils sont tellement rapprochés des *réalités*, qu'ils ne pensent plus même aux *figures*.

12.

QUOIQUE l'origine et le but des récits Mythologiques soient presque universellement inconnus ; quoiqu'ils aient été si souvent altérés, ou par l'ignorance des Traditeurs et des Emules, ou par celle des Ecrivains et des Poëtes, nous en avons indiqué plusieurs qui montrent des rapports évidens avec les vérités exposées dans cet Ouvrage. Présentons-en quelques exemples, et prenons-les dans les Fables Egyptiennes et Grecques.

Qui ne reconnoîtra dans Alcyonée, dans ce Géant fameux qui sécourut les Dieux contre Jupiter, qui fut jeté par Minerve hors du Globe de la Lune où il s'étoit posté, et qui avoit la vertu de se ressusciter ; qui n'y reconnoîtra, dis-je, l'ancien Prévaricateur, exclus de la présence du Principe suprême, réduit à l'horreur du désordre, et enchaîné dans une enceinte ténébreuse, où des forces supérieures ne cessent de le contraindre et de molester sa volonté toujours renaissante ?

On verra avec la même clarté l'histoire de

l'homme criminel dans Promethée; et celle des différens crimes de sa postérité, dans tous les malheureux dont la Mythologie nous présente les noms et les supplices.

Tel est Epimethée ouvrant la boîte de Pandore. Nous remarquerons ici que Promethée signifie *voyant avant* ou *premier voyant*, et Epimethée *voyant après* ou *second voyant*; expressions dont nous tirerons dans la suite d'autres rapports.

Tel est Ixion qui projette un commerce incestueux avec la femme de Jupiter son pere, et qui, n'embrassant qu'une nuée, produisit les Centaures, ou les monstres moitié hommes et moitié chevaux; par où notre nature mixte est évidemment représentée. Son supplice est une image fidelle de celui de l'homme précipité aux extrêmités de la circonférence, autour de laquelle il circule, et où il ne rencontre que des ennemis furieux et implacables.

Tel est Sysiphe révélant les secrets du Roi son maître, et condamné à remonter toujours un rocher énorme sur une montagne, d'où il redescend toujours, c'est-à-dire, à persévérer dans ses entreprises audacieuses, pour être continuellement molesté en les voyant continuellement renversées.

Telle est enfin l'allégorie des Danaïdes qui tuent leurs maris, et qui, sans la vertueuse conduite

duite d'Hypermnestre, auroient à jamais dégradé le nombre parfait centenaire dont cette famille étoit composée. Aussi étant réduites à puiser de l'eau sans relâche dans des vaisseaux sans fonds, elles nous font comprendre ce que peuvent les Etres qui ont éloigné d'eux leurs *Guides* et leur soutien, lequel est figuré par le chef ou le mari de ces filles criminelles.

Les yeux exercés entrevoient sans doute à tous ces emblêmes, des rapports plus directs et plus sensibles; tels que le tableau de la marche des Etres coupables qui, étant chacun condamnés à un seul acte, l'opérent toujours de la même maniere; qui, par cette monotone uniformité, se décelent eux-mêmes, et mettent l'homme bien intentionné à couvert de leurs attaques: comme nous l'éprouvons par les différentes *passions* qui nous obsedent, lesquelles se présentent toujours avec la même couleur, que chacune avoit en commençant à nous poursuivre. Mais ces notions n'étant pas à la portée du vulgaire, contentons-nous de remarquer dans le tableau de Tantale, les peines auxquelles nous sommes assujettis: de voir dans le Chien à trois têtes, dans les trois Fleuves des Enfers, dans les trois Parques, dans les trois Juges, les trois différens genres de combats, de pâtimens et de suspensions que nous avons à subir en raison des *trois*

Actions supérieures dont nous sommes séparés, et les trois degrés d'expiation que tout homme doit monter avant de parvenir au terme de sa réhabilitation.

Les Traditions mythologiques Grecques et Egyptiennes ne se bornent point à nous présenter les effets de la Justice des Dieux sur l'homme; elles nous peignent également les traits de leur amour, en nous offrant, quoique sous des voiles, les rayons de leur propre lumiere.

Il eſt vrai que par une suite de notre malheureuse situation, cette lumiere ne peut déployer toute sa splendeur, parce que, répandant aussi sa clarté sur les dangers et sur les maux dont l'homme eſt entouré, il n'éprouveroit que l'horreur et l'effroi, s'il appercevoit à la fois tous les ennemis qui l'environnent et tous les obstacles qu'il doit combattre et surmonter.

Aussi entre-t-il dans l'ordre de la Sagesse, qu'il ne soit exposé que peu-à-peu aux *Adversaires* formidables qui le poursuivent; elle ne lui laisse ouvrir les yeux qu'avec précaution et successivement; elle veille sur lui comme sur l'enfant qui frémiroit de crainte et de terreur, si dans sa foiblesse il pouvoit connoître la rigueur et la violence des élémens, ou des agens actifs qui se disputent sa chétive enveloppe.

Et

Et si l'on voit tant d'hommes être encore enfans sur ces grands objets, c'est qu'il en est de ces faits comme de ceux de la classe élémentaire, où des milliers d'hommes recevant, pendant toute leur vie matérielle, les actions et les contr'actions des agens de la Nature, sont néanmoins disposés à ne leur point reconnoître de loix ni de causes régulieres, à défaut d'avoir observé leur marche; enfin, c'est que, par la foiblesse de leur intelligence, ils laissent passer devant eux tous ces phénomenes sans les comprendre et sans en retirer d'instruction.

Mais si la doctrine qui a été établie ci-devant sur nos rapports avec notre Principe, est incontestable, nous ne pouvons plus méconnoître les signes de l'amour vigilant de la Sagesse pour l'homme, dans l'emblême de Minerve, fille de Jupiter, couvrant ses favoris d'une Égide impénétrable; dans cette espérance qui fut laissée à Epimethée, après qu'il eut ouvert la boîte fatale; dans les conseils que les Dieux donnerent à Pirrha sa fille et à son époux Deucalion, pour repeupler la Terre, après que la race humaine eut été détruite.

C'est par une suite de ce même amour, que la piété du Roi Athamas lui fit obtenir des Dieux la toison d'or; que le courage et la vertu de Thésée lui mériterent le fil d'Ariadne; qu'Or-

phée fixa la roue d'Ixion ; que Jupiter fit présent aux Naïades de la corne d'abondance, en échange de celle qui avoit été arrachée à leur pere ; enfin, que les Dieux avoient placé sur la Terre un caducée, pour y faire régner l'ordre et la paix ; un trépied, pour y rendre leurs oracles, et des hommes choisis pour les prononcer : tous ces symboles annoncent clairement l'intérêt que la Divinité prend à l'homme, et l'idée indestructible qu'en ont eu ceux qui nous ont tracé ces emblêmes.

On sait d'avance ce que l'on doit penser de ce fameux Hercule, dont les Interpretes de tous les genres ont fait un type de leurs systêmes : ses nombreux travaux, opérés tous à l'avantage de l'espece humaine, annoncent assez de quel modele il est la figure emblématique : et sans détailler tous ses travaux, on doit sentir ce qu'il nous enseigne, en tuant le vautour dont le malheureux Promethée croyoit devoir être éternellement dévoré ; en étouffant le Géant Anthée, qui avoit fait vœu de bâtir à Neptune un temple avec des crânes d'hommes ; et en se chargeant du poids de la terre pour soulager Atlas, qui dans son vrai sens étymologique signifie *un Etre qui porte*, *un Etre obéré* : or à qui ce sens-là convient-il mieux qu'à l'homme accablé du poids de sa région terrestre et ténébreuse ? Enfin il faut se souvenir

venir que pour récompenser Hercule de ses glorieux travaux, les Dieux, après sa mort corporelle, lui firent épouser Hebé ou l'Eternelle Jeunesse.

Les vérités physiques percent également au travers des emblêmes mythologiques. Argus est un type actif de ce Principe vivant de la Nature, qui ne ralentit jamais son action sur elle, qui la pénetre et l'anime dans tous ses points, qui en entretient l'harmonie, et qui veille par-tout pour empêcher le désordre d'en approcher.

La Divinité, qui présidoit à la fois aux Cieux, à la Terre et aux Enfers, annonçoit le triple et quadruple lien qui unit toutes les parties de l'Univers; lien dont la Lune est pour nous le signe réel, parce qu'elle reçoit l'action quaternaire du Soleil, parce que non seulement se trouvent rassemblées en elle, les *vertus* de tous les autres astres, mais encore parce qu'habitant les cieux comme eux, elle porte en outre son action directe sur la terre et sur les eaux, qui sont l'emblême sensible des abymes.

C'est sans doute en raison de cette grande *vertu* que les Néoménies ou nouvelles Lunes furent si célébrées par les Anciens. Comme la Lune étoit le char et l'organe des *actions* supérieures à elle, il n'étoit pas étonnant qu'on honorât son retour par des réjouissances. Et si les Anciens n'avoient

n'avoient considéré ce retour que par rapport à la lumiere élémentaire, ils n'auroient pas institué des Fêtes pour le célébrer.

Au reste cet usage étoit d'autant plus naturel, que dans une Langue primitive, dont nous ne tarderons pas à nous occuper, les mots *planete* et *influence* sont synonymes.

Enfin le fameux Caducée, séparant deux serpens qui se battent, est une image expressive et naturelle de l'objet de l'existence de l'Univers; ce qui se répete dans les moindres productions de la Nature, où *Mercure* maintient l'équilibre entre l'eau et le feu, pour le soutien des corps, et afin que les loix des Etres étant à découvert aux yeux des hommes, ils puissent les lire sur tous les objets qui les environnent. L'emblême du Caducée que la Mythologie nous a transmis, est donc un champ inépuisable de connoissances et d'instruction; parce que les vérités les plus physiques peignent à l'homme les loix de son Etre intellectuel et le *terme* auquel il doit tendre pour recouvrer son équilibre.

Ceci nous mene aux symboles et aux hiéroglyphes, qui par leurs rapports appartiennent comme tous les autres emblêmes, aux signes des pensées diverses dont nous avons reconnu que l'homme est susceptible; et qui, dans les arts

sensibles,

sensibles, doivent montrer à l'homme le vrai tableau de l'état de son Etre intellectuel.

Si l'homme a pu avoir ici-bas des preuves sensibles de l'existence des Puissances suprêmes; si à plus forte raison il a pu en avoir de celle des Puissances inférieures qui composent toute la Nature, et sont comprises dans son Domaine, il y a donc, non seulement pour toutes les classes intellectuelles, mais encore pour tous les Etres physiques de la Nature générale et particuliere, des signes analogues et fixes, qui dirigent l'homme dans la carriere de son instruction; autrement sa science seroit dénuée de base et d'appui.

Par conséquent les signes et les hiéroglyphes relatifs à la Nature physique, n'ont pu dépendre de la convention arbitraire de l'homme, comme le prétendent les personnes qui ne marchent point par des *sentiers solides*, et qui se rendent aveuglément aux premieres opinions qu'on leur présente.

Et la preuve que ces signes sont indépendans de nos conventions; c'est qu'avec des signes arbitraires, l'homme ne pourroit former que des *hiéroglyphes morts* et sans *vertu*, et que dès-lors ils seroient nuls et impuissans pour représenter la Nature, où tout est *vivant*.

Il faut donc que les objets naturels eux-mêmes

mêmes soient accompagnés de signes analogues, qui servent d'indice à leur essence comme à leurs propriétés; et ne doutons pas que les Sages n'aient été guidés par ce principe, lorsqu'ils ont appliqué des signes et des caracteres distinctifs à toutes les substances, aux planetes, aux métaux, au feu, à l'eau, à tous les élémens. Les hommes qui leur ont succédé, ont voulu sans doute imiter leur exemple, lorsqu'ils ont fait rapporter différens signes et différens caracteres à plusieurs productions naturelles, telle que celles dont la connoissance et l'étude sont l'objet de la Chymie.

Mais il est constant, qu'en supposant vrais les caracteres que ces hommes imitateurs ont employés, ils ont marché en aveugles dans l'application qu'ils en ont faite; comme il est évident, lorsqu'ils ont donné aux métaux, les noms vulgaires et les signes composites de Planetes.

D'après cela on ne peut se dispenser de croire que tout ce qu'on nous a transmis en ce genre, dans les Sciences, dans les Arts, dans les alphabets des Langues, peche non seulement dans l'application, mais même est altéré dans la figure et dans la forme des caracteres. Or de ces signes et caracteres ainsi défigurés, doivent résulter dans les sciences naturelles, les mêmes erreurs qui ont été faites sur les signes des Puis-

sances

sances suprêmes, et dont l'abus, engendré par l'ignorance, a donné naissance à l'Idolâtrie *surmatérielle*. Cette vérité nous servira dans un moment de flambeau, pour nous faire connoître avec quelle défiance, on doit marcher dans les sciences et dans les systêmes des hommes; mais il faut éclaircir ici une question sur les hiéroglyphes et l'écriture; savoir, si les signes hiéroglyphiques sont antérieurs aux signes de la parole et du langage.

Des hommes célebres ont approché du but, en disant que toute écriture, tout signe étoit hiéroglyphique, c'est-à-dire, qu'il devoit porter avec lui-même les indices de l'objet que l'on se propòsoit de présenter à l'intelligence; et en effet, la *parole* même ne devient intelligible pour l'homme qu'en lui *devenant hiéroglyphique*, et il ne comprend les mots des Langues qu'après que leur sens lui est devenu familier, par le secours des choses sensibles auxquelles ces mots correspondent.

Cependant cette décision, adoptée trop légérement, entraîneroit la nécessité de regarder comme une seule chose, les signes hiéroglyphiques et les Langues. Or l'on ne peut douter que ces deux choses ne soient très-différentes, quoiqu'intimement liées; et s'il est permis d'employer une

une comparaison, elles forment ensemble un fruit dont l'une est le suc, et l'autre l'écorce.

Enfin, l'on ne peut douter que si tous les signes des langues sont hiéroglyphiques, comme tenant aux propriétés essentielles du principe qu'ils expriment; de même tous les objets quelconques, indépendamment de ce qu'ils sont hiéroglyphiques par eux-mêmes, doivent encore être dépositaires d'un nom qui puisse passer dans le langage de l'homme, et servir de sujet et de guide à son intelligence, quand l'objet n'est plus sous ses yeux.

Cette vérité est confirmée par l'expérience générale des Peuples, qui tous ont deux manieres de se communiquer leurs pensées; savoir, les objets mêmes, puis les mots qui y correspondent dans leurs Langues. Et si l'on disoit que les objets intellectuels n'étant pas présens, les hommes ne devroient pas avoir de mots pour les exprimer, je renverrois à ce que j'ai dit ci-dessus sur la nécessité de la présence sensible des *Vertus* suprêmes parmi les hommes: et même l'objection tourneroit à l'avantage du Principe que je défends; puisque, dans l'état actuel de l'homme, les mots étant comme enveloppés dans les objets sensibles, si les hommes ont dans leurs Langues des mots pour exprimer les objets intellectuels, c'est une preuve évidente que les ob-

jets

jets intellectuels ont été sensibles pour eux, ou pour ceux qui leur en ont transmis les idées.

On peut donc résoudre ici la question proposée, en disant que dans l'ordre naturel et parfait, les signes hiéroglyphiques précedent universellement les Langues ; que si l'on a reconnu avec raison que les hommes, dans leur état de dégradation, ont eu des Langues avant d'avoir une écriture, cela confirme d'autant notre principe : car il ne faut pas regarder les caracteres de l'écriture actuelle et vulgaire, comme les hiéroglyphes primitifs, ni comme la source de la parole de l'homme, mais comme des signes hiéroglyphiques secondaires destinés à réactionner l'intelligence et la parole dans ceux à qui les hiéroglyphes mêmes seroient communiqués ; et l'on ne sauroit douter que ces signes hiéroglyphiques inférieurs n'aient cet emploi, si l'on observe que les muets se font comprendre par leurs signes, et que plusieurs hommes écrivent des Langues qu'ils ne peuvent ni parler, ni entendre.

Enfin, si l'on veut se convaincre que les signes et hiéroglyphes primitifs sont antérieurs aux langues, il suffit de voir que toutes nos paroles sont précédées intellectuellement en nous, par le tableau sensible de ce que nous voulons exprimer ; il suffit, à bien plus forte raison, d'observer que l'homme passe la premiere partie

de

de sa vie corporelle dans les entraves de l'enfance, et dans les liens des organes matériels, avant de parvenir à la jouissance de la parole.

Mais revenons aux signes naturels des Puissances inférieures qui agissent dans cet Univers, et reconnoissons de nouveau l'existence nécessaire de ces signes pour toutes les classes d'Etres, pour tous les Regnes, pour toutes les Régions, parce que tout est gouverné par cette loi irrévocable.

Comme chaque Peuple, chaque homme, est libre de s'appliquer à tel ou tel objet, chacun aussi doit être pourvu plus abondamment des signes relatifs à l'objet dont il s'occupe : c'est même un indice assuré pour reconnoître quelles sont les Sciences qu'un Peuple cultive, et il ne faut pas considérer long-temps les hiéroglyphes des Egyptiens, pour voir qu'ils étoient moins adonnés aux vraies Sciences qu'on ne le croit vulgairement. Cette multitude de reptiles, d'oiseaux, d'animaux aquatiques qui y dominent, annonce assez qu'ils s'exerçoient particuliérement sur les objets élémentaires, et même sur des objets encore plus inférieurs ; parce que l'eau d'où tous ces animaux sont sortis, est par son nombre, le vrai type d'une origine confuse et désordonnée. Car si l'on prétendoit qu'ils n'eussent tiré ces hiéroglyphes que des objets les plus communs dans leur pays aquatique, il suffiroit

de

de se rappeller ce que nous avons déja dit sur l'origine de l'Idolatrie, qui n'est qu'une altération du culte vrai, et qui a été nécessairement précédée par les signes primitifs et hiéroglyphiques.

De même, il y a des témoignages certains pour s'assurer de l'ignorance d'une Nation ; c'est lorsqu'elle n'a pas d'*écriture naturelle* hiéroglyphique, et que ses monumens sont ornés de figures arbitraires, nulles, et auxquelles elle ne prête qu'un sens conventionnel et idéal ; on peut être sûr alors que les Savans les plus célebres de cette Nation, n'ont pas même la premiere idée du titre dont on les honore, et que s'ils tiennent un rang distingué dans l'opinion vulgaire, ils en occupent un très-inférieur dans l'ordre vrai des connoissances.

Il est à propos de présenter ici quelques exemples de ces signes naturels, qui doivent avoir des rapports avec les objets temporels, et indiquer les propriétés des Etres.

Si toutes les Nations de la Terre ont employé le triangle dans leurs monumens hiéroglyphiques, peu en ont connu ou dévoilé les véritables relations et le vrai sens. Celles qui l'ont donné pour symbole du Ternaire sacré, auroient dû montrer un symbole intermédiaire entre ce Type

suprême et le ternaire corruptible; parce que sans cela, de l'Etre invisible et variable, à une figure morte, telle qu'un triangle, la distance est trop grande, pour qu'on puisse s'élever de l'une à l'autre : or le symbole intermédiaire est l'homme, comme on le verra dans la suite.

Il faut donc considérer simplement le triangle corruptible dans ses rapports temporels, et dès-lors il devient l'emblême parfait des Principes de la Nature élémentaire, qui sont au nombre de trois ; il devient par conséquent l'emblême de tous les corps individuels, puisqu'ils sont constitués par le même nombre et les mêmes loix que la Nature universelle : enfin, il est l'expression sensible de la base fondamentale des choses ; et s'il est la premiere figure et la plus simple que l'homme puisse produire ou concevoir, car la *circonférence* est moins une figure que l'ensemble et le tableau général de toutes les actions et de toutes les figures, il est sans doute l'image parlante de la loi particuliere que la Sagesse a suivie pour la production de ses ouvrages matériels.

Avec des rapports aussi vastes, il n'est pas étonnant que cette figure tienne un rang si distingué parmi les hiéroglyphes des Nations.

Les Chymistes qui, dans leurs recherches, s'attachent à des parties séparées plutôt qu'à l'ensemble

l'ensemble, ont employé ce signe dans leur Science : mais, au lieu de le considérer sous son vrai rapport, ils ne l'ont établi que comme le signe du feu, ou du phlogistique ; et quoique même, sous ce point de vue isolé, il y eût eu encore une certaine justesse dans l'application, si les Chymistes avoient su nous dévoiler ce qui est contenu dans le feu, il est clair que ne le sachant pas, ce signe est comme mort entre leurs mains, et que sa signification devient arbitraire.

Quelques Chymistes ont cru voir le feu exprimé par les faces triangulaires de la pyramide, et se sont fondés sur ce que la premiere syllabe *pyr* en grec signifie *feu*, et sur ce qu'il y avoit nombre de ces pyramides chez les Egyptiens, qui célébroient le culte du Soleil ou du feu, et de qui les Grecs tenoient la plûpart de leurs connoissances. Mais si la pyramide avoit des rapports avec le feu, ce ne seroit pas précisément par ses faces triangulaires, mais par sa direction verticale, et par sa forme qui va toujours en diminuant jusqu'à ce qu'elle arrive à un point insensible. Ce seroit là où l'on trouveroit les loix du feu ; parce qu'il monte toujours verticalement, quand des causes étrangeres ne gênent pas son action naturelle ; parce qu'il diminue pour nous, à mesure qu'il s'éleve, et qu'il finit, comme la pyramide, en devenant imperceptible à nos sens.

Les Chymistes ont fait les mêmes erreurs sur la figure cruciale, qu'ils ont adoptée pour représenter l'acide universel. Ce signe correspondant au centre même de la circonférence, puisqu'il est formé par deux diametres, est l'indice visible de l'unité.

On sait que le *feu* est *un* par-tout, qu'il occupe le centre de tous les corps, et qu'il tend sans cesse à se séparer des substances grossieres avec lesquelles il est combiné. La figure cruciale seroit donc avec raison le véritable emblême du feu, et non pas de l'acide : car quoique l'acide soit un feu, comme il n'est jamais sans eau, il n'est pas un feu pur ; ainsi le signe de la simplicité et de la pureté ne lui peut convenir.

Aussi les Anciens étoient si persuadés que cette figure cruciale étoit l'emblême du feu, que les Prêtres du Soleil chez les Egyptiens la portoient sur leurs habits.

Enfin les Chymistes, en unissant le triangle et le signe crucial, ont pris cet assemblage pour l'emblême du soufre ; parce qu'en effet le soufre étant composé d'acide vitriolique et de phlogistique, les signes admis pour représenter séparément l'acide et le feu, peuvent être choisis pour représenter leur ensemble.

Mais sans dire autre chose de ces conventions, sinon qu'elles nous instruisent peu, nous croyons pouvoir

pouvoir découvrir dans ces deux signes, des rapports plus élevés et plus intéressans; et ce sera toujours l'homme qui en sera le type.

Le triangle, étant le symbole universel des loix particulieres qui ont produit les corps, doit s'appliquer au corps de l'homme, quant à ses principes constitutifs, comme à tous les autres corps.

La figure cruciale étant l'emblême du feu, du centre, du *Principe*, convient à l'Etre intellectuel de l'homme, puisqu'il tient directement au centre du Principe supérieur et universel de toutes les Puissances.

En réunissant ces deux signes dans l'ordre même où les Chymistes les emploient, c'est-à-dire, en plaçant le triangle au dessus de la figure cruciale , on a d'une maniere évidente et sensible, le tableau des deux substances opposées qui nous composent, et en même temps celui de l'imperfection de notre état actuel, où l'Etre pensant se trouve surmonté et comme enseveli sous le poids de la forme corporelle; tandis qu'étant destiné par sa nature à régner et à dominer sur elle, cette forme devroit lui être absolument subordonnée : et voilà comment toutes les loix des Etres pourroient tourner à notre instruction.

On peut même trouver là une nouvelle preuve de la nécessité des manifestations supérieures, pour aider l'homme à se rétablir dans son ordre naturel, et afin que notre essence intellectuelle, étant remise dans son rang primitif et supérieur à la matiere, l'édifice qui avoit été renversé suivant cette figure , se trouvât relevé ainsi .

On peut remarquer enfin que dans la décomposition des corps, leur feu principe, leur phlogistique échappe à tous les moyens corporels employés pour le contenir. C'est nous retracer visiblement la distance qui se trouve entre la matiere et son Principe, et par analogie combien le Principe intellectuel de l'homme est étranger à son enveloppe.

Si des signes naturels nous passons aux signes symboliques, nous y découvrirons les mêmes lumieres.

Les Mythologistes nous peignent l'Amour armé de fleches, et Minerve sortant du cerveau de Jupiter. C'est nous rappeller d'un côté que toutes les affections sensibles qui nous viennent par les objets extérieurs, sont destructives; et de l'autre, que la sagesse, la prudence et toutes les vertus ayant leur siége dans le germe intérieur

rieur de l'homme, peuvent naître de lui, à l'imitation de l'Etre dont il est l'image et qui produit tout : c'est-à-dire, que si l'homme intellectuel remplissoit sa destination primitive, et qu'il ne laissât altérer aucune portion de sa substance immatérielle, il *vivroit* moins de ce qu'il feroit entrer dans lui-même, que de ce qu'il en laisseroit émaner par les efforts de son desir et de sa volonté. Principe juste, vrai, fécond, instructif, dans lequel sont renfermés tous les secrets de la science et du bonheur. Mais ce qui rend aujourd'hui si difficile pour l'homme, l'usage de ce principe, c'est que l'application qu'il en doit faire, est devenue double et divisée, en ce qu'elle doit se rapporter non seulement aux objets d'intelligence et de raisonnement, dont toutes les opérations se passent dans la tête, mais encore à toutes les affections *vertueuses* de desir et d'amour pour la vérité, qui ont leur siege dans le cœur de l'homme. Ainsi étant lié à deux *centres* éloignés l'un de l'autre, son action est infiniment plus pénible et plus incertaine que lorsqu'ils étoient réunis ; d'autant que vu la distance immense qui les sépare, leur communication peut souvent être interceptée : et cependant s'ils n'agissent pas de concert, ils ne produisent que des œuvres imparfaites.

Les Mythologistes nous peignent un Sphinx

à la porte des Temples des Egyptiens, afin de nous rappeller combien la lumiere eſt aujourd'hui enveloppée pour nous d'énigmes et d'obscurités. Mais ils nous apprennent que cette lumiere n'eſt point inaccessible, en nous transmettant l'emblême que le Sphinx représenta, lorsqu'il fut envoyé à Thebes par la jalouſie de Junon; car on sait qu'Œdipe, en expliquant l'énigme que la Déesse faisoit proposer par son Envoyé, le réduisit à la nécessité de se donner la mort. Convenons toutefois que c'est assez mal à propos que dans l'emblême le Sphinx en vient à cette extrémité, puisqu'Œdipe ne donnoit alors que l'explication de l'homme animal et sensible, et qu'il y a en nous un Etre infiniment supérieur, qui est le seul mot par lequel on puisse véritablement expliquer toutes les *énigmes*.

Ces mêmes Mythologiſtes nous montrent à quel prix nous pouvons espérer d'atteindre à cette lumiere, lorsqu'ils nous parlent de cette piece d'or que les Ombres donnoient à Caron pour passer le fleuve. L'homme ne pourra jamais trouver accès dans les demeures de paix, qu'il n'ait acquis, pendant son séjour ici bas, assez de *richesses* intellectuelles pour gagner et soumettre *ceux* qui défendent les enceintes de la lumiere; et même il ne peut pendant son existence sensible et matérielle, faire un seul pas vers la

vérité

vérité, qu'il ne paie d'avance par ses desirs et son dévouement, le Guide fidele qui doit le diriger dans la carriere.

Enfin les Mythologistes nous rappellent visiblement, et en nature, la présence de ce Guide auprès de l'homme, en nous peignant ce Palladium ou cette statue de Minerve qui descendit du Ciel avec le secours d'Abaris, lorsqu'on bâtissoit à Troyes le Temple de cette Déesse. Ils nous montrent en même temps, quelle confiance nous devons avoir en ce don suprême, puisqu'à l'exemple de Troyes, et d'après l'Oracle qui avoit annoncé d'où dépendoit la conservation de cette Ville, nous serons à jamais en sûreté, tant que nous ne laisserons pas les *Ennemis* pénétrer par des *souterrains* dans le *Temple*, parvenir jusqu'à l'*Autel*, et nous enlever notre *Palladium*.

Toutes les allégories qu'on vient de voir, suffisent pour nous convaincre qu'à commencer à la premiere origine des choses temporelles, les Traditions mythologiques présentent à l'homme une foule d'images fideles de tous les faits passés, présens et futurs qui doivent l'intéresser; qu'il peut y voir l'histoire de l'Univers matériel et immatériel, la sienne propre, c'est-à-dire, le tableau de sa splendeur originelle, celui de sa dégradation, et celui des moyens qui ont été employés pour le réhabiliter dans ses droits.

Quant

Quant à ceux qui veulent borner à des faits historiques, les traditions de la Mythologie, et qui ne voient dans les anciennes Divinités, que des Héros ou des personnages célebres, nous croyons qu'ils peuvent avoir raison sur quelques points; mais il faut qu'ils avouent aussi que la plupart de ces applications particulieres, n'ont été faites que postérieurement, et d'après des traditions mythologiques déja existantes; en sorte qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la Mythologie primitive fut hiéroglyphique et symbolique; c'est-à-dire, qu'elle a renfermé les vérités les plus importantes pour l'homme; et tellement nécessaires, qu'elles n'en existeroient pas moins, quand ni les Fables, ni aucune espece de Tradition ne nous les auroit retracées.

Nous terminerons ici sur ces Traditions, pour ne point ralentir notre marche, & pour ne pas hasarder des interprétations, qui trop profondes pour être entendues généralement, paroîtroient n'avoir pas toutes la même justesse, en ce qu'elles n'auroient pas toutes la même évidence; et qui par-là pourroient répandre des doutes et de la défiance sur celles qui seroient les plus claires.

Mais les observations qu'on vient de voir, ne se bornent point aux seules Traditions mythologiques Grecques et Egyptiennes: la Théogonie, la

la Cosmogonie et les Doctrines religieuses des anciens Peuples, ayant eu un Principe et un but commun à toute l'espece humaine, doivent nous présenter les mêmes tableaux et les mêmes vérités. En effet, ouvrons le Shastah des Gentous, le Zend-à-Vesta des Parsis, l'Edda des Islandois, le Chou-King et l'Y-King des Chinois; en un mot, consultons les Traditions sacrées de tous les Peuples de la Terre, nous ne craignons pas d'assurer qu'on y reconnoîtra aisément l'homme ancien, présent et futur, ainsi que l'expression naturelle de ses besoins et de ses idées: parce que l'homme étant un Etre de tous les temps et de tous les lieux, ne peut avoir partout que les mêmes besoins et les mêmes idées.

Parmi ces Traditions, prenons celles des Chinois pour exemple; car indépendamment de ce que leur antiquité prévient en leur faveur, elles présentent les rapports les plus frappans avec les vérités fondamentales qui concernent l'ordre des choses visibles et invisibles.

Elles parlent de la chûte des premiers criminels, de la formation de l'Univers par les *Vertus* du grand Principe, par *une Vie qui n'a point reçu la vie.* On y voit l'origine du genre humain, l'état de l'homme dans l'innocence, jouissant des douceurs d'une habitation délicieuse, laquelle étoit *arrosée par une fontaine d'immortalité*,

d'immortalité, divisée en quatre sources merveilleuses, que l'on nommoit le chemin du Ciel, et d'où la vie est sortie : tout étoit pour lui dans *une parfaite harmonie : toutes les saisons étoient réglées : rien ne pouvoit être funeste, ni donner la mort : cet état se nommoit la grande unité.*

Elles enseignent que *le desir immodéré de la science perdit le genre humain ; qu'après la dégradation de l'homme, les animaux, les oiseaux, les insectes et les serpens commencerent à l'envi à lui faire la guerre ; et que toutes les créatures furent ses ennemies.* On y trouve que *l'innocence ayant été perdue, la miséricorde parut.*

On y reconnoît même des images sensibles des *voies* de cette Sagesse, dans ce fameux *Fou-hi* ou *Pho-hi*, dont la naissance fabuleuse est figurée d'une maniere extraordinaire, et qui passe pour avoir institué le Culte dont il reste encore des traces à la Chine. Il passe aussi pour avoir inventé les *Koua*, qui sont les signes hiéroglyphiques et les caracteres de la premiere écriture des Chinois, et qui présentent par leur sens des rapports avec la Langue des Hébreux, où le mot *Koua* signifie également, *il a annoncé, il a indiqué*, et ces rapports sont d'autant plus fondés que la Langue hébraïque peut à plus d'un titre passer pour être le type des autres Langues.

Remarquons

Remarquons que ces *Koua* Chinois n'étoient établis que sur les arrangemens et les divisions de trois lignes fondamentales, dont les différentes dispositions indiquoient tout ce que le Maître vouloit enseigner à ses Disciples, c'est à dire, sans exception, tout ce qu'il est permis à l'homme de connoître ; comme les trois élémens constitutifs de l'Univers suffirent au Créateur pour multiplier à l'infini les images de ses pensées aux yeux qui savent les lire.

Pho-hi fit connoître aussi à ce Peuple le *ki*, mot que l'on rend sensiblement par *le souffle du Tout-Puissant*, mais dont on retrouve encore des traces plus expressives dans l'hébreu, par ce *ki* ou *kai*, qui veut dire le *Vivant*, ou la force et l'action virtuelle du Principe universel qui donne l'existence à tous les Etres.

D'après les connoissances que *Pho-hi* est censé avoir transmises aux Chinois, on ne doit point être surpris de lui voir tenir dans leurs Traditions un rang si élevé, qu'elles ne craignent point de lui attribuer la création du Ciel et de la Terre.

Si l'on demandoit pour quelle raison je donne la Langue hébraïque comme le type des autres Langues ; je répondrois que c'est parce que la Langue primitive dont elle dérive, n'est plus parlée généralement dans ce bas Monde ; que l'on ne peut regarder comme primitive une Langue sensible,

sible, fondée sur la forme, les loix, les *sons* et les *actions* de tous les objets naturels, attendu que la Langue de la pensée leur est étrangere : je répondrois que c'est parce que, dans quelque dialecte que l'on considere la Langue hébraïque, soit le Syriaque, soit l'Arabe, soit le Samaritain, soit le Chaldéen, elle offre des traces de tous les principes que nous avons exposés ; parce que ses racines sont presque généralement composées de trois lettres, pour nous rappeller les trois racines universelles de toutes choses ; parce que toutes ses racines sont des verbes, et ne paroissent être des noms qu'à ceux qui n'ont pas observé l'ordre et la progression du langage sous son jour le plus lumineux ; parce qu'elle exprime toutes ses racines par la troisieme personne, pour nous faire connoître d'abord celle des trois facultés suprêmes qui est le plus près de nous ; parce qu'elle n'emploie que les temps passés et futurs, comme n'étant affectée qu'aux choses temporelles et apparentes ou nulles, et non pas aux choses présentes et réelles : parce qu'enfin le *langage* n'a commencé à être conventionnel et à se corrompre, que quand il a employé ce temps présent, qui ne peut convenir aux choses incertaines et passageres, et qui n'appartient qu'à l'Etre vrai et fixe, dont l'action est toujours présente, toujours ce qu'elle a été, toujours ce qu'elle sera.

En

En rapprochant le nom de *Pho-hi* de la Langue hébraïque, avec laquelle toutes les Langues de la Terre ont des rapports primitifs, nous pourrions étendre nos idées relativement à ce célebre Législateur, sur lequel les savans Chinois eux-mêmes sont si partagés, qu'ils n'ont point encore décidé si son existence est réelle, ou si elle n'est qu'allégorique.

Le mot *Pho* n'est pas éloigné du mot hébreu *Phé*, qui veut dire *la bouche*; le mot *hi* est encore plus près de l'affixe hébreu *i*, qui lié à son nominatif, veut dire, *de moi*. Le mot *Pho-hi* étant rapproché de l'Hébreu, pourroit donc avoir quelques rapports avec cette expression *la bouche de moi*, ou *ma bouche*. Je dis simplement quelques rapports; parce que ceux que nous faisons entrevoir, ne sont pas directs et entiers; et parce que l'Hébreu lui-même ne rend pas ces mots, *ma bouche*, par *Phéï* qui sembleroit devoir être l'expression naturelle, mais par l'abréviation *Phi*.

Soit donc que *Pho-hi* ait été l'un des Agens, ou l'une de ces *Vertus* subdivisées, qui ont dû nécessairement se montrer dans le séjour de l'homme, soit qu'il n'ait été qu'un homme ordinaire; il est certain d'après les Traditions qui lui attribuent la création du Ciel et de la Terre; d'après les sublimes connoissances dont sa Nation l'a recon-

nu

nu dépositaire; d'après le sens même qu'une étymologie rapprochée nous fait découvrir dans son nom, il est certain, dis je, que la Chine a reçu les traits de lumiere les plus éclatans.

On ne peut douter, quant aux sciences naturelles, que les Chinois n'y aient été très-profonds, lorsqu'on voit les traces qui en sont restées, soit dans leurs monumens astronomiques, soit dans leur systême de musique. Cette science, la plus simple et la plus puissante de toutes les sciences temporelles; la seule qui embrasse d'une maniere active et sensible, toutes les loix des Etres, la seule parmi les choses composées qui soit assujettie à une mesure égale et constante, puisque les Astres eux-mêmes, quoiqu'ayant des périodes régulieres, ont cependant tous une marche dont les progressions varient sans cesse par la loi commune qui les fait dépendre les uns des autres.

Non seulement les Chinois ont été profonds dans la science de la musique, ils ont encore rendu hommage à sa sublimité, en l'appliquant spécialement au culte religieux, et aux cérémonies par lesquelles ils honorent les mânes de leurs ancêtres; ils prétendoient même qu'il falloit que leurs Musiciens eussent des mœurs pures, et fussent pénétrés de l'amour de la sagesse, pour tirer des sons réguliers de leurs instrumens.

De

De leurs antiques et sublimes connoissances, les Chinois ne possedent plus que les monumens qui les leur ont transmises : aussi est-il arrivé parmi eux ce que nous avons pu voir chez toutes les Nations; c'est que les uns se sont prosternés devant ces monumens, sans les comprendre, et que les autres les ont méprisés; ou pour mieux dire, la Nation Chinoise a dirigé toutes ses vues du côté de la morale, et peut-être d'une sage administration, mais dont les fruits ne s'élevent pas au dessus du bonheur politique. Ses Lettrés mêmes, qui chez elle semblent faire la fonction des Dieux tutélaires, ont oublié leur institution primitive, et se sont comme ensevelis dans des recherches laborieuses sur la véracité de leur histoire connue, sur les Loix civiles, sur le Gouvernement, et principalement sur la connoissance littérale et typographique de leurs Livres.

Ces fameux *Koua*, qui leur sont annoncés comme renfermant toutes les Sciences, n'obtiennent plus d'eux qu'un respect stérile; et n'en connoissant plus l'usage, ils les ont remplacés par cette multitude effrayante de caracteres, qui tiennent sans doute à l'expression sensible des signes et des faits intellectuels opérés sur la Terre; mais qu'ils bornent aujourd'hui à représenter les choses apparentes, ne sachant plus les appliquer à la Nature et aux loix des Etres; et sous ce point de

vue, ce sont autant de prisons qu'ils élevent à leur esprit. C'est ainsi que l'homme qui détourne un instant les yeux de son Principe, finit par tout corrompre; et en vient à regarder comme fabuleux, ce dont il n'a plus l'intelligence et la force d'appercevoir la réalité.

C'est pour cette raison, que l'on ne peut considérer avec trop de prudence et de discernement, les Traditions allégoriques, mythologiques ou théogoniques, tant des Chinois, que des autres Peuples de la Terre, attendu que par ignorance et par précipitation, ils ont tous confondu et mêlangé la plupart de leurs Traditions originelles, soit avec leur histoire civile et politique, soit avec leurs loix et leurs usages conventionnels, soit même avec les idées monstrueuses d'une imagination grossiere et déréglée, ce qui a totalement défiguré plusieurs de ces Traditions.

C'est donc par une profonde observation de soi-même et de toutes les loix des Etres, que l'on pourra trouver dans le plus grand nombre de ces récits, une confirmation évidente de ce que nous avons dit ci-devant; qu'il étoit nécessaire que les *Vertus* divines se manifestassent, pour que l'homme dégradé pût se régénérer à leur aspect, et qu'il manifestât à son tour la grandeur du modele

qui

qui l'a chargé d'être son signe, et de porter son caractere dans l'Univers. Avec cette précaution active et vigilante, on y reconnoîtra aisément que la Puissance suprême n'a pu d'abord se montrer aux hommes que sous une sorte de subdivision ; que puisqu'ils étoient faits pour l'Unité, cette subdivision doit les tenir dans un pâtiment inévitable, et qu'elle doit leur faire sentir la rigueur des Décrets divins par la sévérité de la loi qui l'accompagne, laquelle est désignée dans les traditions et les allégories de tous les Peuples, par des traits de violence, de fureur, et de la justice la plus rigoureuse.

Mais je peux présenter au Lecteur, un fil de plus pour se conduire dans ce labyrinthe ; c'est de le prévenir que la même allégorie renfermant des vérités de plusieurs ordres, il faut suivre ces vérités selon leur progression naturelle ; qu'il faut d'abord chercher dans l'allégorie, le sens le plus voisin de la lettre, comme étant le plus intelligible et le plus à notre portée, et s'élever ensuite au sens qui lui succede immédiatement : par cette marche attentive et prudente, on parviendra à la connoissance du sens le plus sublime qu'une Tradition puisse renfermer. Si l'on n'observe point cet ordre ; si l'on omet quelque terme de la progression, et qu'on veuille trop tôt en expliquer les extrêmes, l'on n'y trouvera que confusion

fusion, obscurité, contradictions, parce qu'en négligeant un sens intermédiaire, on se sera privé du seul moyen qui pouvoit rendre ces objets intelligibles. Passons aux Traditions des Hébreux.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.